

**MÉFIEZ-VOUS DES
EAUX DORMANTES**

ROMAN

ANDRÉE SAURIOL

1

Lac aux Castors, début août. Six heures, un dimanche matin.

Aux côtés de la pathologiste judiciaire Nora Gauvin, se tenaient le lieutenant-détective Alexandre Denis et deux membres de son équipe d'enquête. Les sergents-détectives Léo Nguyen, compagnon de vie de Nora Gauvin, et Jérôme Vandal, qui n'était le compagnon de personne pour l'instant, mais qui était de réserve ce jour-là.

Par terre, un corps qu'on venait de retirer du lac. La découverte avait été faite plus tôt par des gens de l'équipe d'entretien du Pavillon du Mont-Royal. En parallèle, ils constataient que des vitres du Pavillon avaient volé en éclat. Aussitôt, ils avaient fait le 911.

Et bien que le corps ne porta aucune marque de violence, les patrouilleurs, venus faire le constat, avaient jugé "la situation suffisamment grave et inusitée" pour relayer l'affaire directement au Centre d'enquête sans passer par la police quartier.

De fait, c'était un cas pour le moins étrange. Des vitres qui volent en éclat au Pavillon du Mont-Royal et un cadavre dans le Lac aux Castors ?!? Quasiment un sacrilège dans cet endroit emblématique de Montréal. Du jamais vu !

Voilà pourquoi trois détectives des Crimes majeurs avaient été dépêchés sur place. Déjà le site grouillait d'agents en uniforme, de techniciens de l'Identification judiciaire et de paramédics. Derrière le périmètre de sécurité, une équipe de télévision était accourue aux nouvelles.

.....

Le macchabée portait un survêtement de jogging.

À sa ceinture, une gourde encore à demi-pleine d'eau et un étui en cuir avec sept billets de vingt dollars et sa carte d'identité. Il s'agissait d'un dénommé Laurent Dupuis, 49 ans, propriétaire d'une école d'arts martiaux située près de l'Université de Montréal. Un athlète de haut niveau, semblait-il. Même dans la mort, l'homme paraissait avoir à peine trente-cinq ans.

"Ce n'est pas une mort par noyade en tout cas, déclara Nora Gauvin en retirant son masque, l'examen terminé.

" Ah ! "

" Ça, je peux le confirmer, lieutenant. Il était déjà mort avant de tomber à l'eau ... Le décès remonte à quelques heures, probablement vers une heure du matin ... Mais pour le moment, je ne peux pas me prononcer sur la cause du décès."

" Le cœur peut-être, avança Alexandre Denis.

"Possible ou ... une embolie, quoique je n'en vois pas les signes. À moins que ... On en saura davantage à l'autopsie ... Du moins je l'espère, ajouta Nora Gauvin, perplexe.

" Tu penses qu'il y a quelque chose de louche, Nora ? s'enquit Léo Nguyen.

" Mmm ... Oui ... mais quoi ? "

Et avant que la question ne lui soit posée, la pathologiste ajouta : " C'est dimanche, mais je peux procéder à l'autopsie aujourd'hui si vous le désirez, lieutenant. "

" C'est beaucoup vous demander Nora, mais oui, je préférerais, répondit Alexandre Denis.

" Vers la fin de l'après-midi, ça vous irait ?"

" OK, j'y serai, soupira Alexandre. Son dimanche étant fichu, autant le foutre en l'air complètement. Il détestait assister aux autopsies mais, cette fois, la curiosité l'emportait. Il voulait des réponses le plus tôt possible. *Si bien sûr, réponses il y avait.*

Après avoir quêté du regard l'approbation de son amoureux, Nora Gauvin assura qu'elle ferait le nécessaire. "J'y serai aussi lieutenant, fit Léo Nguyen, une main sur l'épaule de sa douce.

Deux vrais pros, ces deux-là. Léo, un eurasien et Nora, d'origine chinoise malgré son nom typiquement québécois. Elle avait été adoptée très jeune par un couple de médecins montréalais. Lui, neurochirurgien. Elle, pédiatre.

Le couple adorait leur fille unique et bien entendu, ils avaient les moyens de lui payer des études dans les meilleures écoles. Et comme on pouvait s'y attendre, Nora avait fait des études en médecine. Sa spécialité : la médecine légale. Donc de "soigner des patients incurables".

Ses parents étaient-ils heureux du choix de leur fille ? L'histoire ne le dit pas.

Quoiqu'il en soit, à 30 ans, Nora Gauvin était parmi les meilleurs pathologistes judiciaires du service médico-légal de la ville de Montréal. Comme elle travaillait étroitement avec les policiers, arriva ce qui devait arriver. Elle et le sergent-détective Léo Nguyen s'étaient épris l'un de l'autre. Résultat : depuis un an, ils formaient un couple jeune, beau, dynamique, exotique.

Travailler avec Nora Gauvin était un vrai charme. Brillante, compétente et mignonne comme tout dans l' uniforme blanc qui la couvrait de la tête aux pieds. Le lieutenant lui sourit : "Faire le nécessaire ... Merci Nora, dit-il simplement.

Puis s'adressant à Vandal et Nguyen : " Voyez l'étendue des dégâts au Pavillon avec les gens de l'Identification judiciaire et interrogez à nouveau le personnel d'entretien. Moi je ... hem ... m'occupe de prévenir la famille du défunt. "

Une tâche que personne ne lui enviait.

Ça ne lui plaisait pas non plus.

Mais il fallait bien que quelqu'un le fasse.

D'autant que, vu les circonstances troubles du décès, des questions difficiles devaient être posées. Et ce sans même savoir s'il y avait eu homicide. Conséquemment, sans réel mandat d'enquête. Or étant l'officier en charge, Alexandre Denis ne pouvait, ni ne voulait faire porter à d'autres l'odieux de les poser. Des questions comme ...

Pourquoi Laurent Dupuis faisait-il du jogging sur le Mont-Royal quasiment en pleine nuit ?

Pourquoi personne de sa famille ne s'était inquiété de son absence prolongée ?

Et ... et... et ...?

2

Il était près de 9h00 quand le lieutenant se présenta à la résidence de feu Laurent Dupuis située sur une rue huppée d' Outremont.

Auparavant, il avait pris quelques renseignements sur la famille du défunt. Ne jamais arriver quelque part sans savoir, en partie du moins, à qui l'on a affaire. Une règle élémentaire à laquelle tout détective, qui se respecte, souscrivait. Le lieutenant-détective Alexandre Denis se respectait.

Donc ...

... l'épouse de Dupuis, Valérie 46 ans, naturopathe et herboriste, était propriétaire de deux boutiques : Les Jardins enchantés. Des endroits très achalandés vu l'engouement croissant pour le mieux-être, les aliments bio et tout le bazar. Le couple avait une fille prénommée Colombe. La mère de Valérie, Germaine Latour, une veuve dans la soixantaine avancée, demeurait avec eux. Les Dupuis avaient également une domestique en résidence, une dénommée Marthe Gougeon.

Le lieutenant sonna à la porte.

Une petite femme d'un certain âge vint ouvrir : "Ouais, maugréa-t-elle, la mine revêche. Une visite impromptue un dimanche matin ne semblait pas lui plaire.

Il faut dire qu'Alexandre Denis en imposait avec son mètre 91, ses épaules larges et son air de beau ténébreux. Mais comme il n' y pouvait rien, il s'identifia en produisant son badge : "Lieutenant-détective Alexandre Denis des Crimes majeurs du SPVM. " Volontairement, il omit de préciser : section Homicides. Pour l'instant, il n'en voyait pas la nécessité : " Et vous êtes madame ... ? "

" Marthe Gougeon, la gouvernante, grogna la femme. Carrément hostile maintenant. De toute évidence, Marthe Gougeon n'aimait pas la police. Elle n'était pas la seule. Si bien que le lieutenant ne s'en émut pas outre mesure : " Puis-je parler à madame Dupuis ? demanda-t-il poliment.

"Je vais voir si madame est réveillée, marmonna celle qui se donnait le titre pompeux et désuet de gouvernante. Quoiqu'il en soit et sans ajouter une parole, elle introduisit le visiteur indésirable dans un petit salon, probablement le boudoir de "madame" à en juger par le décor.

Puis, elle le planta-là.

.....

Pendant la demi-heure qui suivit, le lieutenant eut tout le loisir d'examiner la pièce.

Tapis de haute laine blanche, très tendance. Quelques gravures d'artistes contemporains sur des murs aux tons pastels. Dans un coin, un fauteuil, style Récamier, recouvert de soie rose bonbon. Et au cas où on aurait pas compris la référence, au mur juste au-dessus, une reproduction du portrait de la belle Juliette Récamier, vêtue d'une longue tunique à l'antique, à demi-allongée sur une méridienne. Signé Jacques-Louis David, peint en 1800.

Ouais ...

Heureusement pour Alexandre, il y avait aussi deux fauteuils recouverts de velours lilas. Un peu moins féminins et nettement plus adéquats pour qu'un homme puisse s'y asseoir sans se sentir complètement idiot. Sur une table, des revues et quelques livres qu'il feuilleta en attendant. Revues et ouvrages vantant les mérites d'une alimentation saine et naturelle. Aucune surprise-là.

Et enfin, "madame" apparut.

Valérie Dupuis était superbe. Grande, mince sans être maigre, une chevelure auburn qui lui allait aux épaules, la peau quasiment translucide, de grands yeux vert émeraude, des lèvres pulpeuses. Une vraie pin-up ! Elle portait un chemisier en lin blanc sur un jeans très étroit. Bref, elle n'était pas du tout le genre *granola* en robe à fleurs et multiples bracelets, qu'avait imaginé Alexandre.

L'apparition lui tendit la main : " Bonjour lieutenant, que puis-je faire pour vous ? fit-elle avec un sourire enjôleur. Presque une invite.

Alexandre, qui en avait vu et entendu d'autres pourtant, resta un moment sans voix. Mais pas longtemps : " Pour moi, rien madame ... " L'expérience lui ayant appris qu'il n'y avait pas trente-six façons d'apprendre à quelqu'un la mort d'un être cher, il alla droit au but. Avec doigté cependant :

"J'ai le regret de vous annoncer madame que ... "

Des phrases convenues. Les seules possibles dans les circonstances. Son interlocutrice perdit son sourire enjôleur mais l'écouta sans broncher, les yeux secs.

Bon, les gens ne réagissent pas tous de la même manière et le chagrin ne se mesure pas au nombre de larmes versées. Mais compte tenu de l'accueil assez flirt de la dame, Alexandre pensa que ça ne devait pas être l'amour fou entre Valérie et Laurent.

Au bout d'un moment, la veuve murmura : " Je lui ai souvent dit de ne pas aller courir le soir tard. Ce n'était pas bon pour lui mais il n'en faisait qu'à sa tête. "

Quoi ? Alexandre se demanda s'il n'avait pas la berlue. Il venait d'annoncer à cette femme que son mari était décédé subitement dans des circonstances étranges et c'est tout ce qu'elle trouvait à dire ! Dans sa carrière, il en avait vu s'écrouler en sanglots, d'autres hurler à fendre l'âme, certains s'en prendre au messager en niant l'évidence. Mais rien de comparable à la réaction de Valérie Dupuis.

Drôle d'oraison funèbre ... À défaut de trouver une formule adéquate pour exprimer son étonnement, il demanda : " Et pourquoi n'était-ce pas bon pour lui de courir le soir tard ? "

" Le corps doit se reposer en fin de journée, fit la dame sans hésiter.

Hum ... une dogmatique ... " Avait-il un problème au cœur ? "

" Absolument pas ! Mais il repoussait constamment ses limites et ... "

" Vers quelle heure est-il parti courir ? "

" Vers 21h00. "

" Et normalement, il revenait vers ...? "

" En règle générale, il courait pendant deux heures. Parfois un peu plus. "

"En principe, il aurait dû être de retour vers minuit. "

" À peu près, oui. "

"En ne le voyant pas revenir, vous avez dû vous inquiéter ? "

" Je ne m'en suis pas rendu compte, lieutenant. "

" Ah ? "

" Nous faisons chambre à part ... depuis ... quelque temps."

Tiens, tiens ... " Hem ... donc votre mari partait régulièrement jogger à la montagne vers 21h00, c'est bien ce que je crois comprendre ?"

" C'est ça. " Un silence, puis ... " Vous êtes détective aux Crimes majeurs du SPVM, dois-je en déduire que ... ? "

" Pour l'instant, n'en déduisez rien, madame. Nous en saurons davantage après l'autopsie."

"Et quand aura-t-elle lieu ?"

"Cet après-midi, madame."

" Bien. Je devrai aller identifier le corps, j'imagine." La veuve ne manifestait aucune émotion. C'était comme s'il était question d'identifier la dépouille du voisin d'en face. Alexandre Denis n'en croyait pas ses oreilles : "Identifier le corps, bien entendu, madame."

Qu'y avait-il entre cette femme et son mari qui clochait ? Laurent Dupuis allait-il vraiment courir le soir tard à la montagne ? Ou s'y rendait-il pour des motifs moins avouables ? Comme d'y aller pour se taper, en catimini, l'un des beaux éphèbes qui se baladaient dans le coin le soir. Pour la plupart des étudiants, désireux de se faire un peu d'argent de poche en satisfaisant la libido "débordante" d'hommes dits "respectables".

Wam/bam et hop-là, on tire son coup dans les buissons ou dans une chambre d'hôtel des environs. Ensuite, on retourne à la maison. Retrouver bobonne.

Laurent Dupuis était-il de ces hommes-là ?

Si oui, sa femme le savait-elle ?

De plus en plus intrigué par l'attitude de la veuve, Alexandre Denis se demanda comment réagirait la fille en apprenant la mort de son père : "Hem ... vous sentez-vous capable d'annoncer la nouvelle à votre fille, madame ? Si vous le désirez, je peux le faire, offrit-il.

" Ce ne sera pas nécessaire ... je m'en charge ... En fait, je vais devoir lui téléphoner. Colombe est partie étudier en Suisse pour un an et ... je ... je crains que ça nuise à ses études. "

Pour la première fois, Valérie Dupuis montrait un peu d'émotion. Était-ce à cause des études qui seraient perturbées ou bien ... ? Le lieutenant se racla la gorge : " Je crois savoir que votre mère habite avec vous. Peut-être pourrait-elle vous assister dans cette épreuve, fit-il en appuyant sur le mot "épreuve". *Et surtout, m'en dire un peu plus sur l'atmosphère qui règne ici ...*

" Ma mère souffre de la maladie d' Alzheimer. Inutile de lui parler, elle ne pourra pas répondre à vos questions." C'était dit sèchement. Avec un air de défi. Valérie Dupuis avait compris où le lieutenant voulait en venir. Et manifestement, elle n'appréciait pas.

" Hem ... Voulez-vous que quelqu'un vous accompagne pour l'identification du corps ? proposa le lieutenant en désespoir de cause.

" Non. "

Que dire d'autre ? Alexandre Denis chercha, mais rien de brillant ne lui vint à l'esprit : " Bien madame. Et encore une fois, permettez-moi de vous offrir mes condoléances ... Je vous tiendrai au courant pour la suite."

Le lieutenant savait perdre élégamment. D'autant qu' il ne connaissait pas encore la ou les causes du décès de Laurent Dupuis. Insister davantage aurait été d'un goût douteux.

N'empêche qu'il allait vérifier les dires de Valérie Dupuis concernant sa vie familiale.

Laurent Dupuis allait-il régulièrement courir au Mont-Royal ? Et pourquoi ?

La fille était-elle vraiment en Suisse pour étudier ?

Madame Latour était-elle réellement atteinte de la maladie d' Alzheimer ?

Ces vérifications, Alexandre Denis pensait pouvoir les effectuer assez rapidement ...

3

Dès qu'il fut dans sa voiture, Alexandre Denis plaça un appel : "Allô Rita."

"Allô toi ... quoi de neuf ?"

"Moi, rien de spécial ... Écoute, je suis dans le coin. Est-ce que je peux passer vous voir ?"

"Bien sûr, mon grand. On t'attend."

Rita Latendresse et Steve Nolet (des amis intimes du couple Lemelin/Denis) habitaient le même quartier que les Dupuis. Et à l'instar de Laurent Dupuis, les deux pratiquaient les arts de combat. Peut-être le connaissaient-ils, lui et sa famille ?

En tout cas, ça ne coûtait pas cher de leur poser la question.

.....

Le lieutenant fut reçu dans la cuisine. À la bonne franquette. Entre amis de longue date, on ne faisait pas de manières. C'eut été la même réception, un dimanche matin, chez les Lemelin/Denis.

"Je viens de refaire du café, en veux- tu une tasse ? demanda Steve.

"Ça n'est pas de refus ... Mais où sont les enfants ? Je ne les entends pas ... "

"Ils sont au parc avec Céline, fit Rita toujours aussi belle à plus de quarante ans. Une grande noire athlétique et tout et tout. D'origine jamaïcaine, elle avait été adoptée bébé par des Latendresse, un couple du Lac Saint-Jean. D'où son nom bien de chez-nous.

Steve, lui, était un mélange d'autochtone de par sa mère et d'irlandais de par son père. Un père qu'il ne connaissait pas et n'avait aucune envie de connaître.

Le type s'était fait la malle en apprenant qu'il avait fait un enfant à Kathy Nolet, une adolescente de la nation Cri. Après des années de recherches, Steve avait retrouvé sa mère. Et pour lui, un enfant ballotté de famille d'accueil en famille d'accueil, c'était ça qui importait.

Ça et la famille qu'il formait avec Rita et leur trois enfants d'âge pré-scolaire.

Rita et lui étaient à la tête de La SÉCU, une agence de sécurité et de surveillance. Grâce à leurs efforts concertés, l'entreprise faisait désormais concurrence à GARDA. Ce qui n'était pas rien et qui expliquait la grosse maison à Outremont. Ils auraient pu se payer un majordome, un jardinier et tout le tintouin. Mais non. Leur seul luxe, à part payer des taxes exorbitantes, était, qu'à l'instar des Lemelin/Denis, ils avaient une nounou en résidence.

La leur s'appelait Céline, celle des Lemelin/Denis, Armande. Précisons que l'une et l'autre étaient traitées par leurs employeurs comme faisant partie de la famille. Et personne, dans les deux maisonnées, ne disait : "Je vais voir si madame est réveillée".

Pas plus le dimanche qu'en semaine.

.....

Pendant une quinzaine de minutes, le trio parla de choses et d'autres. La politique, le coût de la vie, les problèmes environnementaux et ainsi de suite. Un peu comme le ferait tout un chacun en prenant un café le dimanche matin.

Vin un moment où Rita, qui avait travaillé avec Alexandre du temps où elle était policière au SPVM, comprit au regard que ce dernier lui coula qu'il était temps d'en venir au fait : "Alors, dit-elle avec un sourire en coin, qu'est-ce que tu veux savoir au juste ?"

"Eh bien voici ..." En quelques phrases, Alexandre mit ses amis au courant de la découverte du corps de Laurent Dupuis ... " au Lac aux Castors. Apparemment, il allait souvent à la montagne faire du jogging, le soir. Et ce sont des gens de l'entretien du Pavillon du Mont-Royal qui l'on trouvé vers cinq heures ce matin."

"Hein ! Laurent Dupuis ? Ben voyons donc ! s'écria Steve. Pas plus tard qu'il y a deux jours, on s'entraînait dans son dojo. Il avait l'air en pleine forme, pas vrai Rita ?"

"Comme toujours ... Mais je crois comprendre que la mort n' est pas naturelle. C'est ce que tu sous-entends, Alexandre ?"

"Nora Gauvin, la pathologiste, semble penser que c'est louche ... Elle va procéder à l'autopsie en fin d' après-midi ... " Grimace : "Je compte y assister même si la perspective ne m'enchanté pas."

"Il faut vraiment que ça t'intrigue, rigola Rita.

"Ouin ... Hem ... si vous fréquentez le dojo de Dupuis tous les deux, vous deviez bien le connaître, non ?"

"Ça m'arrivait même d' aller jogger avec lui, le soir, fit Steve.

"Au Mont-Royal ?"

"Ben oui, au Mont-Royal. On y allait vers les 21h00. Le soir, c'est beaucoup plus calme."

"Ouais ... Et ben ... ça ne l'a pas été cette fois-ci, en tout cas."

"Je ne comprends vraiment pas ce qui a pu se passer."

"Bienvenue dans le club, Steve. Donc, tu confirmes qu'il avait l'habitude de ... "

"Absolument. Écoute, j'ai rarement vu un homme aussi discipliné que Laurent Dupuis."

"C'est bon à savoir ... Hem ... Autre chose, et ça n'a peut-être rien à voir avec son décès, des vitres du Pavillon du Mont-Royal ont volé en éclats cette nuit. Drôle de coïncidence quand même !"

"On dirait que tu y vois un lien ?"

"Tout est possible, Steve. Peut-être que c'est Laurent Dupuis lui-même qui ... "

"Laurent Dupuis se livrer à du vandalisme ! Oublie ça ... Dupuis appliquait à la lettre les principes qui prévalent dans des sports de combat. Entre autres, rester maître de soi en tout temps et ne jamais utiliser la force gratuitement."

"Hum ... Il aurait pu faire un accroc à ses principes, non ?" Alexandre, mi-sérieux.

"Lui et sa femme étaient en instance de divorce. Il a peut-être voulu se défouler en brisant quelques vitres, intervint Rita, mi-sérieuse elle aussi.

"En instance de divorce ? Ah ! ça expliquerait en partie l'étrange réaction de Valérie Dupuis quand je lui ai annoncé la mort de son mari."

Rita fronça les sourcils : "Étrange, dans le sens de ...? "

"De ... "que voulez-vous que ça me fasse". Jamais vu une réaction comme celle-là !"

"C'est étrange en effet ... Remarque qu' elle avait peut-être une bonne raison de réagir comme elle l'a fait. Dupuis la trompait avec une élève du cours de karaté. Une fille de dix-neuf ans à peine plus âgée que leur propre fille, expliqua Rita avec une moue de désapprobation.

"Eh ben, à croire que les principes de Dupuis n'incluaient pas la lutte contre le démon du midi, ironisa Alexandre. Puis, conscient de l'incongruité de sa remarque, il ajouta : "Hem ... d'après ce que vous me dites tous les deux, j'en déduis que vous connaissez bien le couple."

"Le couple, pas tant que ça. Mais lui, oui. Et dans le milieu, tout le monde était au courant de sa relation extra-conjugale, répondit Rita.

"J'ai voulu parler à leur fille Colombe ainsi qu'à la mère de Valérie, une dame Latour qui habite chez-eux. Mais je n'ai pas pu. Est-ce que, dans le milieu, tout le monde sait de quoi il retourne de ce côté-là, sourit Alexandre.

Rita et Steve s'esclaffèrent.

C' était du "Alexandre tout craché". Amener les gens en douceur à lui révéler ce qu'il voulait savoir. "Non, tout le monde ne sait pas tout à leur sujet, s'amusa Rita. Mais toi, tu veux vérifier si nous, on connaît certaines réponses ?"

"Je ne peux rien te cacher Rita, convint Alexandre en rigolant doucement.

"Bon, dans ce cas, je veux bien t'éclairer ... Madame Latour souffre de la maladie d'Alzheimer. Et leur fille est en pension dans un collège en Suisse."

"Et ... hem ... la "gouvernante", elle ?"

Rita pouffa : "Ah, Marthe Gougeon t'a fait le coup ! Elle nous l'a fait aussi. Il y a quelque temps, Steve et moi avons été invités à une soirée chez les Dupuis. C'est elle qui nous a ouvert la porte en prenant bien soin de nous dire qu'elle était la gouvernante."

"Décidément, elle y tient ! fit Alexandre, sarcastique."

"Bof ! Elle est avec eux depuis la naissance de leur fille et au fond, le titre lui convient parfaitement. Apparemment, elle gère la maisonnée."

Là, Alexandre en remit : "Avec une main de fer, je n'en doute pas !"

Rita sourit : "Elle n'est pas très sympathique, je te l'accorde."

"Hem ... si la charmante Marthe Gougeon gère la maisonnée, je présume que Valérie Dupuis n'est pas souvent chez-elle."

"Ça, je ne sais pas ... En tout cas, ses boutiques marchent très fort."

"Elle est naturopathe et herboriste, je crois ?"

"Oh ! je te vois venir, Alexandre Denis ... Tu penses qu'elle aurait pu concocter une tisane spéciale pour homme adultère. Une tisane qui aurait fait effet pendant son jogging."

"Elle ne serait pas la première, Rita. Des empoisonneuses célèbres ont utilisé des herbes pour en finir avec des maris volages. Au 17^{ième} siècle, on appelait ça, la tisane des maris."

"Personnellement, j'imagine assez bien Valérie en empoisonneuse, intervint Steve. "Elle est très narcissique. Le genre de femme qui ne prend pas le rejet." Steve était rarement aussi catégorique dans ses jugements. Surpris, Alexandre se tourna vers Rita : "Et toi Rita, penses-tu la même chose ?"

"Mmm ... elle est narcissique, oui. Mais de là à tuer pour ... non."

Alexandre regarda l'heure : "Bon et bien merci pour le café et les renseignements, mes amis. Il faut que je file. J'ai encore pas mal de boulot avant de ..." Rita et Steve n'essayèrent pas de le retenir pour le lunch. C'était inutile et ils le savaient.

.....

Après avoir quitté ses amis, le lieutenant mit à nouveau le cap sur le Mont-Royal. Histoire de vérifier si ses collègues avaient trouvé d'autres indices. Et au besoin, leur prêter main forte. Plus tard, il se rendrait à la morgue. Assister à l'autopsie de Laurent Dupuis.

Ouais ... Drôle de dimanche !

4

Nora Gauvin remit son rapport le jeudi suivant.

Sa conclusion : décès probablement dû à un hématome intracrânien. Le "probablement" en disait long sur la réticence de la pathologiste à se prononcer de façon catégorique. Le seul symptôme qu'elle avait pu identifier était une détérioration du liquide cérébro-spinal. Le reste : le cœur, le foie, la rate etc ... était en bonne condition.

Laurent Dupuis n'avait pas été empoisonné. Pas plus avec une tisane qu'avec de la poudre de perlimpinpin ou de la poudre tout court. L'homme ne consommait pas de substances illicites. Sa seule faiblesse était, semble-t-il, son penchant prononcé pour les jouvencelles. Évidemment, ce détail n'apparaissait pas dans le rapport d'autopsie.

Donc ni meurtre, ni mort par overdose. Et "peut-être" une mort due à un accident vasculaire-cérébral. Et débrouillez-vous avec ça ... Précisons que ce commentaire n'était pas écrit dans le rapport produit par Nora Gauvin. La pathologiste judiciaire était beaucoup trop polie pour se livrer à une réflexion d'aussi mauvais goût.

Requiem pour un athlète exceptionnel mais un homme imparfait.

En tout cas, sûrement pas un mari modèle, diraient certains.

Le rapport des gens de l'Identification judiciaire n'était guère plus éclairant. Ils n'avaient trouvé aucune trace d'effraction dans le Pavillon du Mont-Royal. Quant aux empreintes à l'intérieur et à l'extérieur, oubliez ça. Impossible de les identifier, compte tenu de l'achalandage pendant la journée.

Par ailleurs, et c'est là que ça devenait complètement loufoque, les vitres de la voiture de Laurent Dupuis, garée dans le stationnement, avaient également volé en éclats. C'était à n'y rien comprendre. Et personne ne comprenait non plus. Du moins, pas pour l'instant.

En attendant, la ville paierait pour les dommages et par mesure de prudence, on allait augmenter le nombre de voitures de patrouille, le soir dans le secteur.

La mort de Laurent Dupuis (n'étant apparemment pas un meurtre), le dossier de son décès fut mis de côté par Alexandre Denis et son équipe d'enquête. Après tout, aux Homicides, on ne manquait pas de pain sur la planche.

Et même si le lieutenant avait voulu poursuivre, il se serait aussitôt fait dire par le commandant Brière : "qu'aucun budget n'était prévu pour la chasse aux papillons". Ou quelque chose du genre. Avec Brière, on ne savait jamais ce qu'il allait inventer.

.....

Toutes ces mesures allaient être révisées à la hausse quand, trois jours plus tard, on découvrait deux autres corps au Lac aux Castors. Cette fois, il s'agissait d'un couple de jeunes amoureux (elle, dix-sept ans, lui dix-huit) venu se livrer à des ébats sur le Mont-Royal. Du moins, les autopsies prouveraient que les jeunes avaient eu une relation sexuelle non protégée avant leur décès.

La découverte avait été faite peu après minuit par des patrouilleurs qui circulaient dans le coin. En parallèle, ils constataient que les vitres du Pavillon (qu'on venait tout juste de remplacer) avaient à nouveau volé en éclats.

Whoa !

5

Les autopsies furent faites en priorité.

Et rebelote, même résultat que pour Laurent Dupuis. Un copier/coller.

À une nuance près. Les décès étaient survenus peu après vingt-trois heures au lieu d' une heure du matin comme cela avait été le cas pour le prof d'arts martiaux. Y avait-il là un sens caché ? Et pourquoi les décès se produisaient-ils tard le soir ou tôt la nuit près du Lac aux Castors ?

La question se posait. Or trouver la réponse était une autre paire de manches.

Quoiqu'il en soit, les rapports d'autopsies produits par Nora Gauvin indiquaient que les jeunes n'étaient pas intoxiqués. Pas plus avec de l'alcool qu' avec des drogues illicites. Et une fois de plus, Nora faisait état d'une détérioration du liquide cérébro-spinal.

Sa conclusion : décès "probablement dus" à un hématome intracrânien. Avec un énorme point d'interrogation ? Suivi d'un point d'exclamation tout aussi énorme ! C'était sa façon à elle de signaler à ses amis détectives que quelque chose ne tournait pas rond du tout. Qu'elle redoutait une épidémie ou je- ne- sais-quoi. Ça tombait bien, parce que eux aussi redoutaient une épidémie ou je- ne- sais-quoi.

Le rapport produit par les techniciens de l'Identification judiciaire ne contenait aucun point d'interrogation et/ou d'exclamation mais n'était pas plus éclairant pour autant. Ils n'avaient relevé aucune marque d'effraction dans le Pavillon. Quant aux multiples empreintes de doigts à l'intérieur et sur la terrasse extérieure, aucune ne correspondait à quelqu'un de fiché.

Alors, oui ou non, y avait-il eu vandalisme ? Si oui, qui ? Si non, pourquoi des vitres éclataient-elles quasiment au moment des décès ? Sans oublier la question principale : pourquoi mourait-on sur le Mont-Royal ? Mystère, mystère, mystère.

.....

Le décès de Laurent Dupuis était passé à peu près inaperçu dans les médias.

Après tout, le type avait beau être en super forme, il avait quarante-neuf ans, un âge critique pour beaucoup d'hommes. Sa mort n'étant pas assez "vendeuse" pour qu'on la mette à la une, un entrefilet avait suffi. Pas même une insinuation sur sa vie privée ou encore une hypothèse sur la prise de stéroïdes assez fréquente dans le milieu. Ce qui, dans le cas de Dupuis, aurait été complètement faux d'ailleurs.

Les dégâts au Pavillon du Mont-Royal n'avaient pas fait coulé beaucoup d'encre non plus. Du vandalisme, il y en avait partout, alors pourquoi pas au Mont-Royal.

Mais quand on sut que deux autres corps avaient été trouvés à peu près au même endroit, que des vitres avaient encore volé en éclats, la machine médiatique se mit en branle pour de bon. Les reporters, tous médias confondus, posèrent des questions au maire, à la police, au ministre.

Que se passait-il sur le Mont-Royal ?

Les eaux du Lac aux Castors étaient-elles empoisonnées ?

Qu'est-ce qui pouvait causer des accidents vasculaires-cérébraux chez des gens en bonne santé ?

Le vandalisme au Pavillon ? S'il y en avait eu, pourquoi personne n'avait été arrêté ?

Et ainsi de suite ...

Beaucoup de questions. Mais toujours aucune réponse pour une raison très simple. Ni le maire, ni la police, ni le ministre n'avaient d'explications cohérentes à fournir. Des prélèvements effectués dans l'eau du lac n'indiquaient rien d'anormal. Quant aux vitres qui volaient en éclats, force était de convenir qu'il n'y avait pas eu de vandalisme.

Des scientifiques furent consultés. Aucun n'avait de réponse valable.

Bref tout le monde, qui connaissait son latin, le perdait.

Et ceux qui ne le connaissaient pas n'allèrent pas l'apprendre en lisant ce qui se publiait sur les réseaux sociaux. Les théories les plus farfelues virent le jour. Cela allait d'une réédition du mystère du Triangle des Bermudes à une attaque extra-terrestre ou encore à un passage spontané dans la Quatrième Dimension. voire, la Cinquième ou même la Sixième Dimension.

Et pourquoi pas, carrément dans un monde parallèle.

Exemple : certains internautes, prétendant connaître la physique quantique, évoquaient la théorie des Multivers. Une théorie non prouvée (et qui n'était certainement pas sur le point de l'être), à l'effet que d'autres univers semblables au nôtre existaient. Et que tout le monde avait son double qui se baladait quelque part dans le cosmos. Oookay !?!

C'était du n'importe quoi.

.....

Dans la population en général, il n'y avait pas encore de panique.

Cependant on nota une baisse d'achalandage sur le Mont-Royal. Tant et si bien que Les amis de la Montagne, un organisme philanthropique chargé de mettre le Mont-Royal en valeur, réclama une commission d'enquête. Une demande extravagante qui ne fut pas exaucée.

En lieu et place, le maire autorisa l'embauche de deux gardiens de sécurité le soir après 22h00, heure de fermeture du Pavillon. Ensuite, il assura que la police continuait à enquêter et trouverait le bobo sous peu.

Eh ben oui, justement la police ...

Le lieutenant-déetective Alexandre Denis et son équipe durent reprendre le dossier, là où ils l'avaient laissé. C'est-à-dire à peu près au point de départ. Alors " trouver le bobo sous peu", comme l'avait imprudemment promis le maire, c'était un peu /beaucoup rêver en couleurs.

6

Ce soir-là, chez les Lemelin/Denis ...

... on célébrait le retour de Kim partie pour une semaine de reportages en région. Elle y avait réalisé plusieurs entrevues en prévision d'un documentaire sur le monde agricole au Québec.

Documentaire qui allait lancer la saison d'automne de son émission d'affaires publiques à la télé.

L'animatrice tenait à vérifier sur place les effets que produisait le nouvel accord États-Unis, Canada, Mexique. Celui qui remplaçait l'ALENA. Une entente commerciale loin d'être à l'avantage du Canada. Certains secteurs de l'industrie pâtiraient plus que d'autres. Notamment, celui des producteurs laitiers. Inutile de dire que les fermiers, qui avaient déjà du mal à joindre les deux bouts, n'étaient pas contents. À juste titre d'ailleurs.

... Kim venait à peine de déposer ses valises quand Zoé et Chloé, les jumelles, lui sautèrent au cou : "Maman, maman, roucoulaient-elles, ravies de revoir leur mère.

Alexandre, tout aussi ravi mais plus discret, se limita à poser un chaste baiser sur la joue de sa tendre épouse : "Tu nous as manqué, ma chérie."

Pour l'occasion, Armande avait cuisiné un civet de lapin et Nicolas, le fiston de quatorze ans, avait tenu à faire sa part en préparant une salade d'accompagnement digne d'un grand chef. Enfin, peut-être pas digne d'un grand chef, mais disons que le résultat était très mangeable.

Le repas terminé, tout le monde aida Armande à desservir et à mettre la vaisselle dans le lave-vaisselle. Après ce fut le dodo pour les jumelles. Nicolas monta à sa chambre, censément pour étudier.

En fait, probablement pour étudier. Mais seulement après avoir envoyé des textos à tous ses amis. Et il en avait beaucoup. Puis ce fut au tour d'Armande de se retirer dans ses quartiers généraux.

Une fois seuls, Kim et Alexandre passèrent au salon avec une bouteille de vin mousseux qui ne demandait qu'à être vidée. Après tout, on était vendredi et en principe du moins, samedi était jour de congé pour le couple.

.....

"Alors, raconte mon amour, fit Alexandre en remplissant la coupe de Kim.

Et pendant la demi-heure qui suivit, Kim parla des témoignages qu'elle avait recueillis. De la jeune génération d'agriculteurs, bios pour la plupart. Des difficultés qu'ils rencontraient pour vendre leurs produits. De la gestion de l'offre et *tutti quanti*.

Alexandre écoutait avec attention. Tout ce que disait ou faisait sa femme l'intéressait au plus haut point. Il était son fan numéro un. Avec raison d'ailleurs. Kim Lemelin était sans contredit, l'une des meilleures journalistes d'enquête au Québec. Son esprit curieux, son talent pour approcher les gens et les faire parler étaient parmi ses plus grands atouts.

Chaleureuse et empathique avec ceux et celles qui le méritaient. Combative avec les autres. Certains politiciens et PDG d'entreprises pourraient témoigner de sa pugnacité. Physiquement, elle était superbe. Ce qui ne gâchait rien, bien entendu. Grande, blonde, des yeux d'un bleu très rare, des lèvres à faire pâlir d'envie la célèbre Brigitte Bardot.

Bref, après sept ans de mariage, Alexandre en était encore follement amoureux. Et elle de lui, aussi. Ils formaient un couple d'égale force où il n'y avait ni dominant, ni dominé. Certes, ils avaient parfois des divergences de vues mais rien de majeur. De toute manière, qui n'en a pas ?

"Bon, assez parler de moi, mon chéri, fit Kim, à ton tour de raconter ... J'ai suivi de loin les dernières péripéties dans cette incroyable affaire de morts suspectes sur le Mont-Royal ... As-tu du nouveau ?"

"Eh ben non, grimaça Alexandre.

"Comment ça, non ?"

"On a revu la femme de Laurent Dupuis qui n'avait rien de plus à dire. On a aussi interrogé son médecin traitant qui a confirmé la forme physique exceptionnelle du type. On a rencontré ses élèves en arts martiaux et tout le monde s'accorde à dire qu'il était fort comme un bœuf."

"Sa jeune maîtresse, elle ?"

"On l'a questionnée, bien entendu ... Comme tu sais, on doit parfois poser des questions indiscreètes. Et c'est ce qu'on a fait. On lui a carrément demandé si elle avait constaté un changement dans le rythme de leurs relations sexuelles. Elle a répondu qu'il était toujours aussi amoureux. Enfin, tu vois ce que je veux dire."

Kim sourit : "Oui, je vois ... Et les deux jeunes, eux ?"

"Rien de spécial non plus. On a vu leurs parents, leurs profs, leurs amis etc ... "

"Donc, vous avez procédé de façon ... réglementaire ?"

Alexandre, qui ne procédait pas toujours de façon réglementaire, rigola : "Ça paraît toujours bien dans un rapport préliminaire. Tiens ... On a même vérifié s'il pouvait y avoir, dans les profils génétiques de Laurent Dupuis et des deux jeunes, un facteur commun qui les aurait rendus vulnérables à je ne sais quoi. Évidemment, on a rien trouvé."

"Et maintenant, que comptes-tu faire ?"

"Franchement, je n'en ai aucune idée."

"Étrange, les vitres qui ont volé en éclats au moment des décès."

"Ah ça, tu peux le dire et deux fois plutôt qu'une !"

"Bon, trois décès inexplicés, des vitres qui volent en éclats et ... les animaux, eux ? Il y en a beaucoup sur le Mont-Royal. Des écureuils, des rats-laveurs, des moufettes, des marmottes, des renards, des lapins sauvages, des souris, des reptiles et j'en passe."

Alexandre regarda sa femme : "Ouais et alors ?"

"En avez-vous trouvé près des cadavres ?"

"Morts, tu veux dire ? Pas que je sache. En tout cas, je n'en ai vu aucun. Mais c'est une bonne question, Kim. Je ..."

"C'est peut-être une piste de réflexion, non ?"

"Ouais et au moins aussi valable que tout ce que j'ai entendu ou lu à date."

Kim et Alexandre finirent de vider la bouteille de mousseux. Puis montèrent à leur chambre, main dans la main. L'heure était maintenant à ... Célébrons la vie entre deux draps.

7

La nuit du lieutenant fut de courte durée.

Vers cinq heures, on le réveilla pour lui annoncer que les deux gardes de sécurité, postés au Pavillon du Mont-Royal, étaient morts à leur tour.

Merde, merde et remerde !

Alexandre prit une douche et pendant qu'il s'habillait en vitesse, Kim, à demi-réveillée, marmonna : " Mmmm ... Il est bien tôt ... où vas-tu, mon chéri ?"

"Au Lac aux Castors, mon amour."

"Hein ?"

"Ouaip ... j'ai pris un abonnement, semble-t-il. Je t'appelle plus tard, fit-il en embrassant sa femme sur le front.

.....

Dehors, il pleuvait.

Le lieutenant s'engouffra dans sa voiture et mit le cap en direction du Mont-Royal.

Et le cirque recommença. Nora Gauvin était déjà là flanquée de son amoureux le sergent-détective Léo Nguyen. Aussi, des gens de l'Identification judiciaire, des paramédics mais aucun journaliste pour l'instant. Heureusement ...

Une fois de plus, c'était des membres de l'équipe d'entretien du Pavillon qui avaient fait la découverte. Un des gardes gisait sur la terrasse. L'autre était à l'intérieur, dans le restaurant.

La mort l'avait surpris au moment où il prenait une pause café. À côté de sa tête, posée sur la table où il était assis, du café répandu et deux tasses en mille miettes. Tout comme les vitres qui avaient encore volé en éclats.

On supposa que le garde, trouvé à l'extérieur, avait dû entendre un bruit suspect et était allé voir ce qui se passait. Hélas, si le type avait vu quelque chose, il n'était plus là pour en témoigner.

En se relevant, après un premier examen des corps, Nora Gauvin, plus perplexe que jamais, soupira : "Il semble que les gardes sont décédés de la même façon que les trois autres. Hémorragies cérébrales probablement dues à un hématome intracrânien ... Cette fois, je vais demander au grand patron d'assister aux autopsies."

Le grand patron, c'était le docteur Réjean Bourque, un ami personnel du lieutenant Denis.

Bourque ne se déplaçait plus sur le terrain. Certes, Montréal n'était pas New-York mais quand même. En qualité de directeur de l'Institut médico-légal le plus important du Québec, Réjean Bourque avait largement de quoi occuper son temps. Les charges administratives, les rendez-vous avec les hauts dirigeants, les colloques, les témoignages en cour prenaient le pas sur tout le reste. C'était le prix à payer pour être le grand patron.

Alexandre savait que son ami Réjean le déplorait parfois : "Hum ... Il a lu vos rapports j'imagine, demanda-t-il à Nora Gauvin.

"Oui bien sûr ... et il est aussi intrigué que vous et moi. Si bien que ..."

"Ouais ... Quand comptez-vous procéder, Nora ?"

"Si le docteur Bourque est disponible ... Cet après-midi."

"Tenez-moi au courant, je ... "

Après un instant d'hésitation, Alexandre déclara : "J'y serai moi aussi."

Nora Gauvin et Léo Nguyen se regardèrent. Depuis le début de cette affaire, le lieutenant n'avait pas manqué une seule autopsie. Rarissime chez un homme qui les avait en horreur.

"Je sais, marmonna Alexandre, ça vous étonne ... Mais là, c'est un cas de force majeure !"

.....

Les autopsies furent pratiquées l'après-midi même. Le docteur Réjean Bourque avait réussi à se libérer. Et tel que promis, le lieutenant Denis y assistait. L'estomac en compote.

Réjean Bourque, tout content de pouvoir "mettre la main à la pâte", coupait allègrement l'un des deux corps. L'autre était réservé à Nora Gauvin, laquelle charcutait un peu moins allègrement. Mais très concentrée, elle aussi.

Le sang s'écoulait dans les rigoles qui bordaient les tables en inox. Des assistants recueillaient les organes vitaux (qui ne l'étaient plus, évidemment). Les pesaient, les plaçaient dans des pots remplis de formol. Les échantillons d'urine étaient mis dans des fioles pour ensuite, être acheminés au Centre de toxicologie. Et ainsi de suite ... Sous la lumière blafarde des néons, les deux pathologistes décrivaient ce qu'ils faisaient au fur et à mesure. Le tout enregistré pour "la postérité".

Dans son sarrau du même vert que ceux portés par les médecins et leurs assistants, le lieutenant stoïque et silencieux, observait. Tout en se disant qu'il devrait appeler chez-lui pour avertir qu'il mangerait "très légèrement au souper". *Idéalement, pas du tout ...*

De leur vivant, les deux gardiens de sécurité étaient de solides gaillards dans la vingtaine. Les voir là, le corps ouvert et presque vidé de toute substance, était quasiment au-dessus des forces du commun des mortels. Alexandre Denis en avait vu d'autres pourtant. Mais le spectacle était toujours aussi pénible. Et ça ne s'arrangeait pas avec le temps.

Les assistants recousaient les corps quand, n'en pouvant plus, le lieutenant s'excusa : "Je vous attends dans le corridor, fit-il en s'adressant aux deux médecins qui finissaient de remplir leurs fiches de travail. Réjean Bourque releva la tête pour lui dire : "Eh ben bravo, mon vieux ! Cette fois, t'as tenu le coup presque jusqu'à la fin."

"Très drôle Réjean ! Très, très drôle, lança Alexandre.

Cet échange amical avait souvent eu lieu du temps où Réjean Bourque pratiquait régulièrement des autopsies. Et en un sens, réentendre son ami se moquer gentiment de lui le réconforta.

Sacré Réjean ! pensa-t-il en sortant de la salle.

.....

Quand les rapports furent émis, ils étaient les mêmes que les précédents. Hémorragies cérébrales dues à un hématome intracrânien. Cependant, un mot manquait . Perplexe, le lieutenant téléphona à Réjean Bourque : " Salut, Réjean, c'est moi."

"Oui, toi ? "

"Il manque un mot dans les rapports que je viens de recevoir."

"Lequel ?"

"Probablement."

"Bof ! Une économie d'énergie."

"Une ... quoi ! Tu blagues."

"À moitié. En fait ce sont bel et bien des hémorragies cérébrales dues à un hématome intracrânien. Mais pourquoi et comment ? Ça, même les analyses en toxico ne nous le disent pas. Voistu ... " Réjean Bourque se lança alors dans une description technique, un charabia qu'Alexandre comprit plus ou moins. En fait, plutôt moins que plus.

"On ne pas inventer ce qui n'existe pas, fit Bourque en terminant : "Désolé, mon vieux ..."

"Pas autant que moi, Réjean. Pas autant que moi."

8

Centre d'enquête, salle de conférence, le lundi suivant.

"Coudonc, on est rendu en pleine science-fiction, râla Frank Régimbald. Le sergent-détective n'était pas du genre imaginaire."

Alexandre Denis l'était. Mais modérément : "Science-fiction ? Je suis d'accord avec toi sur le fond, Régimbald. Quoique pas assez pour croire aux petits hommes verts. Il doit bien y avoir une explication rationnelle à toutes ces morts et ... "

Le lieutenant avait donné suite à la "piste de réflexion" que lui avait fournie sa Kim adorée. Celle de la faune sur le Mont-Royal. Ainsi, il avait demandé aux gens de l'Identification judiciaire de vérifier un détail. Où étaient les animaux quand les cadavres avaient été trouvés ?

Vérifications faites, aucun animal, mort ou vivant, n'avait été aperçu près des cadavres ou aux alentours du Lac aux Castors, les soirs fatidiques. Et pourtant, les animaux n'avaient pas disparu puisqu'ils étaient revenus depuis. Un mystère de plus à éclaircir.

Conséquemment, l'un des points à l'ordre du jour de la réunion.

"Hem ...Tristan m'a dit qu'on devrait sortir des sentiers battus, intervint Judith Chomsky.

"Ah ! Tu en en as discuté avec ton mari, grogna le lieutenant. Tristan Delanoix, le mari de Judith, ex-inspecteur à la Sûreté Paris, spécialiste en terrorisme international, avait toujours une opinion sur à peu près tout : "Et sur quels sentiers propose-t-il qu'on aille ?"

Le ton d'Alexandre Denis était légèrement grinçant.

Il n'y pouvait rien. En fait, dès que Judith mentionnait les conseils, non réclamés, que Delanoix leur prodiguait par personne interposée, son épouse en l'occurrence, ça le faisait suer.

"Pas besoin de grincer des dents, lieutenant, ricana Judith. "Tristan fait ça pour nous aider ... Il m'a parlé d'ultrasons et de ... en fait, je n'ai pas très bien compris. Mais je me suis dit, qu'au point où en est, n'importe quelle hypothèse est la bienvenue, non ?"

"Les sons, ouais ..., murmura pensivement Alexandre. Il n'était pas d'assez mauvaise foi pour ne pas reconnaître que Delanoix avait peut-être mis le doigt sur quelque chose d'important : "Qu'est-ce que Tristan a dit d'autre à ce propos-là, Judith ?"

"Hem ... je n'ai pas écouté le reste. J'étais en train de mettre la table et ... "

Personne dans l'équipe, pas même le lieutenant, ne reprocha à la détective son moment d'inattention. Tous comprenaient. Quand on est en couple et la plupart l'étaient, les moments d'absence à l'autre se produisent. Parfois même assez souvent ...

"Peut-être que ton mari a parlé d'infrasons, Judith, intervint Dave Sans-Souci. "Sauf erreur, l'oreille humaine ne les perçoit pas alors que beaucoup d' animaux les perçoivent. Ils ... "

"Bon ça y est, Monsieur Encyclopédie va encore nous emmerder avec une description barbante et longue à n'en plus finir, ronchonna Régimbald en levant les yeux au ciel.

Sans-Souci sourit malicieusement : "Un peu de culture encyclopédique ne te ferait pas de tort Régimbald. Ça ouvrirait tes horizons qui sont assez limités à mon avis."

Avec des deux-là, on ne savait jamais comment une discussion allait finir. Régimbald avait un côté provocateur assez prononcé. Sans-Souci, lui, pouvait être ombrageux si on poussait le bouchon trop loin. Et au rythme où ça allait, on sentait que la tension montait de part et d'autre. Il fallait donc couper court à un échange de propos qui allait peut-être dégénérer en bataille rangée .

Un luxe qu'on ne pouvait se permettre dans les circonstances.

Et même dans n'importe quelle circonstance.

Le lieutenant se racla la gorge avant de s'adresser spécifiquement à Sans-Souci : "Puisque le sujet t'intéresse Dave, trouve-nous tout ce que tu peux sur les infrasons. On ne sait jamais où ça peut nous mener."

Régimbald fronça les sourcils : "Vous croyez sérieusement que ... ?"

"Écoute Frank, je crois qu'il est grandement temps d'ouvrir nos horizons comme le dit Sans-Souci, répondit Alexandre Denis, prenant bien soin de s'inclure dans "ceux-qui- avaient-besoin-d'ouvrir-leurs-horizons. Ce qui n'était pas complètement faux non plus.

Quoiqu'il en soit, la tactique eut pour effet de couper le sifflet à Régimbald. Et par la même occasion, fit taire ceux et celles qui murmuraient de vagues protestations. Semble-t-il que personne n'avait de meilleure solution à proposer.

"Bon, tout le monde est sur la même longueur d'ondes ? demanda Alexandre Denis à la ronde.

Oui, tout le monde était sur la même longueur d'ondes.

On leva la réunion.

9

Quartier général du SPVM, bureau du commandant Brière.

"Es-tu capable de me dire quelle mouche te pique, Alexandre ? Le dossier que tu m'as envoyé parle d' infrasons et de leurs effets sur la faune. Ça rime à quoi ça ? As-tu l'intention de lâcher la police pour devenir agent de la faune, par hasard ?" Le commandant avait l'air plus amusé qu'irrité. C'était aussi bien car la réponse allait peut-être le faire sortir de ses gonds.

Avant d'ouvrir la bouche, le lieutenant prit le temps de s'asseoir : "L'avez-vous lu attentivement, commandant ? demanda-t-il sur un ton qui se voulait neutre mais qui ne l'était pas vraiment.

"J'en ai lu assez pour constater que ça ne m'apprend rien de plus que ce que je savais déjà. Les animaux perçoivent les infrasons alors que les humains ne les perçoivent pas, grogna Brière. Déjà, plus irrité qu'amusé.

"Vous avez bien reçu mon rapport concernant l'absence d'animaux morts ou vivants près des lieux où les cinq corps ont été trouvés ?"

"Ouais ... pis ? "

"Et vous n'en déduisez rien ?"

"Non. Mais je sens que toi, tu en as déduit quelque chose."

"Oui et non."

"Oui et non, tiens donc ! Et si tu m'expliquais où tu veux en venir, Alexandre, marmonna le commandant, plus du tout amusé.

"Ça veut dire que ... peut-être et je dis bien peut-être, les cinq décès sur le Mont-Royal auraient été causés par une source très puissante d'infrasons."

"Ah ! t'es devenu expert en acoustique maintenant." Là, c'était de l'ironie grinçante.

Quand Brière se mettait à être de mauvaise foi et il l'était souvent, le lieutenant puisait dans ses réserves de patience. Lesquelles n'étaient pas infinies bien entendu. Cette fois, il se maîtrisa assez pour résumer calmement ce qu'il avait appris sur les infrasons.

Et "résumer" était assurément le bon mot. La documentation que lui avait fournie le sergent-détective Sans-Souci était volumineuse et très technique. Si bien qu'après l'avoir lue, il en avait conclu que les "kilohertz à la puissance machin" ne le passionnaient pas outre mesure. Et que ça ne passionnerait pas Brière non plus. Quand même, il fallait lui faire comprendre l'essentiel.

Ce à quoi, il s'attela vaillamment : " Voyez-vous commandant, les sources d'infrasons peuvent être naturelles ou artificielles. Les naturelles sont, par exemple, les mouvements violents de masse d'air causés par des tornades, des cyclones, un météore qui entre dans l'atmosphère. Les sources artificielles : la machinerie lourde, la musique électronique avec des basses et des drums, les avions et ... "

"Aye-là, j'ai pas toute la journée pour t'écouter. Aboutis au plus sacrant."

Le lieutenant ferma les yeux quelques secondes, histoire de se recentrer. C'était ça ou foutre son poing sur la gueule de Brière : "La plupart du temps, les infrasons causent des nausées, de violents maux de tête, de la désorientation, une peur panique ..."

Brière ouvrit la bouche. Sans doute pour protester une fois de plus.

Ne serait-ce que pour montrer à son irascible patron que son impatience ne l'impressionnait pas, Alexandre continua comme si de rien était : "Or dans le cas présent, on peut supposer que le niveau de basses fréquences était extrêmement élevé ou si voulez, plus bas que la moyenne. Un peu comme le bang quand un avion supersonique franchit le mur du son. Là, vous voyez, commandant ?"

Ô miracle ! Brière vit la lumière.

Il devait s'être recentré, lui aussi. Ou peut-être avait-il perçu l'exaspération croissante de son vis-à-vis : "Donc, les animaux auraient senti les vibrations et se seraient tenus loin de leur source ... Mais, ça nous laisse quoi comme option ?"

"Il nous faudra consulter des spécialistes en acoustique pour voir où en sont les recherches dans le domaine et ..."

"Penses-tu que quelqu'un s'amuserait à tuer du monde pour faire avancer la science ?"

"Bah ! Ce ne serait pas la première fois."

"Ouais ... qu'est-ce que je vais raconter aux médias, moi ?"

Alexandre fut sur le point de répondre "*Ça, c'est ton problème et je m'en balance ...*" Mais il se retint : "Vous pouvez faire comme d'habitude. Dire que des éléments nouveaux nous permettent de penser que nous avons une piste sérieuse, mais que pour protéger l'intégrité de l'enquête, vous ne pouvez en dire plus ... Hem ... et je suis certain que vous allez trouver les bons mots, commandant."

Déclaration qui lui valut un regard torve.

"En un mot, tu me dis de me débrouiller avec la patate chaude, grimaça Brière.

"Je ne l'aurais pas formulé comme ça. Mais puisque vous insistez, oui."

"Mouais ... Mais j'y pense, si ce sont des tests acoustiques, ça veut dire que la ou les personnes qui les font vont continuer à ... "

"C'est à craindre en effet ... Et si j'étais vous, je recommanderais aux instances supérieures d'interdire l'accès au Lac aux Castors. Au moins en soirée."

"Maudite marde, ça va être la panique !"

"Peut-être. Mais ça évitera de nouveaux décès." Le lieutenant marqua une pause : "De mon côté, ajouta-t-il, je vais voir si les gens de l'Institut de Recherches acoustiques du Québec ont des précisions à nous donner sur le sujet."

"Tu crois que ce serait les gens de l'IRAQ qui ... ?"

"Qui s'amuseraient à tuer du monde aux infrasons ? Je n'en sais rien. Mais c'est un bon point de départ pour obtenir des renseignements ... Ils ont peut-être des noms à nous fournir. Enfin, faudra voir."

"Toute cette histoire me donne froid dans le dos, Alexandre."

"À moi aussi, commandant."

"Sans compter que si le Mont-Royal devient trop chaud pour effectuer les tests, les gens qui les font vont chercher d'autres sites pour effectuer leurs expériences."

"C'est à envisager, commandant."

"C'est peut-être les militaires qui font ça ?"

"Ouais, peut-être. Ou une industrie spécialisée dans ... Ou encore un ... Chose certaine, ça ne vient pas d'une galaxie située à des années-lumière. Nous autodétruire, on peut faire ça nous-mêmes."

"Ah là, t'as un bon point, Alexandre. Déjà qu'on est train de détruire l'écosystème avec les effets de serre, manquerait plus qu'on se brûle le cerveau avec des infrasons."

Brière ne cessait de surprendre le lieutenant. Il y avait le Brière de tous les jours, irascible, mal engueulé, parfois mesquin. Il y avait aussi, de temps à autre, le Brière généreux. Et puis le Brière public. Celui des conférences de presse où on aurait juré qu'il était diplômé de la Sorbonne tant son français était impeccable. Finalement, le Brière, qu'il croyait climato sceptique, était écolo. *Whoa !*

"Hem ... ma crainte, commandant, c'est qu'on ait affaire à quelqu'un qui cherche intentionnellement à tuer des gens. Et peut-être pas uniquement pour l'avancement de la science."

"Ça serait le boutte du boutte, maudite marde ! ... Euh ... à propos, savais-tu que les gens de la SQ veulent s'en mêler."

"Non. Mais ça ne m'étonne pas."

"Ouaip ... Et avant que ça se produise on est mieux de trouver quelque chose et vite."

"On va donner notre 110 % comme disent les commentateurs sportifs, plaisanta Alexandre. Plus pour alléger l'atmosphère que par conviction sportive ou conviction tout court."

Les deux hommes continuèrent à élucubrer un moment sur les infrasons et les dangers qu'ils représentent pour les humains.

L'impensable pouvait-il être pensable ?

Le qui, le pourquoi, le comment ?

L'inimaginable pouvait-il s'être produit ?

Ni le lieutenant, ni son chef n'avaient le sourire aux lèvres.

10

Sourire aux lèvres ou pas, le commandant Brière se résigna à parler aux médias.

Et pendant qu'il accomplissait un tour de force en réussissant à ne rien dire, tout en laissant entendre que "l'enquête allait bon train", Alexandre Denis et son collègue Dave Sans-Souci se rendaient rue Saint-Jacques à l' Institut de Recherches acoustiques du Québec, l' IRAQ.

Les détectives furent reçus fort aimablement par le directeur, le Professeur Robert Caron. La jeune quarantaine, très relax, l'homme portait un jeans et un tee shirt avec une inscription Sauvons la planète. Sa tenue vestimentaire et ses cheveux ramenés en queue de cheval témoignaient de son côté : "on-s'en-fout-du-titre-et-appellez-moi-Bob". Du moins, c'était l'impression qu'il donnait.

Le premier contact établi, "Bob" invita les deux flics à passer dans son bureau. Un local spacieux, bien meublé, fonctionnel : "Je vous offre un café, messieurs proposa-t-il.

Les "messieurs" acceptèrent.

Et tout en sirotant un excellent expresso en compagnie de leur hôte, les détectives purent se rendre compte que "Bob" était un scientifique de haut niveau. Au mur, ses diplômes encadrés en faisaient foi. Le Professeur Robert Caron avait étudié à l'université McGill et au célèbre MIT (Massachusetts Institute of Technology). Ensuite, il avait enseigné à Harvard pendant quelques années.

À côté de son nom on pouvait voir les sigles: D.Sc.Ph.D.M.A.

Bref, Robert Caron n'était pas le premier venu. Et allait le prouver amplement. Sans ostentation. Volubile. Enthousiaste. Il connaissait sa matière et pas qu'un peu.

Il commença par exposer aux deux flics la vocation première de l' IRAQ. À savoir : améliorer la santé et la sécurité des travailleurs et de la population en général face au fléau que représentait le bruit : "... sans cesse grandissant dans les villes et les industries. Voyez-vous messieurs, ici, nous effectuons des essais acoustiques de pointe, expliqua-t-il. Nous développons de nouveaux produits ou des procédés plus performants et ... "

Veut/ veut pas, les détectives eurent droit à un cours magistral sur les ultrasons, les infrasons, leurs méfaits et leurs bienfaits. Plus rares, mais il y en avait, semblait-il. Au bout de trente minutes, Alexandre Denis, un peu las d'entendre parler "d'ondes hertziennes à la puissance machin etc ..." demanda poliment si son collègue et lui pouvaient visiter les locaux.

"Mais très certainement, messieurs. Je vous accompagne, fit le Professeur Caron en se levant d'un bond. Aucune hésitation. Aucune tentative pour se défilier. Son empressement n'était pas feint. On le sentait heureux de montrer aux deux flics les recherches qui se faisaient à l' IRAQ.

Alexandre Denis et Dave Sans-Souci lui emboîtèrent le pas et ...

.....

... ils en eurent plein la vue. Et surtout plein les oreilles.

Ils visitèrent les ateliers où des chercheurs testaient différentes sources de vibrations sonores. Machines industrielles, outils, marteaux-piqueurs, véhicules de transport, équipements électroménagers *et tutti quanti*. Puis, ils virent les laboratoires où l'on mesurait la qualité des casques d'écoute, des aides auditives et le reste.

Le clou de cette visite fut sans contredit la salle anéchoïque communément appelée , chambre du silence. Il s'agissait d'une salle dont l'extérieur était en parpaing de béton et ciment conçu pour couper le bruit de fond : "Il n'y en a qu'une seule au Canada, expliqua Robert Caron aux deux flics. "Présentement, nous sommes dans la salle réverbérante ou salle de contrôle si vous préférez."

Celle-là comprenait un écran antibruit et divers appareils pour les relevés sonores.

Quelques techniciens, penchés sur leurs instruments, y faisaient de savants calculs. Après avoir fait les présentations, le Professeur Caron poussa la courtoisie jusqu'à proposer aux détectives de faire l'essai de la salle anéchoïque .

"Bon, je dois vous prévenir, ça peut être éprouvant mais on en meurt pas. La preuve c'est que je suis encore en vie et j'y suis allé plusieurs fois, dit-il en souriant. Percevant l'hésitation de ses interlocuteurs, tout de suite il ajouta : "Bien entendu, je vous accompagne."

Dave et Alexandre n'eurent d'autre choix que d'accepter l'offre.

Et les trois hommes entrèrent dans la salle anéchoïque.

Et là, si vous êtes de ceux et celles qui croient qu'une visite chez le dentiste est ce qu'il y a de plus pénible au monde, oubliez ça. C'est de la p'tite bière comparé à ce que vécurent les deux flics. La chambre du silence portait bien son nom. Dans l'obscurité la plus totale, on y testait les effets des ondes sonores à basse fréquence. Une fréquence inférieure à 20 Hz ou à 15 cycles/secondes.

Les redoutables infrasons.

Les parois de la salle anéchoïque, absorbant les ondes sonores et électromagnétiques à 99.9 %, il n'y avait aucun écho. Si bien que l'homme ou la femme (trois hommes en l'occurrence), privés de toute sensation auditive et plongés dans l'obscurité la plus totale, se mettaient à percevoir des sons que l'oreille humaine n'entend pas normalement.

Le sang qui coule dans les veines, les battements du cœur, l'air qui passe dans les poumons, le bruit de fond dans les oreilles ... Au début, cela ressemblait à des chuintements et au fur et à mesure qu'on allait à la limite des infrasons, cela devenait des sifflements pour s'amplifier en ... BOUM ... BOUM ... BOUM ... insupportables à la longue. De quoi devenir complètement dingue.

Et justement, l'expérience ne pouvait être prolongée au-delà de 45 minutes. Après, on ne répondait plus de rien. Cela pouvait devenir dangereux et personne encore n'avait osé aller plus loin.

Exemple : À 7/cycles secondes, l'émission d'infrasons était mortelle.

"Même les scientifiques les plus audacieux ou si vous voulez les plus délinquants, ne s'y risqueraient pas, rigola le Professeur Caron.

Non seulement les détectives n'allèrent pas plus loin, mais au bout de vingt minutes d'exposition, ils se déclarèrent "tout à fait convaincus de l'efficacité du procédé".

"C'est toute une expérience, n'est-ce pas, messieurs ? remarqua Caron en sortant.

Les deux policiers, pourtant rompus à une discipline physique et mentale quasi militaire, avaient les tympanes en compote, la tête lourde, les jambes flageolantes et la nausée. Caron, lui, était presque frais comme une rose. C'en était même exaspérant.

Leur orgueil de flics aguerris ayant pris une sérieuse débarque et pour ne pas perdre complètement la face, Alexandre et Dave posèrent encore quelques questions. Puis, prirent rapidement congé de leur hôte. Sur le chemin du retour vers le Centre d'enquête, ils ne dirent pas un mot.

Ils n'en avaient pas la force.

11

À leur arrivée au Centre d'Enquête, Alexandre et Dave avaient encore le cœur qui battait la chamade, les jambes molles, des bourdonnements suspects dans les oreilles.

Pas de doute, les infrasons étaient définitivement redoutables.

Il était 15 h30 et pour la circonstance, le meeting quotidien, qui se tenait normalement le matin, avait été reporté en fin de journée. Les deux flics eurent tout juste le temps de reprendre leurs esprits avant de faire rapport à leurs collègues de ce qu'ils avaient vu et entendu à l' IRAQ. Un acronyme auquel, selon eux, on aurait pu ajouter un E pour : "Recherches exhaustives ou épuisantes".

Et ça aurait donné l' IRAQE.

Mais bon, rien n'est parfait.

À tour de rôle, Alexandre et Dave racontèrent. En terminant, ils décrivirent leur expérience dans la fameuse salle anéchoïque. Il va sans dire que le récit de leur aventure dans la "chambre du silence" suscita beaucoup d'intérêt, voire de la stupéfaction chez leurs collègues.

"Franchement, je ne pensais pas en sortir vivant, ricana Sans-Souci.

"Et vous lieutenant ? s'inquiéta Marie Garneau, la plus "maternelle" de la bande.

"J'avoue que je suis encore sonné, répliqua sobrement Alexandre Denis.

"Donc, tuer quelqu'un avec des infrasons, c'est possible ? s'enquit Régimbald, le pragmatique.

"Mmmm ... Oui, mais pas instantanément comme ça semble s'être produit sur le Mont-Royal.

Du moins, c'est ce que le directeur de l' IRAQ a affirmé."

Le lieutenant résuma tant bien que mal ce que le Professeur Caron avait dit au sujet de l'intensité des vibrations électromagnétiques et du temps d'exposition aux infrasons avant de ressentir des effets possiblement irréversibles : "Quarante- cinq minutes, pas plus ... Il nous a également mentionné que les recherches actuelles ne permettent pas d'affirmer que l'utilisation des infrasons peut provoquer des hémorragies cérébrales comme c'est le cas sur le Mont-Royal."

"Mais si c'est pas les infrasons qui ont tué cinq personnes en bonne santé, c'est quoi alors ? demanda Régimbald. Le sergent-déetective n'était pas du genre à se satisfaire d'une vague réponse.

"Il n'a pas dit que c'était impossible. Il a simplement dit que dans les milieux scientifiques reconnus, on en était là dans les recherches. Il a ajouté que si, pour une raison ou une autre, des essais étaient poussés plus avant, ils n'étaient pas légalement autorisés parce que trop risqués."

"Ça pourrait être les militaires ? " Régimbald avait ses défauts mais on ne pouvait lui reprocher de ne pas couvrir tous les angles.

"C'est une question qu'on a posée au Professeur Caron. Et sa réponse, c'est non. Apparemment, les militaires canadiens n'ont pas les budgets pour effectuer ce genre de recherches ... D'accord, c'est un peu court comme explication mais on peut toujours vérifier."

"Ouin ... " Régimbald demeurait septique.

Le lieutenant continua : "Incidentement, Caron nous a cité un exemple où, selon lui, des infrasons auraient été utilisés clandestinement. Vous vous rappelez peut-être l'affaire des diplomates américains et canadiens atteints d'un mal mystérieux à Cuba et en Chine, ils ... "

"Ouais mais ... ils ne sont pas morts eux."

"Non, Régimbald, ils ne sont pas morts. Mais ils ont souffert de maux de tête, d'acouphène, de fatigue, de problèmes cognitifs et visuels, de troubles de l'ouïe et du sommeil. Le Professeur Caron ne croit pas la thèse officielle : à savoir qu'il s'agirait de micro-ondes. Pour lui, on a utilisé des infrasons."

"Qui ça, on ? Les américains, les chinois, les russes, les ...?"

"L'histoire ne le dit pas. L'affaire a vite été étouffée ... Sommes-nous surpris ? ironisa Alexandre Denis. Les autres hochèrent la tête. Personne n'était surpris. Ça n'était pas la première affaire vite étouffée et probablement pas la dernière non plus.

"Bon, quoiqu'il en soit, poursuivit le lieutenant, Caron semble penser qu'on ne fait pas fausse route en ciblant les infrasons. Il nous a conseillé de voir du côté des laboratoires indépendants où peut-être et il était très prudent en le disant, on pousserait les expériences en deçà des 15 cycles/secondes réglementaires. Aussi ..."

"Ouache ! On n'a pas fini de ..." Encore Régimbald.

Le lieutenant ignora l'interruption : " ... et bien qu'il ne les croit pas outillés pour procéder à des essais de cette envergure, il a parlé de studios d'enregistrement."

"Shit, shit, shit !" Toujours Régimbald. Quand le sergent-détective se lançait dans les onomatopées et que ça finissait par "shit, shit, shit", c'était parce qu'il se sentait dépassé par les événements. Ça ne lui arrivait pas souvent et fort heureusement, ça n'arrivait pas souvent aux autres non plus. Les autres, c'était: Marie Garneau, Judith Chomsky, Liliane Thomas, Léo Nguyen, Guy Lambert, Dave Sans-Souci et Jérôme Vandal. Donc, en comptant le lieutenant, neuf enquêteurs chevronnés et bien conscients de la gravité de la situation et de l'urgence d'agir.

"La bonne nouvelle, c'est qu'on aura pas à chercher pourquoi les vitres ont volé en éclats, ricana Alexandre. " Le Professeur Caron nous a dit que si des infrasons ont été utilisés, ils en étaient certainement la source."

"C'est autant de pris, remarqua Judith Chomsky.

"Oui, en effet. Bon, ajouta le lieutenant, avant que quelqu'un me pose la question, je ne pense pas que Caron nous ait menti pour éloigner les soupçons. Je l'ai senti très ébranlé par ce qu'on lui a raconté. Et je l'ai cru quand il s'est porté garant de l'intégrité des gens avec lesquels il travaille."

Alexandre Denis manifestait rarement une telle confiance dans la bonne foi des gens.

Quelques sourcils se froncèrent. Sans-Souci vint à la rescousse de son chef :

"Je suis d'accord avec le lieutenant, dit-il avec force, c'est pas à l' IRAQ qu'il faut chercher des coupables. Si le Professeur Caron avait eu quelque chose à cacher, il ne nous aurait pas montré tout l'équipement et surtout, ne nous aurait pas invités à essayer la chambre du silence." Le sergent-détective se prit la tête à deux mains : "Croyez-moi sur parole, j'en ressens encore les effets. Y a pas de quoi rire avec les infrasons !"

"Et il n'y a pas de quoi rire en pensant que d'autres essais seront tentés si on ne pince pas rapidement celui ou ceux qui les font, martela le lieutenant.

"Ouais ... y en aura pas de facile, rigola Jérôme Vandal.

"Et justement, il faut s'y mettre toute la bande."

"Ça veut dire qu'on laisse tomber les autres dossiers, lieutenant ?"

"Oui, Vandal. De toute manière, le reste peut attendre. Alors que ... Il nous faut absolument résoudre cette affaire-là avant qu'on ait d'autres décès sur les bras."

Il y eut un long silence.

Judith Chomsky le rompit : "Cet après-midi, le maire a annoncé la fermeture du Pavillon du Mont-Royal pour une période indéterminée. Et il va resserrer la surveillance autour du Lac aux Castors. C'est mieux que rien en tout cas."

"Il a dit ça en conférence de presse avec Brière, j'imagine ?"

"Ben oui, lieutenant. Et ça, pendant que vous vous prélassiez avec Sans-Souci dans la chambre du silence, rigola Judith Chomsky. La sergent-détective en ratait rarement une. Ça n'était pas toujours heureux mais cette fois, ça fit rire tout le monde.

C'était bienvenu car le malaise était palpable. Jusque-là, tous avaient espéré se tromper. Ils avaient même pensé que tout ça n'était qu'un cauchemar. Qu'ils allaient se réveiller ... Que ...

Des infrasons, bon Dieu !

Et la tâche qui les attendait allait être colossale.

Il s'agirait de passer en revue les laboratoires privés et les studios d'enregistrement (de musique ou autres). Il leur faudrait dresser un profil de chaque entreprise et de tous ceux et celles qui y travaillaient. Qui ils étaient. D'où ils venaient. Leurs études, leurs passe-temps, leur famille etc ...

Le lieutenant regarda l'heure. Il était passé 19h00.

"Nous sommes fatigués et il est un peu tard pour nous y mettre aujourd'hui. Je suggère qu'on commence très tôt demain matin."

"Très tôt, ça veut dire à quelle heure ? s'inquiéta Judith Chomsky.

La détective n'était pas une lève-tôt.

"8h00, ça vous va tout le monde ?"

Alexandre Denis posait la question pour la forme seulement. Personne ne protesta. Judith Chomsky fit la grimace mais ne protesta pas.

"À demain donc, conclut le lieutenant.

12

Le lendemain 8h00 tapant, ils étaient tous autour de la machine à café, histoire de se donner du cœur à l'ouvrage avant de débiter une journée qui serait bien remplie, personne n'en doutait.

Tout le monde s'installerait dans la salle de conférence avec son PC pour effectuer les recherches préliminaires. Neuf détectives en quête d'indices ... Avant la venue de l'internet, il leur aurait fallu frapper à toutes les portes. Interroger un paquet de gens pour, dans certains cas, se faire mentir en pleine face où encore, être carrément mis à la porte : "Revenez avec un mandat, leur aurait-on dit pas très aimablement d'ailleurs.

Mais ce temps-là était révolu. De toute manière personne dans l'équipe ne l'avait connu. Les policiers-enquêteurs modernes disposaient d'un équipement hyper sophistiqué, de banques de données considérables. De tout le tralala quoi ! Tant et si bien qu'une part du travail se faisait par ordinateur.

C'était sans doute moins palpitant que d'enfoncer des portes, armes au poing, en criant POLICE, mais ça évitait des hécatombes regrettables. Quoique ... à l'occasion, il leur fallait quand même enfoncer des portes, donner et recevoir des coups. C'était aussi ça le métier.

Mais pas ce matin-là.

"On se divise la tâche, déclara le lieutenant en avalant une gorgée de café. "Dans la région, il y a une bonne vingtaine de labos acoustiques indépendants. Donc, une partie d'entre d'entre nous en prend une dizaine et l'autre, le reste. Et restons concentrés autant que possible. Pas de blagues inutiles, SVP." Une recommandation qu'il jugeait nécessaire mais qui ne lui valut pas d'applaudissements.

Qu'importe, il ajouta : "On en a probablement pour la journée ... Et s'il est trop tard pour comparer nos notes, on le fera demain très tôt."

"J'espère qu'on aura pas à se taper les studios d'enregistrement après ça, remarqua Régimbald.

"Ouin ... Et si on ne peut pas accéder aux sites de certains labos, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Judith Chomsky avec un air malicieux.

La réponse, toujours la même, ne tarda pas : "On refile ça à Léo ... et j'en prends toute la responsabilité comme d'habitude, sourit le lieutenant en faisant un clin d'oeil à Nguyen.

Rigolade générale.

Léo Nguyen, l'as du hacking, était un élément précieux dans une enquête. Et au besoin, le lieutenant n'hésitait pas à mettre les talents du sergent-détective à profit. Or la situation présente pouvait être qualifiée de "besoin urgent". Pas de doute à ce sujet-là.

Ils finirent leurs cafés et se hâtèrent vers la salle de conférence.

Ils travaillèrent toute la journée, prenant à peine le temps de manger un sandwich sur le pouce à l'heure du lunch. Évidemment, ils avalèrent une quantité phénoménale de café. De quoi donner des brûlures d'estomac à une armée. Mais ça faisait partie du rituel. Pour ne pas dire, du cliché.

À 18h00, ils avaient réussi à passer en revue les principaux labos de la région de Montréal.

Une seule fois, ils eurent recours aux talents de Nguyen. Lequel était quasiment déçu de ne pas avoir plus de sites à pirater.

"Vous sentez-vous assez en forme pour qu'on prenne le temps de comparer nos notes, s'enquit le lieutenant. Lui s'en sentait capable. Les autres hochèrent la tête.

En langage "codé" ça voulait dire, oui.

"OK alors, on se fait venir de la pizza et on continue." Et ce fut autour d'une table jonchée de cartons de pizzas et de canettes de boissons gazeuses qu'ils firent le point.

.....

Ils avaient isolé quatre labos qui pouvaient correspondre à ce qu'ils cherchaient. Dans ces quatre-là, on testait les ultrasons et les infrasons. Les autres avaient été éliminés parce qu'on on y testait que les ultrasons et les micro-ondes.

Des ondes qui n'étaient pas sans danger mais, en principe du moins, ne tuaient pas les gens. À leur propos, le professeur Caron avait dit que : "si elles avaient été utilisées sur le Mont-Royal, tous les citoyens de Montréal auraient souffert d'une surdité temporaire".

Ce qui, de toute évidence, ne s'était pas produit. Conclusion : inutile de perdre un temps précieux avec les labos qui travaillaient sur les ultrasons et les micro-ondes.

"Qui veut commencer ? demanda Alexandre Denis.

"Moi, fit Sans-Souci en avalant un morceau de pizza pepperoni/fromage. "J'ai repéré un labo où le directeur a été condamné pour possession simple de cannabis, il y a quelques années. C'était avant la légalisation évidemment. Une infraction mineure, mais bon ... Il est marié et a deux enfants. J'ai vérifié dans notre banque de données et c'est écrit noir sur blanc : aucune autre arrestation depuis ce temps-là. Même pas une contravention pour excès de vitesse ou stationnement interdit. Rien."

"Il est acousticien ? "

"Oui."

"Il pourrait, dans ses temps libres, effectuer des essais pour son compte ou pour le compte de quelqu'un d'autre, non ?"

"C'est pas impossible, lieutenant. Mais dans son profil de chef d'entreprise, je n'ai rien vu qui cloche. Ses comptes sont à jour et aucune plainte de harcèlement ou d'abus de pouvoir n'a été logée à son sujet par un employé mécontent ou un client insatisfait."

"Bon, on peut garder son nom en réserve et si on ne trouve pas mieux, on pourra creuser davantage ... Qui veut parler maintenant ?"

Liliane Thomas leva la main : "Moi, lieutenant."

La sergent-détective avait repéré dans le second labo, le nom d'une technicienne arrêtée pour vol à l'étalage : "C'était sa deuxième offense, dit-elle. "La première fois, elle avait piqué un chemisier d'une valeur de 25 dollars. La deuxième fois, un jeans valant 55 dollars. Le juge lui a recommandé de suivre une thérapie."

"Une kleptomane, eh ben ... " Alexandre Denis soupira. "Et l'entreprise ?"

"Rien de suspect ne m'a sauté aux yeux. C'est un très petit labo et je ne vois pas comment ces gens-là réussiraient financièrement à pousser très loin leurs recherches sur les infrasons."

"Ouais ... Et à part ça qu'est-ce qu'on a ?"

Marie Garneau et Guy Lambert avaient trois noms à proposer. Celui d'un acousticien arrêté pour conduite en état d'ébriété, un autre pour rage au volant et menaces de mort. Le troisième pour violence conjugale. Déjà, on était dans des infractions plus graves parce qu'elles mettaient des vies en danger. Est-ce que ça faisait d'eux des maniaques spécialisés dans les meurtres aux infrasons ? Pas nécessairement. Quoique ... à la rigueur, ils pouvaient être candidats au titre.

"Bon, ces trois-là travaillent dans le même laboratoire ... S'il y a lieu, on pourra examiner leurs dossiers de plus près, fit Alexandre Denis. "Et leur employeur, lui ?"

"Rien de ce côté-là, lieutenant, répondit Marie Garneau : "L'homme est atteint d'un cancer et présentement, il suit des traitements de chimio. Je ne pense pas qu'il ait le goût de se livrer à des essais acoustiques clandestins sur le Mont-Royal."

Il y avait une légère acidité dans le ton qu'avait pris Marie pour répondre. Chose très rare dans son cas. La fatigue sans doute. Le lieutenant regarda l'heure. Il était près de 20h00. Il proposa de prendre une pause de quinze minutes.

Personne ne protesta.

13

Après la pause, ce fut au tour de Léo Nguyen de faire rapport.

Et tous souhaitaient qu'il ait trouvé quelque chose. Sinon, ils devraient éplucher la liste des studios d'enregistrement ou chercher ailleurs. Mais où ...?

"Alors Léo, ton labo avec le site encrypté, ça donne quoi ? demanda Alexandre Denis feignant un entrain qu'il était loin d'éprouver.

"Sono Magic est situé sur le Chemin de la Côte-des-Neiges, donc pas très loin du Lac aux Castors. La page WEB officielle contient très peu de détails ... À part l'adresse du labo, il y a le nom et la photo du directeur, un dénommé Damien Leroux. Et semble-il qu'on y teste surtout les casques d'écoute et les appareils auditifs."

"Petit ou gros laboratoire ?"

"Moyen, je dirais."

"Bon et le site encrypté ?"

"En soi, un site encrypté n'est pas une anomalie. Il contient souvent des détails techniques qu'on veut mettre à l'abri de la concurrence et ... Donc le site en question est plein de données techniques qu'il faudra analyser. Par contre, il contient aussi des détails personnels sur tous les employés de l'entreprise. Jusque-là, ça va."

"À l'usage exclusif du directeur, je présume ?"

"Oui, lieutenant. Et ça aussi c'est la norme."

Il était comme ça, Nguyen. Précis mais très fort sur les restrictions mentales. Au point d'en être exaspérant parfois. Alexandre Denis fit un effort pour ne pas manifester d'impatience : "Hem ... mis à part ce qui est normal Léo, demanda-t-il, as-tu repéré quelque chose de moins normal ?"

"Je le pense, oui ... Un des acousticiens à l'emploi du labo est mort d'un accident de travail, il y a quelques jours. Fracture du crâne. Il aurait glissé sur un plancher mouillé ... Considérant la date où ça s'est produit, j'ai trouvé ça suspect."

"Et ça l'est peut-être Léo ... Donc jusqu'ici, deux points à retenir. L'emplacement du laboratoire et l'accident de travail. Ensuite ?"

"À prime abord, le profil du directeur semble tout ce qui a de plus réglo. 39 ans, né à North Hatley. Études en génie acoustique à l'Université de Sherbrooke. Marié à Colette Chicoine, 33 ans, secrétaire de direction, née à Pincourt sur l'Île Perrot ... "

Nguyen marqua une pause pour prendre une gorgée de boisson gazeuse : " ... et c'est là que ça se corse pas mal. J'ai fait quelques vérifications. Un Damien Leroux est bien né à North Hatley à la date indiquée mais il est mort à l'âge de six mois. Une Colette Chicoine a été baptisée à l'église de Pincourt, sauf que le bébé en question est décédé deux mois plus tard."

"Vols d'identités !"

"Ça en a tout l'air, lieutenant ... Alors, j'ai vérifié pour les études en acoustique de Damien Leroux. L' Université de Sherbrooke n'offre pas de cours en génie acoustique."

Autour de la table, on s'agita. Des vols d'identités, il y en avait de plus en plus, *mais là ça dépassait les bornes !* Nguyen continua : "Sa femme, elle, aurait terminé des études secondaires à la polyvalente de la Cité-des-Jeunes à Vaudreuil-Dorion. Renseignements pris, j'ai trouvé une Denise Chicoine dans le registre des diplômés mais pas de Colette Chicoine. De plus, la Denise Chicoine en question est célibataire et enseigne présentement à la Cité-des- Jeunes."

"Et celle qui se fait appeler Colette Chicoine, sais-tu où elle travaille ?"

Nguyen grimaça : "Je n'ai pas eu le temps de regarder ça."

"T'en fais pas Léo, on finira bien par le savoir ... Pour le reste, bravo !"

Il était clair que Nguyen avait mis le doigt sur quelque chose qui ne sentait pas bon du tout. Il eut donc droit à une ovation qu'il accueillit avec la modestie qui le caractérisait : "Hem ... et à tout hasard, fit-il en souriant, j'ai fait une copie sur clé USB, lieutenant."

"Parfait. Tu la porteras au laboratoire de la police scientifique demain matin. Eux vont sûrement pouvoir interpréter les données techniques ... Oh et en passant Léo, as-tu l'adresse du couple Chicoine/Leroux ?"

"Oui. Ils ont une maison sur une rue résidentielle pas très loin du labo."

"Excellent ! fit le lieutenant, et inutile de vous dire tout le monde, ponctua-t-il, qu'on va devoir examiner de très près les activités de ce couple-là ... Et vite à part ça !"

Tout le monde hocha la tête.

On était trois semaines et des poussières après la découverte du corps de Laurent Dupuis.

Oui. Ça urgeait.

14

Damien Leroux, patron de Sono Magic. Fausse identité. Un motif suffisant pour obtenir un mandat de perquisition ? Au moins pour les locaux de Sono Magic ? Assis dans son bureau, le lendemain 9h00, le lieutenant se posait la question quand on lui refila un appel.

C'était le commandant Brière.

Pas de allô ou de comment ça va : "Dis-donc, le type que tu as rencontré à l'Institut de Recherches acoustiques du Québec, c'est bien Robert Caron ?"

" Oui, commandant ... Et au cas où ça vous intéresserait, je vais bien. Et vous, ça va ?"

" Aye, c'est pas le moment de niaiser, Alexandre. Parce que figure-toi que Caron est mort. Le corps a été trouvé par son assistante dans la chambre anécho ... quelque chose. "

"Hein, dans la salle anéchoïque !?!"

Le lieutenant eut soudain très froid dans le dos : " De quoi est-il mort ? demanda-t-il en fermant les yeux. Un réflexe quand il redoutait la réponse.

" J' sais pas encore. Mais la pathologiste est déjà sur place. Et toi, tu vas y être subito presto. Compris ? " Alexandre Denis n'avait pas besoin d'un ordre donné sur un ton rogue pour comprendre.

Il avait compris. Après avoir raccroché, il mit son veston, prit son arme de service et oublia complètement Sono Magic et son directeur. Ce fut à toute vitesse qu'il se rendit à l' Institut de Recherches acoustiques du Québec. Là, où gisait un homme qu'il avait trouvé bien sympathique malgré son enthousiasme démesuré pour sa salle anéchoïque.

.....

À l'IRAQ, le lieutenant alla directement à la salle de réverbération.

Nul besoin d'un tour guidé cette fois.

Dans la salle, les membres du personnel, stupéfaits, attendaient en silence. Un paramédic s'occupait d'une femme blonde complètement effondrée sur une chaise. Un autre installait la civière qui recevrait le corps après l'examen.

Le lieutenant salua tout le monde d'un bref hochement de tête et se hâta vers la salle anéchoïque. La porte était grande ouverte. Sous les spots, on apercevait Nora Gauvin accroupie près du cadavre. Debout à ses côtés, son amoureux, le sergent-détective Léo Nguyen prenait des notes. Alexandre Denis alla se poster près de lui.

"Ça regarde mal lieutenant, chuchota Nguyen.

Comme pour lui donner raison, Nora Gauvin se releva en disant : " Nous avons-là une sixième victime. Les même symptômes d'hémorragie cérébrale que pour les précédentes. Mais lui, on l'a tabassé avant de le forcer à entrer dans cette salle."

Le Professeur Caron avait le visage tuméfié, du sang séché autour des narines et des ecchymoses révélatrices aux mains. Il y avait eu bagarre et il était clair que le professeur n'était pas entré de son plein gré dans la salle anéchoïque. Ses yeux exorbités ne reflétaient plus qu'une souffrance indicible. Alexandre frissonna en pensant aux derniers moments d'un homme avec lequel il aurait volontiers pris une bière. Robert Caron, ou "appelez- moi Bob", avait eu une mort atroce.

Le lieutenant posa machinalement les yeux sur l'oscilloscope placé au centre de la pièce. Comme si l'appareil allait lui révéler à quelle intensité électromagnétique le pauvre homme avait été soumis.

Mais l'oscilloscope était au point mort, lui aussi.

La voix de Nora Gauvin le fit sursauter.

" Il est mort depuis plusieurs heures. Peut-être en fin de soirée ou en début de nuit. Je compte procéder à l'autopsie cet après-midi, je pourrai être plus précise à ce moment-là ... Mais je peux presque déjà vous assurer que mon rapport indiquera : meurtre par infrasons. "

" Je sais Nora, soupira Alexandre. Se tournant vers Nguyen, il lui dit : " Toi et moi, on va interroger le personnel ... Et plus vite ce sera fait, mieux ce sera."

La tâche d'avertir la famille du défunt leur serait épargnée cette fois. Robert Caron n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Du moins, pas officiellement. Il était fils unique et ses parents étaient morts plusieurs années auparavant. Détails qui apparaissaient sur son profil Facebook. Et s'il avait quelqu'un de spécial dans sa vie, homme ou femme, on n'en savait rien pour l'instant.

Qui avait voulu que la vie de Robert Caron s'achève ?

Qui lui avait infligé cet effroyable supplice ?

Et pourquoi ?

15

Pendant que Léo Nguyen commençait à interroger les membres du personnel massés dans la salle de contrôle, le lieutenant s'approcha de la femme blonde. C'était l'assistante de Robert Caron. Celle qui avait découvert son corps. Elle avait, semble-t-il, réussi à surmonter le choc initial et fit signe qu'elle pouvait parler.

En la saluant, Alexandre se rappela l'avoir rencontrée le jour où il était venu à l'IRAQ en compagnie de Sans-Souci. Une blonde, dans la trentaine, au teint pâle et aux yeux d'un bleu délavé. Il chercha son nom mais il l'avait oublié.

En revanche, elle, se souvenait parfaitement du sien : "Oui lieutenant Denis, lui dit-elle, c'est moi qui l'ai trouvé." Elle raconta que son patron arrivait toujours très tôt au boulot : "... c'est lui qui mettait la cafetière en marche et quand j'arrivais vers 8h30, nous prenions le café en dressant le plan de la journée et ... "

L'assistante de feu Robert Caron s'interrompit pour prendre un papier-mouchoir avec lequel elle s'essuya les yeux : "... quand j'ai vu qu'il n'était pas dans son bureau, reprit-elle, je l'ai cherché partout et je ... l'ai trouvé là où ... " L'assistante s'arrêta pour se moucher.

Ce fut à ce moment précis que le lieutenant se rappela du nom. Et là, ça fit tilt.

Colette Chicoine. Venait-il de découvrir où travaillait l'épouse de Damien Leroux, le directeur de Sono Magic ? À moins que ce soit une coïncidence ? Il n'y avait sûrement pas qu'une seule Colette Chicoine dans toute la ville de Montréal. Mais son instinct lui dictait qu'il ne se trompait pas.

Il avait devant lui, pleurant la mort de son patron, **la Colette Chicoine**.

Certes, s'il n'avait pas appris la veille que le couple Leroux/Chicoine avait pris les identités d'enfants morts en très bas âge, c'eut été différent. Mais là, il se mit automatiquement à flairer un complot. Le Professeur Caron savait-il que son assistante n'était pas celle qu'elle prétendait être ? Connaissait-il sa véritable identité et celle de son époux, le dénommé Damien Leroux ? Si oui, peut-être qu'il s'en fichait ? Ou peut-être qu'on l'avait tué pour ça ? Ou bien ... ?

De crainte d'éveiller la méfiance de son interlocutrice, Alexandre choisit de ne pas la confronter : "Donc vous aviez un rituel du matin avec votre patron et vous dressiez le plan de la journée. Je présume que vous êtes acousticienne, madame Chicoine ?" C'était une question qu'aurait posée n'importe quel quidam, peu familier avec le milieu des recherches acoustiques.

Et ce fut ainsi qu'elle fut interprétée : "Non, lieutenant, je ne suis pas acousticienne. Mais on ne travaille pas aux côtés d'une sommité comme le professeur Caron sans en apprendre un peu."

"Oui bien sûr ... Depuis combien de temps travaillez-vous ici, madame ? " Une autre question tout à fait banale. La réponse le fut aussi : "Depuis quatre ans, lieutenant."

"En arrivant, ce matin, avez-vous remarqué quelque chose d'anormal ?"

"Non."

"Un collègue qui n'aurait pas dû y être à cette heure, par exemple ?"

"Un collègue ? Non. Ils arrivent tous vers 9h30."

"Un objet qui n'était pas à sa place, peut-être ?"

"Non plus. Tout était en ordre, lieutenant."

Tout était en ordre !?! Étant donné que Robert Caron s'était débattu quand on l'avait attaqué, c'était une déclaration surprenante et difficile à gober. Peut-être n'avait-elle pas vu ou ... voulu voir le désordre dans la salle de contrôle ? Le lieutenant laissa tomber pour le moment : "Votre patron travaillait-il tard le soir ?"

"Il était toujours le dernier à quitter. Souvent, il partait vers 23h00."

"Et vous, à quelle heure quittiez-vous ? "

"Normalement autour de 18h30 ... Mais si Robert avait besoin de moi, je restais plus tard."

"Et que faisiez-vous quand vous restiez plus tard ?"

"De la tenue de livres, de la correspondance avec les fournisseurs soit par courriels ou par lettres. Grosso modo, c'est ce que je faisais."

"Recevait-il des visites, le soir ?"

"Parfois ... Des gens du ministère ou des collègues avec lesquels il discutait de divers problèmes ... Ne me demandez pas de vous les décrire, j'en serais incapable."

Pourquoi Colette Chicoine éprouvait-elle le besoin d'ajouter cette phrase ?

La suspicion du lieutenant monta d'un cran. En connaîtrait-elle plus long sur l'acoustique qu'elle ne le prétendait ? "Hier soir, vous a-t-il demandé de rester ?"

"Non. Robert m'a dit que ce n'était pas nécessaire. Si bien que j'ai quitté peu avant 19h00."

"Attendait-il quelqu'un ?"

"Je ne sais pas, lieutenant."

Colette Chicoine avait-elle cillé des paupières en répondant à la dernière question ?

Alexandre Denis n'en était pas certain. Quoiqu'il en soit, il continua à poser quelques questions sur la disposition des lieux, les circonstances, les collègues. Y avait-il un veilleur de nuit ? Et l'équipe d'entretien arrivait à quelle heure ? Et ainsi de suite ...

Questions auxquelles, en bonne assistante d'un grand homme, Colette Chicoine, alias on ne sait trop qui, répondit tout en continuant à se moucher et à renifler. Chose certaine, pensa le lieutenant, si cette femme a trempé dans le meurtre de son patron, elle n'a pas pu agir seule.

Primo : Robert Caron était un homme bien bâti et pour le maîtriser, ça prenait au moins quelqu'un d'égale force. Or celle qui se faisait appeler Colette Chicoine était toute menue.

Secundo : pour jouer avec les infrasons dans la chambre anéchoïque, il fallait s'y connaître et pas qu'un peu. S'y connaissait-elle, suffisamment ?

Peut-être, son mari, le directeur de Sono Magic ?

Ou quelqu'un d'autre ?

À ce stade de l'enquête, toutes les hypothèses étaient sur la table et se valaient.

.....

Le lieutenant venait de terminer son interview, quand les gens de l'Identification judiciaire arrivèrent. Eux prendraient toutes les empreintes, répandraient du luminol pour les taches de sang, chercheraient des indices partout où il pouvait y en avoir.

Une heure plus tard, l'édifice grouillait de détectives et d'agents en uniforme appelés en renfort.

Le lieutenant avait également exigé la présence de membres de la police scientifique. Eux se chargeraient d'examiner les données sur les ordinateurs et de poser les bonnes questions aux acousticiens. Ils étaient, en effet, les seuls flics capables de comprendre leur jargon.

Et c'était vital pour l'enquête.

N'allons surtout pas croire que les autres membres de cette impressionnante armada policière se tourneraient les pouces. Pendant que certains feraient le tour des étages, interrogeraient tout le monde, vérifieraient les alibis, chercheraient des témoins, d'autres passeraient en revue les bandes-vidéo des entrées et des sorties de l'édifice.

Une longue journée d'enquête commençait.

16

L' IRAQ était situé au dernier étage d'un édifice à bureaux de six étages. Les cinq autres étages étaient occupés par des bureaux d'avocats et des firmes d'ingénieurs. Pour accéder aux différents locaux, il fallait être muni d'une carte magnétique qu'on passait dans un lecteur. Donc, en principe, pas facile d'y circuler comme on voulait. Quoique, et sans doute pour faciliter l'accès aux fournisseurs, le sous-sol et le garage étaient accessibles sans l'utilisation d'une carte magnétique.

Des caméras de sécurité étaient installées à l'entrée et à l'arrière de l'édifice. À la réception, il y avait quelqu'un en permanence. Un gardien arrivait à 6h00 et terminait à 18h00. Un autre prenait le relais jusqu'au lendemain matin.

L'entretien quotidien de tout l'immeuble était confié à Dépêche=Lave, une compagnie spécialisée dans l'entretien d'édifices commerciaux. Une équipe d'employés de ménage entra à 20h00 et ressortait à 4h00. Ce détail, soigneusement noté dès le début, prit toute son importance quand, vers 13h00, on découvrit au sous-sol de l'édifice, un employé de Dépêche=Lave ligoté et bâillonné.

L'homme, un dénommé Georges Séguin, s'en tirerait avec plus de peur que de mal. Questionné par le lieutenant, Séguin raconta qu'il était descendu au sous-sol pour chercher un produit de nettoyage quand il avait été surpris vers 23h15 par un individu cagoulé : "... l'homme m'a menacé avec une arme ... J' connais rien aux armes, mais j' peux vous garantir que c'était pas un jouet, grimaça Séguin.

Le lieutenant sortit son Colt et le lui montra : "Comme celui-ci ?"

"Ça ressemblait à ça ... ouais ..."

"Et après, que s'est-il passé ?"

"Il m'a fait signe d'enlever mon sarrau et m'a forcé à m'allonger sur le sol. Il m'a ligoté pis ... il a pris le sarrau et est parti avec."

"Il a pris le sarrau ! Et il est parti, dans quelle direction ?"

"Vers l'escalier qui mène au premier étage."

"Et tout ça en silence ?"

"Il a pas dit un maudit mot, lieutenant."

"L'homme était-il petit, grand, gros, mince ?"

"À peu près de ma taille ... Pas gros mais pas mince non plus. J' mesure cinq pieds et onze. Lui avait peut-être un pouce de plus que moi."

"Avez-vous remarqué comment il était vêtu ?"

"Non ... je ... peut-être qu'il avait un col roulé foncé mais j' pourrais pas l' jurer."

"Et ses yeux ?"

"Ses yeux ? J'ai pas remarqué la couleur ... Mais quand il m'a regardé, j'ai pas eu envie de discuter ... " Séguin s'arrêta pour reprendre son souffle puis : "J' sais pas pourquoi il voulait mon sarrau. Ça n'a pas d' sens !"

Le lieutenant avait bien une petite idée à ce sujet mais ne la partagea pas : "Combien êtes-vous dans l'équipe d'entretien ?"

"On est dix pour faire tout l'édifice."

"Toujours la même équipe ?"

"Non, pas toujours. Il a pas mal de roulement dans l' personnel."

"Vous avez tous un sarrau pour travailler ?"

"Ouais, avec le logo de la compagnie ... Heu ... avez-vous retrouvé le mien ?"

"Non, monsieur Séguin, on ne l'a pas retrouvé et pour être franc, je doute qu'on le retrouve."

"J' va être obligé d'en commander un autre maintenant. Je ..."

Bizarre les réactions post-traumatiques, songea Alexandre Denis. *L'homme se préoccupe de son sarrau plutôt que de ...* : "Et cette nuit, vous étiez avec l'équipe habituelle ou ... ?"

"Une partie seulement. J'en connais six. Les autres étaient des nouveaux."

Séguin donna les noms des collègues qu'il connaissait. En se proposant des vérifier avec la compagnie, le lieutenant les prit en note. Théoriquement, il n'avait pas de raison de douter de la parole de Séguin; n'empêche que l'homme n'avait pas été molesté.

Se pouvait-il qu'il ait été de connivence avec son assaillant ? Un scénario assez banal somme toute : *"je te ligote, je prends ton sarrau et laisse-moi faire le reste."* Et le reste pouvait très bien être le meurtre du professeur Caron. Le sarrau était un excellent déguisement pour avoir accès à tous les bureaux. Y inclus celui du directeur de l' IRAQ.

"Depuis combien de temps êtes-vous à l'emploi de Dépêche=Lave, monsieur Séguin ?"

"Trop longtemps ! Quinze ans, lieutenant. Quinze ans à nettoyer la crasse des autres. Et tout ça pour me faire ligoter dans un sous-sol et pisser dans mon pantalon. Si vos hommes m'avaient pas trouvé, qu'est-ce qui se serait passé ? J'aurais pu crever icitte, moé !" Séguin avait quasiment hurlé.

Qui ne hurlerait pas après être resté allongé pendant des heures sur un sol froid, incapable de bouger et obligé de pisser dans son pantalon ? Et qui ne se sentirait pas impuissant et humilié après avoir eu la frousse de sa vie ?

Ce fut ce cri de détresse qui convainquit le lieutenant. Séguin était innocent: "Quelqu'un peut venir vous chercher ? lui demanda-t-il avec sollicitude.

"Pas les gens de la compagnie, c'est sûr. Ils ont pas l' temps Et ma femme est à la maison avec les p' tits. On a deux enfants de quatre et trois ans. Ça fait que ... elle doit s'inquiéter aussi. Je ..."

"On va téléphoner à votre femme pour la rassurer. Ensuite je vais demander à un agent de vous raccompagner en voiture."

"Merci lieutenant. Vous êtes pas mal correct pour un ... "

Se rendant compte de ce qu'il allait dire, Séguin s'arrêta net.

Le pauvre homme avait eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment et c'était normal que, dans les circonstances, il en échappe une. Comme beaucoup d'autres, il se méfiait de la police. Pas toujours à tort d'ailleurs. Le lieutenant lui sourit : "Nous ne sommes pas tous des ogres, monsieur Séguin, fit-il doucement.

Georges Séguin sourit pour la première fois.

Après l'avoir remercié pour les renseignements, le lieutenant fit signe à un flic en uniforme de le prendre en charge. Quant à lui, il était maintenant sûr d'une chose. La "malchance" de Séguin présupposait que son assaillant avait été bien renseigné sur les allées et venues du personnel d'entretien.

Qui l'avait renseigné ?

Colette Chicoine ... ou quelqu'un d'autre ?

17

Pendant que le lieutenant procédait aux entrevues de Colette Chicoine et de Georges Séguin, les flics de l' Identification judiciaire fouillaient, démantelaient, recueillaient du matériel.

Beaucoup de matériel.

On avait maintenant les images captées la veille par les caméras de surveillance. On y voyait les occupants des différents bureaux ressortir de l'édifice à la fin de leur journée de travail. Y inclus Colette Chicoine qui avait quitté vers 19h00 comme elle l'avait dit au lieutenant.

Après 20h00, peu d'activité jusqu'à ce que vers 23h00, un homme se présente à la réception.

Vêtu d'un léger imper (il bruinait ce soir-là) avec à la main un porte-documents, l'homme s'approchait du veilleur de nuit, échangeait quelques mots avec lui. Puis sans signer le registre des entrées et des sorties (ce qui aurait été normal) se dirigeait vers les ascenseurs.

.....

Quand le veilleur de nuit, un dénommé Boulet, vint prendre son quart de travail à 18h00, le lieutenant l'intercepta : "Je suppose, fit-il innocemment, que vous connaissiez bien l' homme que vous avez laissé entrer vers 23h00 sans lui demander de signer le registre ?"

"Euh ... J' sais pas son nom. Mais j' l'ai déjà vu en compagnie du directeur de l' IRAQ. Ça fait que quand il m'a dit que m'sieur Caron l'attendait, j' l'ai laissé passer."

Eh ben bravo ! Alexandre Denis se retint pour ne pas dire à Boulet ce qu'il pensait de lui. *Triple idiot, con fini ...* De toute manière, ça n'aurait rien donné. Boulet, c'était évident, n'était pas une lumière.

En revanche, on avait maintenant, sur vidéo, l'image du possible tueur.

Et avec les moyens technologiques dont les flics disposaient, la vérification ne fut pas difficile à faire. L'homme à l'imper et au porte-documents n'était nul autre que le dénommé Damien Leroux, directeur de Sono Magic.

Leroux était entré dans l'édifice à 23h00.

Séguin, l'employé de ménage, avait été assailli autour de 23h15.

Robert Caron avait été tué en fin de soirée ou en début de nuit. Du moins, selon une première évaluation de la pathologiste Nora Gauvin.

Questions ...

Leroux avait-il réellement rendez-vous avec le Professeur Caron ?

Pouvait-il être l'assaillant de Séguin ?

Avait-il une cagoule dans son porte-documents ?

Était-il le tueur aux infrasons ?

Si oui, sa femme, la dénommée Colette Chicoine était-elle au courant ?

Leroux avait-il tué le Professeur Caron ?

Qui était en réalité le couple Chicoine/Leroux ?

Questions, questions, questions ...

En tout cas, l'homme qui portait le nom de Damien Leroux était dans l'édifice au moment du décès du directeur de l'IRAQ.

18

Le meurtre du Professeur Robert Caron déclencha une levée de boucliers sans précédent dans les médias. La goutte de trop. Les journalistes, fatigués des réponses évasives du ministre, du maire et de la police, se mirent à fouiller sérieusement le dossier.

Or quand ils s'y mettaient, ils trouvaient.

Ainsi deux journalistes, sans doute mieux branchés que les autres, réussirent à établir des liens entre les cinq décès sur le Mont-Royal et le meurtre du directeur de l'Institut de Recherches acoustiques du Québec. Et leurs questions se firent très pointues.

La salle anéchoïque sert à quoi exactement ?

Pourquoi cinq décès suspects au Lac aux Castors ?

Y a-t-il là un milieu favorable à l'émission d'infrasons qui tuent ?

Et les vitres du Pavillon qui volent éclats ?

Le Professeur Caron aurait-il trempé dans l'affaire, par hasard ?

La police de Montréal est-elle en mesure de résoudre le mystère ?

Pourquoi ne fait-on pas appel aux flics de la SQ et même de la GRC ?

Et la sécurité de monsieur et madame Tout le monde, qu'en fait-on ?

Des questions tout à fait légitimes. Mais qui allaient possiblement nuire à l'enquête, voire la compromettre. Pour sûr, la ou les personnes, qui s'amusaient à moduler la fréquence des infrasons au mépris de la vie des gens, allaient être sur leur garde maintenant.

D'autant que l'on vit en gros titre à la une de tous les journaux : **L'AFFAIRE DES MEURTRES AUX INFRASONS**

Et bang ! c'était reparti sur les réseaux sociaux.

Tous les "ti-Jo connaissant" de ce monde (il y en avait des milliers sur les réseaux sociaux) devinrent subitement des spécialistes en acoustique et en techniques policières.

.....

Or n'en déplaise aux distingués membres de la presse et aux "ti-Jo connaissant", l'enquête suivait son cours. Menée selon les règles de l'art par le lieutenant Alexandre Denis et son équipe.

Ils avaient en banque le témoignage de Boulet, le veilleur de nuit pas très futé. Aussi celui de Georges Séguin, l'employé ligoté. Mentionnons que les dires de ce dernier avaient été corroborés par ses collègues et son employeur.

Ensuite, ils avaient la bande de vidéo-surveillance prouvant la présence, au moment du meurtre, de Damien Leroux, le directeur de Sono Magic. Incidemment, on le voyait ressortir de l'édifice à minuit trente, une casquette sur la tête alors qu'il n'en portait pas en entrant.

Un détail non négligeable qui avait été soigneusement noté.

Les alibis de tous les employés de l'IRAQ avaient été vérifiés et revérifiés. Personne d'entre eux n'était dans l'édifice au moment du décès du directeur. Et tous étaient horrifiés en pensant à la mort atroce d'un homme qu'ils aimaient. Aucun n'avait eu un mot déplaisant à dire à son sujet. Robert Caron était à leurs yeux un patron exceptionnel : "... brillant, stimulant, drôle et très humain."

Évidemment, les détectives avaient passé l'appartement et la vie du Professeur Caron au peigne fin, interrogé ses voisins, étudié le contenu de son PC qu'ils avaient pratiquement démantelé. Examiné ses appels, textos, courriels ...

Tout ça pour constater que le Professeur Caron ne trempait dans rien de louche, n'avait aucune liaison stable et que, pour combler son besoin "d'amitié", il s'adressait à une agence d'escortes.

Une habitude discutable mais semble-t-il que le Professeur Caron n'avait pas de temps à consacrer à une relation sérieuse. Il demandait toujours les mêmes filles. Trois pour être précis. Une à la fois, bien entendu.

Les trois filles majeures, précisons-le, avaient assuré que : " ... Bob était un client plein de délicates attentions, propre de sa personne et n'avait aucune exigence spéciale. Un vrai gentleman !"

En bref, pour elles, "Bob" était du genre : fleurs, champagne et musique douce. Elles le regretteraient, avaient-elles dit.

Le Professeur Caron n'avait pas de temps à consacrer à l'entretien de son appartement non plus. Si bien qu'il avait recours aux services d'une femme de ménage. Laquelle, les larmes aux yeux, avait dit que : "... m'sieur Caron était un vrai monsieur. Il était gentil et payait très bien ... Aux Fêtes, il me donnait toujours un gros bonus."

.....

Il va sans dire qu'un homme aussi actif et "dans le vent" que le Professeur Caron possédait un agenda électronique. Pour lui, pas question d'utiliser un vieux carnet aux bords racornis pour noter les adresses et les heures de rendez-vous. Il est vrai que quand on dirige l'IRAQ, une institution à la fine pointe du savoir en acoustique, comment faire autrement, je vous le demande un peu ?

Dans cet agenda, les détectives trouvèrent beaucoup de noms.

Entre autres, des gens du ministère, des collègues d'un peu partout dans le monde. Des dates et des heures de rendez-vous. Le nom de Damien Leroux y figurait aussi. Or contrairement à ce que Leroux avait dit au veilleur de nuit, il n'avait pas rendez-vous avec le Professeur Caron, le soir fatidique. N'empêche qu'il était clair que les deux hommes se connaissaient très bien.

Robert Caron savait-il que son assistante, Colette Chicoine, était l'épouse de Damien Leroux ?

Savait-il que le couple avait pris les noms d'enfants morts en bas âge ?

Rien ne l'indiquait.

Alors comment et pourquoi le Professeur Caron avait-il embauché Colette Chicoine ?

On trouva la réponse dans son courrier électronique. Et là, tenons-nous bien, c'était sur la recommandation de la veuve de Laurent Dupuis, Valérie, propriétaire des boutiques Les Jardins enchantés. Des échanges de courriels le prouvaient.

Apparemment, et ce fut confirmé, Colette Chicoine avait fait de la tenue de livres pour Les Jardins enchantés pendant plusieurs années. Comme elle désirait "relever de nouveaux défis", Valérie Dupuis l'avait laissée partir : " ... à regret, mais je sais que vous en prendrez bien soin cher Robert."

Cher Robert !?!

La femme de Laurent Dupuis connaissait Robert Caron au point de lui donner du "Cher Robert" ? Encore-là, le mystère pouvait s'expliquer. Végétarien et écolo, le Professeur Caron s'approvisionnait en aliments bio et en tisanes dans les boutiques de Valérie Dupuis. Rien ne prouvait qu'il y ait eu entre Valérie et "Bob" autre chose qu'une relation du type Sauvons la planète.

.....

Le bilan à ce stade de l'enquête .

Beaucoup d'informations qui se recoupaient.

Certaines assez étonnantes, convenons-en.

Mais aucune certitude sur qui était et/ou étaient le ou les tueurs aux infrasons.

19

Centre d'enquête, salle de conférence, meeting quotidien.

Avant même que tout le monde se soit installé, Frank Régimbald explosa :

"Maudits journalistes, qu'est-ce qu'ils ont à prendre le mors aux dents ? Qu'ils la fassent l'enquête s'ils sont si bons !"

On était quatre jours après le meurtre du Professeur Caron et un peu plus de trois semaines après le décès de Laurent Dupuis, la première des cinq victimes trouvées au Lac aux Castors.

"Oui, pour qui se prennent-ils, ces fatigants-là ? renchérit Judith Chomsky.

S'ensuivit une série de remarques du même style :

"Ouais, de quoi je me mêle !"

"Faire appel à la SQ et à la GRC, voyons donc !"

"Ça va pas la tête!"

Et ainsi de suite ... Une séance de défoulement collectif à laquelle le lieutenant dut mettre un terme à son corps défendant : "Ils ne font que leur boulot, fit-il du bout des lèvres.

Ce qu'il ne dit pas, c'était que lui-même avait eu à ce sujet une discussion assez enflammée avec Kim Lemelin, son épouse. Évidemment, Kim prenait partie pour ses collègues journalistes, la liberté d'expression, le droit du public à l'information etc ... Lui avait fait valoir, l'intégrité de la preuve, le danger de compromettre l'enquête et celui, bien réel aussi, de semer la panique dans la population. Bref, des arguments valables des deux côtés mais qui ne faisaient pas avancer le dossier d'un iota.

Régimbald revint à la charge : "En tout cas, il y a certainement quelqu'un qui s'est ouvert la trappe. Les journalistes n'ont pas fait des liens par enchantement. Nous, on ne leur a pas parlé. Ça fait que, qui leur a parlé ?"

"Ouais ... qui ? bougonna Judith Chomsky.

"Pas mal de monde est au courant. Le bureau du maire, le ministère, notre État major ... En tout cas, c'est sûrement quelqu'un qui trouve que ça ne va pas assez vite à son goût, rétorqua Alexandre Denis, philosophe. Autrefois, une fuite le mettait en rogne. Plus maintenant. Avec le temps, il avait appris à maîtriser ses impulsions. À canaliser son énergie.

"C'est peut-être Brière lui-même qui ...?"

"Écoute Judith, on peut reprocher beaucoup de choses à Brière, mais pas ça. D'ailleurs, je lui ai parlé avant le meeting ... il est dans tous ses états."

"Il vous a encore engueulé, lieutenant ? "

"Bof, oui ... Il pensait que nous avions coulé l'information à la presse ... Je l'ai convaincu du contraire, disons-le comme ça." Déclaration ponctuée d'un sourire narquois qui eut le mérite de détendre l'atmosphère. Tout le monde rigola.

Le mauvais caractère du commandant était légendaire et le lieutenant était à peu près le seul dans la Division à pouvoir lui tenir tête. Comment s'y prenait-il ? Personne ne le savait exactement. Chose certaine ça marchait presque à tout coup. La colère de Brière finissait par retomber.

Enfin plus ou moins. Ça dépendait des jours, du temps qu'il faisait, de ce que le commandant avait mangé la veille et de quoi d'autre encore ?

"Bon, résumons, fit Alexandre en s'approchant du babillard où étaient fixées les photos des scènes de crimes. Celles du Lac aux Castors, celles du Pavillon du Mont-Royal et celle de la salle anéchoïque. Il prit une grande feuille blanche et la ficha juste à côté.

Puis, muni d'un crayon feutre il inscrivit à grands traits pour que ce soit bien clair :

- 1) *arme utilisée: infrasons portés à la puissance ...?*
- 2) *cinq décès sur le Mont-Royal.*
- 3) *le sixième décès dans la salle anéchoïque de l' IRAQ*
- 4) *l'oscillateur de la salle de contrôle indique qu' au moment de la mort du Professeur Caron, (vers minuit), les infrasons ont été portés à une fréquence inférieure aux 7 cycles/secondes mortels.*
- 5) *qui, à part le personnel de l'Institut, possède les connaissances voulues ?*
- 6) *qui se fiche des lois et dans quel but ?*
- 7) *vérifications faites, les militaires n'ont rien à voir dans l'histoire.*
- 8) *personnes d'intérêt : Colette Chicoine et son mari Damien Leroux.*
- 9) *troisième personne d'intérêt : Valérie Dupuis ?*
- 10) *autres personnes d' intérêt ?*

Le profane (c'est-à-dire la majeure partie de la population y inclus les ti-Jo connaissant) trouverait probablement l'exercice futile. Eh ben, le profane aurait tort. C'était pour l'équipe d'enquête, une façon de se recentrer. Mettre sur papier, ce qu'on savait, ce qu'on ignorait, ce qu'on subodorait, ce qui restait à faire, était une méthode qui aidait la plupart du temps.

Et franchement, il en restait beaucoup à faire.

20

Quartier général de la police de Montréal, bureau du commandant Brière

"Donc, t'en es rendu-là, fit sèchement Brière en brandissant le rapport d'étape qu'Alexandre Denis lui avait apporté.

"Oui, répondit le lieutenant du tac au tac. Après trois semaines et des poussières d'enquête acharnée, une réponse brève à une remarque non moins brève était le maximum qu'il pouvait fournir un vendredi en fin de journée.

"Je vois, dans ton rapport, que vous avez vérifié l'emploi du temps de la dénommée Colette Chicoine ... Le soir du meurtre de son patron, elle est partie à 19h00 comme elle te l'avait dit. Le surlendemain, elle reprenait son boulot d'assistante auprès du remplaçant de Caron par intérim."

"Oui, un ingénieur du nom de Schwartz. Lui travaille dans la boîte depuis dix ans. Il était en quelque sorte le second du Professeur Caron."

"Pas de soupçons à son sujet ?"

"Non. Son profil est impeccable. Le jour du meurtre, il était absent. Sa femme accouchait de leur premier enfant."

"Il avait d'autres chats à fouetter !"

"On peut le dire comme ça, commandant."

"D'autant que pour quelques mois, il va plutôt entendre des ultrasons chez-lui, fit Brière avec un demi-sourire. Père de famille, il savait que les premiers mois avec un bébé pouvaient être éprouvants.

"Et normalement ces ultrasons-là ne tuent pas, ajouta-t-il très pince-sans-rire.

Quand il s'en donnait la peine, Brière pouvait être assez amusant. Alexandre Denis rit de bon cœur : "Non, mais ils agissent sur les nerfs des parents quand même !!"

Brière s'esclaffa.

On était vendredi et il était près de 18h00. Pourquoi ne pas prendre un peu de bon temps, ne serait-ce que quelques minutes ? Une pratique qu'Alexandre appliquait aussi souvent qu'il le pouvait. Pour Brière, c'était plus rare. Beaucoup plus rare. Et ça ne durait pas longtemps : "Bon, on a assez ri. Donc, Schwartz, tu l'élimines, c'est bien ça ?"

"Oui, c'est bien ça. D'autant que le ministère a l'intention de nommer quelqu'un d'autre pour remplacer Caron en permanence. Un type qui vient du privé."

"Ah ouais !"

"Un dénommé Tourangeau. Le beau-frère du directeur de cabinet du ministre."

"Plus ça change, plus c'est pareil dans ce maudit système de marde."

"Oui, commandant. Plus ça change, plus c'est pareil."

"Bon. Vous n'avez pas encore rencontré le directeur de Sono Magic, le mari de Chicoine,"

"Damien Leroux ? Pas encore. Le lendemain du meurtre, il partait pour Paris où se tient une conférence de trois jours sur le son ambiant ... À laquelle devait assister le Professeur Caron d'ailleurs."

"Ça expliquerait la rencontre tardive de Leroux avec Caron peu avant sa mort."

"L'agenda électronique de Robert Caron n'indique aucun rendez-vous prévu avec qui que ce soit ce soir-là. Mais pas de doute, Leroux était dans l'édifice au moment du décès. Ça fait possiblement de lui le dernier à avoir vu Caron vivant."

"Mouais ..."

"Et un détail important à mon avis. Quand j'ai interrogé Colette Chicoine, le matin de la découverte du corps, elle m'a dit ne pas savoir si son patron rencontrait quelqu'un la veille au soir."

"On peut pas se fier à la parole d'une femme qui a pris le nom d'un bébé mort en bas âge. "

"Sûrement pas, commandant."

"Donc le type cagoulé, qui a ligoté l'employé d'entretien pour lui prendre son sarrau, pourrait très bien être Leroux."

"En effet. Mais de là à le prouver, il y a une marge ... Des mandats de perquisition aideraient sûrement. Leroux revient de Paris lundi et ..."

"Mouais ... À moins que ... on les arrête, lui et sa femme, pour vols d'identités."

"Mmmm ... et ça nous avancerait à quoi dans l'affaire qui nous occupe ?"

"À rien. Tu as raison Alexandre. On ne peut pas faire ça tout de suite ... Et ... coudonc, Valérie Dupuis, qu'est-ce qu'elle vient faire dans l'histoire ?"

"Jusqu'à maintenant rien d'autre que d'être la veuve d'un homme dont elle allait divorcer. Et évidemment, d'avoir eu comme employée à la tenue de livres Colette Chicoine."

"Colette Chicoine, qu'elle a recommandée à Robert Caron, un client qui cherchait une assistante. Lequel est mort de la même façon que son mari. C'est quand même un peu fort de café !"

"Oui, mais rien ne prouve qu'il y ait là autre chose qu'une simple coïncidence."

"Il me semblait que tu ne croyais pas aux coïncidences, Alexandre."

"Il y a des exceptions à la règle, commandant. Celle-là en est une."

"Tu parles d'une réponse plate !"

Le lieutenant haussa les épaules : "C'est la seule que j'ai. Valérie Dupuis est herboriste et naturopathe. Rien n'indique qu'elle ait la moindre idée de ce que sont les infrasons. Et encore moins, qu'elle ait pu tremper dans six meurtres, y inclus celui de son mari."

Le lieutenant était fatigué et avait la migraine. Une migraine qui ne le quittait pas depuis le jour où il avait fait l'essai de la salle anéchoïque. Se pouvait-il que les effets des infrasons se fassent encore sentir ? Faudrait qu'il vérifie si Sans-Souci souffrait de migraine aussi.

Bref, il avait hâte de rentrer chez-lui. D'autant que sa sœur Élise et son mari Louis Santerre venaient manger à la maison ce soir-là. Pas question d'en parler à Brière. Il aurait encore tenté de savoir s'il discutait boulot avec son beau-frère, inspecteur à la SQ. Alexandre ne supportait pas que son patron se mêle de sa vie privée. *Point/ barre.*

Il y eut un silence.

Le commandant Brière examina son subalterne avec insistance.

Depuis le temps qu'il travaillait avec Alexandre Denis, il avait appris à reconnaître chez-lui les signes avant-coureurs d'une exaspération croissante. Il avait devant lui un homme qui voulait qu'on lui fiche la paix au plus coupant. Sinon, Brière en était certain, leur échange allait dégénérer en joute verbale dont personne ne sortirait vainqueur. *Pas de ça Lisette*, pensa-t-il.

Ce fut donc sur ton étonnement conciliant qu'il reprit : "On ne sait toujours pas ce que Colette Chicoine et Damien Leroux faisaient dans la vie avant ... il y a une dizaine d'années."

"On en sait rien, en effet. Et ce n'est pas parce qu'on a pas cherché. C'est comme si ces deux-là n'existaient pas avant. C'est extrêmement bizarre !"

"Ouais ... bizarre est le mot, approuva Brière

Fort de l'attitude conciliante de son supérieur, Alexandre revint à la charge : "Ce serait bien si vous pouviez obtenir des mandats de perquisition ... Au moins pour Sono Magic."

"Je vais voir ce que j' peux faire. Mais je ne te promets rien."

"Comme d'habitude, commandant."

"Ouais ben, viens faire la job à ma place. Tu verras que c'est pas si simple que ça."

"Je sais, commandant. Et je ne vous envie pas."

"Encore heureux que tu m'envies pas, espèce de grand fendant." C'était dit avec une pointe d'indulgence, voire d'affection. Et ça, c'était relativement nouveau dans les relations, parfois assez houleuses, entre le lieutenant et son patron.

21

"Dis donc Alexandre, tu te tapes une grosse affaire en ce moment !"

"Ouaip ... en effet, Louis."

Kim, Alexandre, sa sœur Élise et Louis Santerre prenaient le café au salon après le repas.

Zoé et Chloé, les jumelles étaient couchées. Armande, la nounou et cuisinière, surfait sur le Web dans ses quartiers généraux (une chambre double avec module TV, ordinateur, bibliothèque). Nicolas, l'ado, était au sous-sol avec les membres de son "band" , Noémie, Zach et Loïc. On sentait les vibrations des basses à travers le plancher.

Mais bon ... que voulez-vous !

"Tel que je te connais Alexandre, tu dois déjà avoir une hypothèse, fit Louis Santerre.

Pour avoir travaillé à deux reprises avec son beau-frère du SPVM, l'inspecteur de la SQ savait s'y prendre pour le faire parler. Aller droit au but. Autrement, on en avait pour des heures à tourner autour du pot. Louis Santerre détestait tourner autour du pot.

"Une hypothèse ? J'en ai quelques-unes."

"Et bien vas-y, on t'écoute. Pas vrai mesdames, fit Santerre avec clin d'oeil.

"Oui, oui, oui, scandèrent Élise et Kim mimant une audience en délire.

"Bon, si vous y tenez, fit Alexandre en souriant. Au fond, il ne demandait que ça. Tester ses théories avec trois êtres allumés qui l'écouteraient attentivement. Et s'il faisait fausse route, il ne tarderait pas à le savoir. Aucun de ces trois-là ne lui dorerait la pilule, il en mettrait sa main au feu.

L'affaire ayant été tellement médiatisée, il n'avait pas besoin de la mettre en contexte. Surtout avec une journaliste et un flic sur le panel : "Alors, nous avons deux personnes d'intérêt, commença-t-il. Une dénommée Colette Chicoine et son conjoint Damien Leroux."

"Ces noms-là, vous ne les avez pas divulgués à la presse, remarqua Kim.

"Non. Pour l'instant, nous n'avons que des soupçons. Et donner leurs noms à la presse pourrait compromettre l'enquête que nous faisons à leur sujet."

"Alexandre a raison, approuva Louis Santerre. "Même moi c'est la première fois que j'entends ces noms-là, ajouta-t-il pour faire bonne mesure.

Alexandre lui jeta un regard de biais. Impossible que Louis ne les ait pas entendus, au moins une fois. Dans le milieu policier, tout le monde savait tout sur à peu près tout ce que les autres faisaient. Prenant le parti de ne pas en faire un plat, il reprit comme si de rien était : "Si je vous donne certains détails, c'est parce que je sais que ça ne sortira pas d'ici, n'est-ce pas !"

De ça, au moins, il était certain. Et ce fut en toute quiétude qu'il raconta ce qu'il savait au sujet du couple Chicoine/Leroux. Leurs fausses identités, ce qu'ils faisaient actuellement, l'impossibilité de trouver d'où ils venaient : "On a aucune trace d'eux avant qu'ils apparaissent sur le marché du travail à Montréal, soit il y a peu près dix ans."

"Avez-vous cherché ailleurs ? questionna Santerre.

"Oui, on a même consulté les banques de données de la GRC et du FBI."

"Mmmm ... et vous n'avez rien trouvé ? Très étrange !"

"En effet, Louis ... Maintenant, voici ce qui s'est produit le soir du meurtre du Professeur Caron. Damien Leroux se pointe vers 23h00, avec un porte-document de bonne dimension, dit au veilleur de nuit qu'il a rendez-vous avec le directeur de l' IRAQ. Le garde, pas très futé, le laisse entrer sans lui demander de s'identifier."

Alexandre s'arrêta pour reprendre du café.

"Sur la bande de vidéo-surveillance, on voit Leroux se diriger vers les ascenseurs et là, on le perd de vue ... Mon hypothèse sur ce qui a pu se produire, la voici ... Leroux prend l'escalier de service et descend au sous-sol. Il surprend l'employé de ménage, s'empare de son sarrau, le ligote puis se rend au sixième étage muni de la carte magnétique de sa conjointe. Caron n'est pas dans son bureau. Leroux sait où le trouver ... Dans la salle de contrôle qui précède la salle anéchoïque."

Une autre gorgée de café.

"Il y a bagarre. L'autopsie du Professeur Caron le prouve. Et comme Caron est assez costaud, Leroux utilise un Taser pour l'immobiliser. Ensuite, c'est un jeu d'enfant que de le traîner dans salle anéchoïque et de ..."

"Tu supposes qu'il a un Taser à portée de main ?"

"Oui, Louis. Je suppose."

"Si ton hypothèse est la bonne, cela veut dire qu'il y a eu préméditation."

"En effet."

"Et qu'a donné le luminol ?"

"Deux types sanguins. Celui de Caron évidemment. Et un autre non identifié."

"Donc, possiblement celui de Leroux ?"

"Oui, possiblement. Chose certaine, Leroux ne portait pas de casquette en entrant dans l'édifice mais quand il est ressorti à minuit trente, il en portait une. Peut-être pour cacher une blessure."

"Et tu supposes qu'il s'y connaît suffisamment pour ... "

"Pour se servir des instruments et envoyer des infrasons à une fréquence mortelle, c'est-à-dire à moins de 7cycles/secondes. Oui Louis, je le suppose aussi."

"Tu supposes beaucoup." Louis Santerre excellait dans le rôle d'avocat du diable. Avec lui, il n'y pas de partie facile. Mais là, Alexandre commençait à trouver que son beau-frère forçait un peu trop la note. Ainsi, ce fut avec un soupçon d'impatience qu'il lança :

"Écoute Louis, tu voulais connaître mes théories, je te les donne. Bien sûr je n'ai pas de preuve de ce que j'avance mais, pour l'instant, je suis condamné aux suppositions, voilà."

Craignant peut-être un affrontement entre son frère et son mari, Élise intervint : .Hem ... Le professeur Caron meurt autour de minuit, c'est bien ça, Alexandre ? "

"Exact."

"Il a donc souffert pendant une quinzaine de minutes avant de ..."

"Je le crains, Élise ... Une mort atroce !" Et pour le bénéfice de sa sœur et de son beau-frère qui l'ignoraient, Alexandre décrivit alors sa propre expérience dans la salle anéchoïque :

"Une expérience faite dans des conditions de sécurité optimale, soit au-dessus de 15 Cycles/secondes ... Au bout de vingt minutes de ce traitement, Sans-Souci et moi, on en pouvait plus. Nous sommes ressortis tremblants, nauséux, les tympans en compote. C'est vous dire à quel point on ne badine pas avec les infrasons."

"Et depuis ce temps tu souffres de migraine. Tu avales de l'aspirine comme jamais je ne t'ai vu le faire avant." Kim était inquiète et ne s'en cachait pas.

"Tu devrais consulter un médecin, conseilla Élise, la grande sœur.

"Ouais ... ouais ... marmonna Alexandre.

"Il n'y a pas de ouais/ouais. Fais-le, fit Élise autoritaire.

"Mais oui ... quand j'aurai le temps." Le ton était un chouïa aigrelet.

Louis Santerre toussota : "Hum ... et si on revenait à ton affaire, Alexandre."

L'inspecteur de la SQ ne voulait pas prendre ouvertement parti. D'un côté, Élise avait raison d'insister. De l'autre, à la place d'Alexandre, il aurait répondu exactement la même chose. Être materné n'était pas dans les gênes d'un flic ... : "Donc, tu nous dis que Leroux et sa femme sont vos principales personnes d'intérêt, fit-il.

"Pour l'instant, oui."

"Et vous vous basez sur le fait qu'ils ont de fausses identités et que lui, du moins, connaîtrait suffisamment l'acoustique pour ..."

"Pour porter les infrasons à une fréquence mortelle. Grosso modo, c'est ça. Évidemment, il y a aussi la présence de Leroux dans l'édifice au moment de la mort de Caron. Ce qui n'est pas rien."

"Si j'ai bien compris, vous avez piraté le site encrypté du laboratoire Sono Magic à cause de sa proximité avec le Lac aux Castors. Et là vous avez trouvé des ...?"

"Des données scientifiques et des détails personnels sur tous les employés du labo. L'un d'eux est mort des suites d'un accident de travail, il y a peu de temps. Apparemment, il aurait glissé sur un plancher mouillé."

"Y a-t-il eu autopsie ? s'enquit Santerre."

"Non. Le coroner a classé l'affaire comme un accident."

"Ah ! Et ça ne te satisfait pas ?"

"Mmmm ... la coïncidence avec la série de décès aux infrasons est forte. L'homme pourrait avoir eu des soupçons au sujet de son employeur, non ?"

"Ouais, peut-être ... Et les données scientifiques sur le site encrypté, les avez-vous analysées ?"

"Les techniciens du laboratoire scientifique s'en occupent présentement. On attend les résultats. Ça ne devrait pas tarder."

"Avez-vous essayé de savoir si le couple est réellement marié ? Un certificat de mariage. Civil, religieux ?"

Déformation professionnelle, Louis Santerre posait ses questions en rafale comme dans une salle d'interrogatoire. Plus âgé qu' Alexandre, il avait à son actif une feuille de route impressionnante. Et bien qu'il n'en fit pas étalage, à la SQ, il était quasiment une légende. Et disons-le, il avait la réputation de conduire des interrogatoires ... très serrés.

"On a essayé et on a rien trouvé, Louis."

"Et la femme Chicoine, comment a-t-elle été embauchée par Valérie Dupuis des Jardins enchantés, je crois ?"

"Valérie Dupuis cherchait quelqu'un pour la comptabilité. Plusieurs personnes ont répondu à l'annonce qu'elle a mise sur son site WEB. Colette Chicoine en était. Faut croire qu'elle avait les qualités requises puisque par la suite, la naturopathe l'a recommandée à un client, le professeur Caron de l'IRAQ."

"Lequel est mort dans des circonstances dramatiques. Coïncidence ?"

Louis Santerre avait la même réaction que Brière quelques heures auparavant. Mais cette fois, cela n'indisposa pas Alexandre : "Je le crois, oui, répondit-il simplement. Il faut dire que Louis Santerre n'était pas son patron. Un détail qui aidait à faire preuve d'indulgence.

Santerre fronça les sourcils mais n'insista pas. Il se lança plutôt dans une mise en contexte :

"Bon ..., dit-il, vous trouvez les fausses identités à partir du piratage d'un site encrypté. Aucune preuve que les Leroux/Chicoine soient mari et femme. Ensuite, avec ton collègue Sans-Souci tu te rends à l'IRAQ. Et là, vous faites la connaissance du directeur Caron et de son assistante, Colette Chicoine. Laquelle accompagnait son patron, au moins pendant une partie de la visite, c'est bien ça ? "

"Exact, Louis."

"Et deux jours plus tard, Caron est assassiné ?"

"Oui ... "

22

Alexandre et Louis étaient tellement absorbés dans leur reconstitution des faits qu'ils avaient quasiment oublié la présence de leurs épouses. Un oubli "impardonnable" qui leur fut souligné en humour : "Dites-donc vous deux, plaisanta Élise, si on vous dérange Kim et moi, on peut aller faire autre chose. Je ne sais pas moi ... tricoter, broder, faire des mots croisés ou bien ... "

"Mmmm ... j'ai une meilleure idée, intervint Kim en souriant : "Pourquoi ne pas arroser ça avec du mousseux. Parfois, ça stimule les neurones !"

Proposition acceptée. On ouvrit une bouteille de mousseux

Tchin ! Tchin ! On goûta l'excellent mousseux.

Puis la conversation reprit. Avec les dames, cette fois.

"Les Chicoine/Leroux, appelons-les comme ça puisqu'on ne peut pas faire autrement, dit Kim, doivent être sur leurs gardes pratiquement tout le temps, non ?"

"À leur place je le serais, ironisa Élise.

"Et moi aussi ... Donc, poursuivit Kim, se pourrait-il que Leroux se soit rendu compte du piratage du site encrypté de Sono Magic ? Suivi presque aussitôt de la visite d'Alexandre à l'IRAQ. Visite que Colette Chicoine a certainement mentionnée à son mari. Pour un couple déjà aux aguets, ça ne prend pas un doctorat pour établir un lien entre les deux faits. Non ?"

Le lieutenant sourit à sa tendre moitié : "Tu seras toujours ma journaliste d'enquête préférée ma chérie, fit-il. C'était dit sans ironie et sans condescendance. D'ailleurs, Kim ne l'aurait pas supporté.

Alexandre continua : "Ton hypothèse est très plausible et j'irais même plus loin. Il se pourrait que, suite à ma visite, le professeur Caron ait eu des doutes concernant Leroux. Supposons que, soit par une phrase ou même une expression du visage, il ait fichu la trouille à Colette Chicoine et que ..."

"Mais pourquoi des meurtres aux infrasons ? intervint Élise.

"Ah ! bonne question. Oui, pourquoi ? Pour l'instant, je n'ai pas de réponse. Et tant et aussi longtemps que je ne serai pas allé fureter chez Sono Magic, je n'en aurai pas."

"Pourquoi et pour le compte de qui, fit Santerre. "Pensons-y, cinq meurtres aux infrasons sur le Mont-Royal, plus l'assassinat d'un expert dans le domaine. Ça me semble très ambitieux, même pour un homme qui porte le nom d'un bébé mort en bas âge. Ouais ... à ta place Alexandre, je chercherais à savoir qui finance Sono Magic."

"On l'a fait Louis. On a trouvé le nom d'une société fictive. Impossible de savoir qui se cache derrière. On a essayé par les voies officielles et on a même piraté certains sites pour ..."

"Fuck ! s'écria Santerre ... Heu ... pardon mesdames, je voulais dire ... "

"C'est exactement ça tu voulais dire mon chéri, rigola Élise en plaquant une bise sur la joue de son époux. En temps normal, Louis Santerre évitait d'utiliser "fuck" ou "shit" devant les dames. Mais était-on en temps normal ? La réponse était ... Non.

"Bah ! On ne t'en veut pas Louis. Et je suis certaine que ce n'est pas le piratage qui te dérange. Pour ça, toi et Alexandre vous êtes pareils. La fin justifie les moyens, fit Kim en levant les yeux au ciel.

"Tu exagères un peu, protesta Alexandre en souriant. Bien entendu, lui et son beau-frère de la SQ n'iraient pas jusqu'à falsifier des documents, porter de fausses accusations ou accepter des pots-de-vin. Ils ne mangeaient pas de ce pain-là. Cependant et compte tenu de la lenteur du système, ils pouvaient fermer les yeux sur des infractions "mineures" quand la situation l'exigeait.

"Hem ... reprit Santerre, même si tu n'obtiens pas ton mandat de perquisition, tu as un bon motif pour interroger Damien Leroux."

"J'en ai même plusieurs, Louis."

"En effet, reconnut Santerre. "Il revient de Paris lundi, c'est bien ça ?"

"Ouais, c'est bien ça."

"Nous sommes vendredi. Lundi, tu n'auras sûrement pas une réponse pour le mandat de perquisition." Santerre réfléchissait : "Comptez-vous faire un suivi sur la mort de l'acousticien qui ...?"

"... qui aurait glissé sur un parquet mouillé. Sûrement. D'autant que le moment de l'accident coïncide avec le décès des deux ados au Lac aux Castors. Ça fait beaucoup trop de coïncidences pour qu'on les ignore ...Vous en pensez quoi, mesdames ?"

Le lieutenant avait eu sa leçon. Dans une discussion à quatre, toujours tenir compte de la présence de sa femme et de sa sœur.

"Je vous l'avais dit qu'un peu de vin mousseux stimulait les neurones, rigola Kim. Puis beaucoup plus sérieuse : "Avez-vous noté qu'il ne s'est rien produit sur le Mont-Royal depuis quelques jours ?"

"Et Leroux revient de Paris lundi, compléta Élise en frissonnant.

"Peut-être qu'on ferait bien de porter un toast à l'obtention rapide d'un mandat de perquisition, fit Louis en levant son verre.

"Et aussi, à la santé de tous les montréalais, ajouta Alexandre sans rire.

Leroux de retour, le Mont-Royal allait-il être à nouveau être une scène de crime ? Une possibilité qui donnait froid dans le dos.

Ils burent en silence.

23

Le lundi, en fin de journée, le lieutenant apprenait qu'il n'obtiendrait pas de mandat de perquisition. Il était déçu mais pas surpris. Eh oui, au bureau du procureur, on était assez frileux quand il s'agissait de présenter ce genre de requête à un juge. Le coût, le droit à la vie privée, le manque de preuves, le ... Tous les prétextes étaient bons. Certains pouvaient être justifiés mais pas tous.

"Et ce n'est pas parce que je n'ai pas essayé, Alexandre, il n'y a rien à faire pour le moment, soupira Brière, au téléphone. Lui aussi était déçu. Il en oubliait même de parler joul.

"Merci quand même, commandant. On va s'arranger autrement."

"Va bien falloir ... Qu'est-ce que tu comptes faire maintenant ?"

"À l'heure qu'il est, Damien Leroux est sans doute revenu de Paris. Demain matin, je vais lui faire une visite-surprise chez Sono Magic. Ça va l'aider à se remettre du décalage horaire."

Brière rigola : "Fais attention à ce type-là. Si c'est lui qui commet les meurtres aux infrasons, arrange-toi pas pour qu'on te retrouve mort au Lac aux Castors. On ne sait jamais."

"Rassurez-vous commandant, je ne fais pas mon jogging sur le Mont-Royal, ricana Alexandre.

En rire et même jaune était la seule arme dont les deux hommes disposaient contre la lenteur de l'appareil judiciaire. Et surtout, contre la menace qui planait sur Montréal. Un silence.

Puis le commandant Brière ajouta : " Ça fait quand même un bout de temps que personne n'est mort sur le Mont-Royal."

"En effet, fit sombrement le lieutenant. Il repensait au toast qu'il avait porté en compagnie de

Kim, Élise et Louis. *"Buvons à la santé de tous les montréalais"*. Ce lundi, au téléphone avec son patron, il n'avait pas de mousseux pour porter un toast. Et il avait la désagréable impression que plusieurs toasts ne suffiraient pas à conjurer le sort.

Brière continua : "Ouais ben ... n'oublie pas de m'appeler après ta visite-surprise."

Ce n'était pas un ordre. C'était presque une prière. Et lourde de questions non formulées.

Pourquoi des meurtres aux infrasons ? Qui est Damien Leroux ? Comment se fait-il qu'on en sache pas plus sur lui ? Maintenant qu'il est de retour, que va-t-il se passer ? Va-t-on trouver d'autres cadavres sur le Le Mont-Royal ou ailleurs ?

Des questions qu'Alexandre avaient tournées et retournées dans tous les sens. Qu'aurait-il à dire à Brière quand il aurait parlé à Damien Leroux ? *Oui, c'est lui ou bien ... On fait fausse route ... :*

"Comptez sur moi, commandant. Je vous appelle en sortant de chez Sono Magic."

Il n'y avait rien à ajouter.

Les deux hommes raccrochèrent.

24

Sur le Chemin Côte-Des-Neiges, il n'y avait pas de place pour garer la voiture de police. Après avoir cherché pendant une dizaine de minutes, le lieutenant finit par trouver une place sur une rue adjacente : "On peut faire le reste à pied, c'est même mieux pour l'effet de surprise, blagua-t-il en s'adressant à la sergent-déetective Marie Garneau qui l'accompagnait.

Les deux flics étaient en civil, donc incognito. Mais leur voiture ne l'était pas, elle : "Vous avez raison lieutenant, inutile d'annoncer notre arrivée avec tambours et trompettes, rigola Marie.

Dans la mesure du possible, Alexandre Denis n'allait jamais seul rencontrer une personne d'intérêt. Avoir un témoin était toujours préférable. Cela s'appelait : protéger ses arrières au cas où la dite personne d'intérêt tenterait ultérieurement de nier ce qui avait été dit ou fait. Cette fois, l'heureuse élue pour lui tenir compagnie était Marie Garneau.

Cela aurait pu être un autre membre de l'équipe mais pour tâter le pouls du sieur Damien Leroux, Marie était la personne toute indiquée. En effet, la sergent-déetective possédait ce je-ne-sais-quoi qui mettait les gens en confiance. Et pour l'instant, il s'agissait de voir de quel bois l'homme se chauffait, non pas de l'assommer complètement.

Sono Magic occupait le troisième étage d'un édifice commercial.

À la réception, un jeune homme leur demanda l'objet de leur visite. Quand les détectives produisirent leurs badges, il les pria poliment d'attendre.

Quelques minutes plus tard, Damien Leroux, en sarrau blanc, vint à leur rencontre.

S'il était surpris de la visite, il ne le montra pas. Et au cas où on en aurait douté, Leroux était bien celui qui, une semaine plus tôt, avait prétendu avoir rendez-vous avec le professeur Caron. L'homme faisait un peu moins de six pieds et paraissait athlétique. Il avait les yeux gris bleu, les cheveux châtain clair et un début de calvitie. En somme, il avait la tête de monsieur Tout-le-monde.

Et ... il avait au front un pansement adhésif.

Les détectives échangèrent un regard. Lourd de points d'interrogation.

Se pouvait-il que la blessure ait été causée lors d'une bagarre.? Un coup de poing bien appliqué ? Peut-être le dernier coup que Robert Caron aurait infligé à son assaillant, une semaine auparavant ? Une blessure qui ne se serait pas complètement cicatrisée ?

"Monsieur Leroux, nous aimerions vous poser quelques questions, fit le lieutenant en serrant la main que l'autre lui tendait.

"Au sujet de ... ?"

Hum ... tu as la mémoire courte, Damien, pensa Alexandre Denis: " Au sujet de la mort du Professeur Caron, monsieur Leroux."

"Oh oui, bien sûr. Quelle horrible histoire ! Ma femme Colette est encore bouleversée et ... "

"Pouvons-nous aller dans votre bureau, nous y serons plus à l'aise pour causer." Ce n'était pas une question et Leroux le comprit : "Mais certainement, fit-il. Suivez-moi, je vous prie."

Une fois dans le bureau, Alexandre alla droit au but. Il sentait d'instinct, qu'avec ce "client-là", l'approche indirecte ne fonctionnerait pas : "Le soir précédant le décès du Professeur Caron vous vous êtes rendu à l' IRAQ. Pour y faire quoi, monsieur Leroux ?"

Damien Leroux ne sourcilla même pas. Si c'était lui le meurtrier, l'homme possédait une rare maîtrise de soi. "Robert et moi devions nous envoler pour Paris, le lendemain, dit-il. Et nous avons convenu de mettre au point la présentation conjointe que allions faire à une conférence internationale sur le son ambient."

"Donc, vous aviez rendez-vous ?"

"Un rendez-vous informel pris lors d'un lunch quelques jours auparavant."

"Le Professeur Caron ne l'a pas noté dans son agenda électronique. Comment expliquez-vous cet oubli, monsieur Leroux ?"

"Probablement parce que le rendez-vous était informel, lieutenant, rétorqua Damien Leroux avec un sourire difficile à interpréter. Se moquait-il ou ... ?

Alexandre Denis ne lui rendit pas son sourire : "Et combien de temps a duré votre rencontre informelle avec le Professeur Caron, monsieur Leroux ?"

Leroux parut réfléchir : " ... si ma mémoire est bonne, je suis arrivé vers 23h00 et ... je suis reparti vers minuit trente." Évidemment, il devait savoir que la police avait les images le montrant entrant et sortant de l'édifice. Il modulait ses réponses en conséquence.

Mais il ignorait une chose. L'heure du décès de Caron avait été tenue secrète.

La version officielle était qu'il était mort "durant la nuit". Or Damien Leroux venait d'admettre qu'il était encore dans l'édifice quand le Professeur Caron avait rendu l'âme vers minuit. Tout sûr de lui qu'il était, le lascar avait commis sa première erreur.

"Vous avez quitté le Professeur Caron vers minuit trente. Vous en êtes bien certain, monsieur Leroux ? insista le lieutenant.

"C'est exact. Si j'avais pu prévoir ce qui allait se produire, je ... Pauvre Robert !"

"Horrible, cette mort, n'est-ce pas ?"

"Terrible, terrible ! Les infrasons vous savez, c'est ... Mais qui a pu faire ça ? Avez-vous un ou des suspects, lieutenant ?"

"Peut-être monsieur Leroux. Peut-être."

"Je vois ... Vous ne pouvez pas parler, fit Leroux avec un sourire entendu.

Cette fois, le lieutenant lui rendit son sourire.

"Vous connaissez bien les infrasons et leurs ravages, j'imagine. monsieur Leroux ?"

Leroux ne se défila pas : "Les infrasons sont une de mes spécialités."

Le lieutenant fit mine d'être dûment impressionné. Puis, désignant le pansement que son interlocuteur avait au front : "Vous êtes blessé, monsieur Leroux. Travailler avec les infrasons, c'est périlleux à ce que vois !" C'était dit sur le ton de la plaisanterie.

"Un bête accident, en effet, rigola Leroux. "À Paris, je me suis frappé sur une porte tournante. Je ne regarde pas toujours où je vais ... Je suis très distrait, voyez-vous !"

Pas de doute, Damien Leroux savait rebondir.

Alexandre Denis aussi. Il fit un léger signe de tête à sa collègue. Comprenant le message, Marie Garneau demanda innocemment s'il y avait une salle de bain tout près : "... où je pourrais heu ... ?"

"Oui, bien sûr, sergent Garneau. La porte à votre droite, répondit Leroux qui n'avait, semble-t-il, rien perçu du manège. En tout cas s'il avait perçu quelque chose, le lieutenant ne lui donna pas le loisir d'y réfléchir. Parce qu'aussitôt Marie partie, il l'inonda de questions sur les infrasons.

Damien Leroux, enchanté d'étaler son savoir, se mit à pérorer doctement. Qu'importe le ton condescendant, le but de l'exercice était de percer sa carapace un peu trop lisse . Le lieutenant ponctuait son écoute de hochements de tête intéressés.

Marie Garneau tardant à revenir et de crainte que le discoureur ne s'en aperçoive, Alexandre y alla d'une question : "Et votre personnel connaît bien les infrasons, je suppose, fit-il aimablement.

"J'ai un personnel extrêmement qualifié. Je ne badine pas avec ça. Autrement, on ne reste pas en affaires très longtemps dans ce milieu."

Nouveau hochement de tête : "Oui bien sûr ... Incidemment, j'ai entendu dire qu'un de vos acousticiens est décédé récemment, je me trompe ou ...?"

"Ah oui, un malheureux accident ! Le pauvre a glissé sur un plancher fraîchement lavé et s'est frappé la tête sur le pied d'une table en métal. Il n'a pas eu de chance."

Damien Leroux prit une mine atterrée de circonstance : "Déplorable. Un type si bien. Il nous manque beaucoup !"

Le lieutenant, qui l'observait attentivement, vit dans les yeux de l'homme une lueur si fugitive qu'il se demanda si ce n'était pas un effet de son imagination. Mais non, c'était bien là ... Oh ! c'était subtil mais ce qu'il avait vu dans le regard de son vis-à-vis, c'était du mépris.

Comme si Leroux lui disait : *Tu croyais m'endormir avec tes questions à la mords-moi le nœud, détrompe-toi mon bonhomme ...*

Sur les entrefaites, Marie Garneau revint et le moment passa.

Le lieutenant en profita pour demander à visiter le laboratoire.

Damien Leroux hésita : " Si vous y tenez ... oui."

Ça manquait d'enthousiasme. Mais étant donné que les détectives semblaient "y ternir", il ajouta du bout des lèvres : "Rapidement ... nous sommes très occupés en ce moment."

Trois quarts d' heure plus tard, les enquêteurs ressortaient de l'édifice.

.....

Après le départ des deux flics, Damien Leroux prit son portable et tapa un message-texte :

Rendez-vous ce soir chez-moi et passe par la ruelle. Ils se doutent de quelque chose.

Un message que les détectives (bilingues et non pas polyglottes) auraient été incapables de déchiffrer. Un message écrit dans une langue qui n'était ni le français, ni l'anglais.

25

Sur le chemin du retour au Centre d'enquête ...

"Je suis curieux de savoir ce qu'a donné ton séjour prolongé dans la salle de bain du sieur Leroux, ma chère Marie, fit Alexandre tout en surveillant le trafic. Dense à cette heure du jour.

"Vous êtes plutôt indiscret, lieutenant, rigola Marie Garneau.

Le lieutenant sourit : "Hum ... indiscret, moi ! ... Comme tu m'as déjà fait le coup, je sais que tu te spécialises dans la cueillette de preuves dans les corbeilles de salles de bain. Alors ... ?"

"Je commence à penser que c'est pour ma facilité à faire semblant d'avoir envie de faire pipi que vous me demandez de vous accompagner, plaisanta la sergent-détective.

Cette fois, Alexandre Denis rit de bon cœur : "Pas uniquement pour ça, mais ça ne nuit pas !"

"Mouais.... et pendant que j'étais aux toilettes, qu'avez-vous fait pour passer le temps ?"

"Oh, je me suis tapé un cours magistral sur les infrasons !"

"Oh la la, ça devait être amusant ... Leroux m'a l'air assez imbu de lui-même merci !"

"Suffisant et manipulateur, pas de doute. Le type ne se prend pas pour de la merde ... Mais quand il a raconté comment il s'était blessé à Paris ... Le coup de la porte tournante, là, il en a un peu trop mis ... Distrain, lui ! Ça m'étonnerait."

"Ça m'étonnerait aussi."

"Bon maintenant qu'on a dit ça, vas-tu enfin satisfaire ma curiosité, Marie. As-tu trouvé quelque chose d'intéressant pour nous dans les toilettes du monsieur ?"

"Impatient, va ! plaisanta Marie en sortant un sachet de plastique de son sac à main : "J'ai effectivement trouvé un pansement adhésif usagé dans la corbeille près du lavabo. Tâché de sang ... Leroux devait venir d'en changer quand nous sommes arrivés."

"Ah excellent ! Nous le ferons analyser en arrivant ... Je parierais ma chemise que ce sang-là correspond au sang non identifié qu'on a trouvé dans la salle anéchoïque du Professeur Caron."

"Et vous allez sans doute gagner votre pari. N'empêche que c'est étrange que Leroux saigne encore après plus d'une semaine. Normalement la blessure aurait dû se cicatriser. Il est peut-être hémophile."

"S'il l'est, tant pis pour lui. Nous, on ne s'en plaindra pas."

"Vous êtes dur, lieutenant, fit Marie avec un clin d'oeil.

Alexandre ricana : "Disons que l'homme ne m'inspire pas beaucoup d'empathie."

"Difficile d'en avoir pour lui, en effet ... Si l'analyse comparative du sang est positive, on va enfin pouvoir obtenir un mandat de perquisition pour son laboratoire, non ?"

"Je doute qu'on trouve ce qu'on cherche chez Sono Magic. D'abord, les données scientifiques sur le site encrypté n'ont rien d'extraordinaire. Du moins, c'est ce que nos techniciens ont mis dans leur rapport. Ensuite, il n'y a pas de salle réverbérante et de salle anéchoïque dans le labo et ... "

"Vous pensez que ça prend tout cet équipement pour ...?"

"Je n'en sais rien, Marie. Mais je suppose que pour diriger des infrasons sur une cible, comme ça semble avoir été le cas sur le Mont-Royal, ça prend plus que ce qu'on vient de voir chez Sono Magic. Et même si on obtenait un mandat de perquisition, y aller tout de suite ne ferait que renforcer la méfiance de Leroux."

"Il se méfie, ça crève les yeux."

"Ce type-là est tout sauf naïf. On va devoir y aller mollo avec lui. Autrement on va le perdre."

"Même si on a la preuve qu'il a tué le Professeur Caron ?"

"On a rien encore pour les autres. Ceux qui sont morts sur le Mont-Royal. Comment a-t-il procédé ? Je suis presque certain que des preuves, s'il y en a, doivent être ailleurs que chez Sono Magic ou même chez-lui."

"Où alors ?"

"Bonne question !"

"Pendant que j'étais aux toilettes, l'avez-vous questionné au sujet de la mort de son employé ?"

"Xavier Bourgaud, oui. Encore là, il a trouvé le moyen de faire semblant d'avoir du chagrin. Il est très habile ... Le mieux à faire pour le moment c'est de surveiller ses allées et venues. Et puis, tenter d'en savoir plus sur Bourgaud. J'ai l'impression que ce type-là est mort parce qu'il se doutait ou savait quelque chose au sujet de Leroux. Et pas uniquement sur le vol d'identité."

"Leroux a dû vous quelque chose qui vous a titillé, j'imagine ?"

"Ouais ... Il a ajouté un détail à la version officielle du plancher mouillé. Bourgaud se serait frappé la tête contre le pied d'une table en métal et ..."

"Ah oui ! Et vous en avez déduit que ... ?"

"Que ça renforce l'idée que la mort de Bourgaud n'était pas accidentelle. Que quelqu'un l'a poussé. Et que ce quelqu'un pourrait très bien être Leroux."

"On a une adresse pour Xavier Bourgaud au bureau. Il me semble que c'est quelque part dans l'est de la ville."

"Il faut aller y faire un tour."

"Je peux m'en occuper si vous voulez, lieutenant."

"OK, tu iras avec Lambert ... Et pour surveiller Leroux, je vais demander aux autres de le faire. On établira une rotation. Pas pour une surveillance de 24/7, ce n'est pas possible à cause du budget. Mais au moins, le soir jusqu'en début de nuit."

"Vous craignez qu'il récidive sur le Mont-Royal, même après notre visite ?"

"Peut-être pas dans les prochains jours, mais si c'est lui qui s'amuse à tuer des gens avec des infrasons, il ne s'arrêtera pas, Marie."

"Vous pensez que ça peut être quelqu'un d'autre ?"

"Non. Trop d'indices pointent dans sa direction. Et il possède certainement les connaissances nécessaires. Ça n'exclut pas la possibilité qu'il ait un ou des complices ... Et c'est pour ça, entre autre, qu'on fait mieux de surveiller ses activités en dehors des heures d'ouverture de son labo."

"Et Brière va accepter l'idée du temps supplémentaire ? Vous êtes optimiste, lieutenant !"

Alexandre ricana : "Plus ou moins."

"Donc pour les mandats de perquisition, on attend ?"

"Donnons-nous encore quelques jours. Le temps d'avoir le résultat de l'analyse comparative du sang. Aussi d'avoir plus d'informations concernant Xavier Bourgaud ... Mon petit doigt me dit que, si on trouve pourquoi cet homme-là est mort, on aura résolu une partie du mystère."

"Et c'est bien connu, quand votre petit doigt vous parle ça vaut la peine de l'écouter, rigola Marie Garneau. Le lieutenant fit mine d'être insulté : "Moque-toi, mais avoue que ça vaut la peine la plupart du temps."

"J'avouerai seulement sous la torture, lieutenant."

"Ouais et parlant de torture, il faut que je passe un coup de fil à Brière en arrivant."

"Oh ça, c'est une vraie torture !"

Ils firent le reste du trajet en continuant à plaisanter.

C'était, pour eux, une façon d'oublier que cette affaire de meurtres aux infrasons les sortait de leur zone de confort. Si tant est qu'on puisse qualifier leur boulot de "zone confort". Résoudre des homicides à l'année longue n'était pas, à proprement parler, une sinécure. N'empêche que là, six meurtres et possiblement un septième, c'était beaucoup ... Mais bon, malgré tout, ils avaient le sentiment que leur rencontre avec Damien Leroux n'avait pas été complètement inutile.

26

Dès son arrivée au Centre d'Enquête, le lieutenant s'empressa d'appeler son chef.

Le commandant Brière comptait sur cet appel et le différer eut peut-être donné lieu à une crise qu'Alexandre préférait éviter. D'autant qu'il désirait régler la question de la surveillance et du temps supplémentaire au plus coupant.

Brière l'écouta sans l'interrompre. Chose appréciable dans les circonstances.

Quand Alexandre eut terminé le récit de sa visite chez Sono Magic avec Marie Garneau, le commandant dit sans rire : "La bonne nouvelle, c'est que vous n'êtes pas morts ni l'un ni l'autre ... Mais je ne donnerais pas cher de votre peau pour la suite. Leroux, tel que tu me le décris, a dû noter la disparition du pansement adhésif. Il ne doit pas être très content à l'heure qu'il est."

"Sûrement, en effet. Mais on a son ADN. On verra si ça correspond avec le sang trouvé dans la salle anéchoïque du Professeur Caron."

"Ouais ... et tu me dis que tu veux organiser une surveillance ?"

"De 17h00 jusqu'à une heure du matin, si possible ... Je sais que cette mesure implique du temps supplémentaire à payer mais ..."

"Il faut ce qui faut. J'ai pas de problème avec ça."

Pas de problème avec ça ! Alexandre Denis, qui s'appêtait à défendre son point de vue avec énergie, en perdit presque le fil de ses idées : "Heu ... Garneau et Lambert vont examiner le dossier de l'employé de Sono Magic qui est mort récemment. Ce décès me paraît de plus en plus louche."

"Si tu le dis, ça doit être louche, j'en doute pas." Le commandant semblait d'accord sur toute la ligne. Ne faisait aucune objection à quoi que ce soit. Une attitude pour le moins surprenante.

Ou peut-être pas tant que ça, pensa Alexandre : " Je l'ai dit à Marie tantôt, j'ai l'impression que si on réussit à trouver pourquoi ce Xavier Bourgaud est mort, on résoudra une partie du mystère."

"Tu crois, oui ?"

"Je ne suis pas prêt à le jurer mais ... " Alexandre allait développer quand le commandant lui coupa brusquement la parole : "Bon écoute, faut que j' te laisse, j'ai une réunion avec l'État major dans cinq minutes. J' vais au moins pouvoir leur dire qu'on avance parce qu'ils commencent à s'énerver sérieusement."

"Bof ! Ce n'est pas très nouveau, commandant."

"Non, c'est pas nouveau. Mais avant qu'ils pensent à appeler la SQ en renfort, on est mieux d'avoir des résultats." Brière raccrocha sans dire au revoir. Cette fois, Alexandre Denis reconnut le style familier du patron. C'est-à-dire : pourquoi s'embarrasser de formules de politesse quand on peut s'en passer. Qu'importe, il avait obtenu ce qu'il voulait.

.....

Vers la mi- journée, l'horaire de surveillance était en place.

Le soir même, Sans-Souci et Régimbald ouvriraient le bal. Le lendemain, ce serait au tour de Liliane Thomas et Jérôme Vandal. Le surlendemain, Judith Chomsky et Nguyen. Et le cycle recommencerait jusqu'à ce qu'on ait assez d'indices pour persuader un juge d'accorder des mandats de perquisition sans en faire une maladie.

Dire que la mesure plut à tout le monde serait mentir. Il y eut des grognements et des grincements de dents. Le lieutenant dut donc déployer toute sa force de persuasion. D'abord calmement puis ... moins calmement. Tant et si bien, qu'au bout du compte, même les plus récalcitrants se rallièrent. Quand on a pas le choix, on a pas le choix.

À la fin de l'après-midi, le tandem Garneau/Lambert savait qui était Xavier Bourgaud.

Vingt-sept ans, diplômé en génie acoustique et informaticien. Bourgaud parlait couramment quatre langues : le français, l'anglais, le japonais et le russe. Son QI (le même que celui de Einstein) était de 160. Déduction : Xavier Bourgaud était un génie.

Il avait été embauché chez Sono Magic, huit mois avant son décès. "L'accident", qui lui avait coûté la vie, s'était produit dans le laboratoire vers 20h00. Damien Leroux était la personne qui avait fait le 911. Bourgaud était mort pendant qu'on le transportait à l'hôpital.

Une fracture du crâne avait bel et bien été constatée. Le tout, classé mort accidentelle.

Aucun témoin. Sauf Damien Leroux.

Forts de ces précieux renseignements, Garneau et Lambert se rendirent dans le bureau du lieutenant pour le mettre au parfum : " Bourgaud et Leroux étaient seuls dans le labo au moment du drame, assura Marie Garneau. On a vérifié et tous les employés ont quitté à 18h00, ce jour-là. Bon, ça ne prouve pas que Leroux soit coupable de meurtre, mais ça porte à réfléchir."

Alexandre Denis hochait la tête : "En effet, fit-il brièvement. "À part ça, où en êtes-vous dans vos recherches sur sa vie privée. Habitait-il chez ses parents ou était-il en couple ?"

"Il était en couple. Il habitait au deuxième étage d'un triplex situé dans l'arrondissement Rosemont-La-Petite-Patrie. Il y vivait avec sa fiancée, Nathalie Pépin 24 ans, infirmière à l'hôpital Maisonneuve-Rosemont. "

"Y habite-t-elle encore ?"

"Oui, lieutenant."

"Vous avez pris un rendez-vous avec elle, j'imagine ?"

Ce fut Lambert qui répondit : "C'est fait. Elle nous attend demain matin."

"Ah ! Et quel prétexte as-tu pris pour la convaincre de vous rencontrer ?"

"Celui qu'on donne toujours en pareil cas. Un complément d'information."

"Et venant de quelqu'un des Homicides, ça ne lui a pas paru étrange ? insista Alexandre.

Lambert haussa les épaules : "Franchement, au téléphone, j'ai plutôt eu l'impression qu'elle a envie de nous parler,"

"Hum ... intéressant, murmura Alexandre.

"Et intrigant, ne trouvez-vous pas ? ajouta Marie Garneau

"Ouaip ... J'ai très hâte que vous me fassiez un rapport de cette entrevue."

"On n'y manquera pas, lieutenant, répondirent les deux sergents-détectives à l'unisson.

27

Ce soir-là, Alexandre Denis rentra chez-lui à une heure raisonnable. Et plutôt satisfait du travail accompli pendant la journée. Les choses se plaçaient lentement mais sûrement, croyait-il. Aurait-il pensé la même chose, s'il avait su qu'au même moment, les Chicoine/Leroux recevaient un invité-mystère chez-eux ? Probablement pas. Mais il ne le savait pas encore.

Et comme il n'avait pas le don de téléportation ou même de voyance (on ne peut pas tout avoir) Alexandre ne vit pas Colette Chicoine dresser la table pour le repas pendant que Damien Leroux entraînait l'invité (un certain Léon Dumouchel) au salon pour l'apéro. Pas plus qu'il n'entendit ce qui se dit pendant la soirée. D'ailleurs, eut-il entendu qu'il n'aurait pas compris. Correction : il aurait sans doute pu interpréter les mimiques et n'y aurait rien vu de rassurant.

.....

"Ouais ... J'ai eu de la visite au labo aujourd'hui, fit Leroux après avoir servi un scotch bien tassé à Dumouchel et s'en être versé une bonne rasade. "Deux détectives aux Homicides du SPVM. Un homme et une femme. Lui c'est le lieutenant Denis. Tu sais, le grand type qu'on voit parfois dans les points de presse. Il est venu avec une de ses collègues, une dénommée Garneau."

"C'était à prévoir, non ?"

"Oui mais ... "

"Qu'est-ce qui t'a énervé dans cette visite ?"

"Pas énervé. Agacé plutôt ... Ils ont surgi comme ça ... sans prévenir, sans même ... "

"Ben, voyons ! T'imagines-tu que ces gens-là ont l'habitude de mettre des gants blancs ?"

"Non. Sauf que je n'avais pas prévu avoir affaire à ces deux-là. Le lieutenant Denis n'est pas quelqu'un à prendre à la légère. Sa collègue non plus, d'ailleurs. Évidemment, ils ont remarqué le pansement que j'ai au front ... Caron m'a foutu tout un coup de poing avant de ... Maudite blessure qui ne veut pas guérir ! J'ai même dû inventer une histoire à dormir debout pour l'expliquer."

"Pas très bon ça !"

"Non, pas très bon ... Ils ne m'ont pas cru, ça va de soi."

"Et ...?"

"Le lieutenant a fait un signe à la sergent-détective et tout de suite, elle a demandé la permission d'utiliser ma salle de bain. J'ai dit oui, je ne pouvais pas faire autrement ... Après leur départ, j'ai vérifié s'il y avait quelque chose qui manquait dans ... Et devine."

"Je ne suis pas très doué pour les devinettes, Damien."

"Un pansement taché de sang avait disparu de la corbeille à côté du lavabo."

"Oh shit !"

"Ouais ... Oh shit !"

"Qu'est qu'on fait ? On leur règle leur compte avec un traitement aux infrasons ?"

"Non, non et non. Enfin pas tout de suite, ça paraîtrait louche. Des plans pour qu'on ait tous les flics du pays à nos trousses. Et on ne veut surtout pas ça !"

"Ouais, vu comme ça ... Hem ... dis-moi une chose Damien, fais-tu complètement confiance à ta femme dans cette affaire ?"

"Non. Mais je la surveille de près."

"Tu ne peux quand même pas être avec elle 24 heures sur 24."

"Non, bien sûr. Mais dès que je sens qu'elle prend ses distances, deux ou trois taloches bien appliquées font l'affaire pour l'instant."

"Des ... taloches ?"

"Bah, tu connais le vieux proverbe, Léon : Une bonne fessée de temps à autre ouvre l'esprit d'une épouse rétive."

"Ah ! Je ne le connaissais pas celui-là. Faut dire que je ne suis pas marié."

"Tu devrais essayer ça. Il y a de bons moments dans une vie de couple."

"Mmm ... je préfère la variété. Et puis, les montréalaises sont si belles ... et si chaleureuses ! Tu vois ce que je veux dire ?"

"Sacré coureur de jupons, va ! À la tienne Léon et au succès du Projet."

Cet échange, à la fois cynique et coquin, se déroulait en langue étrangère. Une langue qui n'était ni le français ni l'anglais. Damien Leroux remplit à nouveau les verres et les deux compères trinquèrent en silence.

Au bout d'un moment, Colette (l' épouse rétive) vint annoncer que le repas était servi. Elle aussi s'exprimait dans une langue que peu de gens comprenaient ou parlaient au Québec. En tout cas, sûrement pas le lieutenant Denis et les membres de son équipe d'enquête.

28

Nathalie Pépin, une jolie brune aux traits fins et aux yeux couleur noisette, venait de terminer son quart de nuit à l'urgence de l'hôpital quand les sergents-détectives Garneau et Lambert sonnèrent à sa porte. Ce fut tout juste si elle ne leur sauta pas au cou en leur ouvrant. Une telle réception étant plutôt rare dans une enquête policière, les détectives lui sourirent pour cacher leur étonnement. Certes, elle espérait leur venue, mais à ce point ... !?!

La jeune femme avait l'air las et de grands cernes autour des yeux. Comme quelqu'un qui dormait mal ou très peu. Était-ce à cause de son horaire de travail ou bien ... ? Les détectives ne tardèrent pas à être fixés quand elle leur proposa de prendre un café : "Je viens d'en préparer, fit-elle tristement. "Depuis le décès de Xavier, j'ai pris l'habitude de prendre un café en arrivant. De toute manière, je ne réussis pas à m'endormir tout de suite, alors ..."

Même s'ils avaient déjà leur quota de caféine, Garneau et Lambert n'eurent pas le coeur de refuser l'offre. Les cafés servis, Nathalie vint s'asseoir auprès d'eux à la table de la cuisine : "C'est tellement vide sans lui ... Je ... Vous savez, c'est moi qui ai demandé d'avoir un chiffre de nuit à l'hôpital. C'est moins dur que de dormir seule. Le jour c'est ... "

La jeune femme laissa la phrase en suspens. Il était clair qu'elle n'était pas remise du choc. Et pourquoi l'aurait-elle été ? La mort de Xavier Bourgaud remontait à trois semaines à peine. Comprenant que le moment n'était pas encore venu de la bombarder de questions sur les circonstances de l'accident, Marie Garneau dit très doucement : "Nathalie, pouvez-vous nous parler un peu de Xavier."

Le visage de Nathalie Pépin s'illumina : " J'en parlerais pendant des heures. Je voudrais tant qu'il soit encore-là ... Il était quelqu'un d'exceptionnel, vous savez ... Gentil, pas du tout méprisant pour les autres. Curieux comme pas un ... et très amusant aussi. On riait beaucoup tous les deux."

"Il était drôle ! Qu'est-ce qui vous faisait le plus rire, Nathalie ?"

"Oh ! toutes sortes de grimaces. Il avait un visage très mobile ... Il était très souple aussi. Il faisait des culbutes juste pour le plaisir de me voir rire aux éclats."

"Très souple aussi !"

"Oh oui, un vrai gymnaste ! Au collège, il a fait de la compétition en gymnastique artistique masculine et ... Vous voulez voir des photos ?"

"Mais certainement Nathalie."

La jeune femme alla chercher un album et ce fut ainsi que les deux flics firent connaissance avec le Xavier Bourgaud de seize ans. On le voyait faisant des exercices aux barres parallèles et au cheval d'arçon. Souple et musclé.

"Il aurait pu avoir une carrière internationale, commenta Nathalie." "C'est pour ça que je ne comprends pas comment il a pu glisser sur un plancher mouillé et ne pas se relever d'un bond ... Une fracture du crâne, je n'arrive pas à le croire ! Et quand vous m'avez téléphoné hier, je me suis dit que ce serait bien de pouvoir en parler avec des enquêteurs aux Homicides."

"Vous ne croyez pas la thèse de l'accident ?"

"Pas vraiment, non."

Il était temps d'entrer dans le vif du sujet. Guy Lambert s'en chargea : "Savez-vous pourquoi, il n'y a pas eu d'autopsie, Nathalie ?" demanda-il presque gêné d'avoir à poser brutalement la question.

"À l'hôpital où on l'a transporté, le médecin qui a constaté le décès ne l'a pas demandée. C'est aussi simple que ça. Et ses parents n'ont pas insisté. Moi, je n'ai pas eu un mot à dire parce que nous n'étions pas mariés et pas même conjoints de fait. Donc ..."

Lambert se racla la gorge : " Hem ... Xavier vous parlait-il de son travail de temps à autres ?"

"Très peu ... Je sais qu'il s'entendait bien avec ses collègues. Et le salaire était intéressant. Ça aussi ça comptait ... On voulait acheter une maison après notre mariage qu'on prévoyait pour l'été prochain, fit Nathalie les larmes aux yeux.

Marie Garneau lui saisit la main et pendant un moment personne ne dit mot.

Quand la jeune femme se fut ressaisie, Lambert continua : "Avez-vous eu l'occasion de rencontrer son patron ?"

"Monsieur Leroux ? Brièvement, oui. Je l'ai vu aux obsèques. Mais je n'étais pas en état de ..."

"Je comprends, fit Lambert compatissant. "Donc, dans l'ensemble, ajouta-t-il avec l'air de ne pas y toucher : "Vous dites que Xavier était content de son travail. Pas de signes d'inquiétude ou de ... "

"Mmmm ... peut-être un peu préoccupé les derniers temps, oui."

"Vous a-t-il dit pourquoi ? intervint Marie Garneau.

"Non. Mais j'ai encore toutes ses affaires, ici. Ses vêtements, son ordinateur. Peut-être qu'il y notait ... Vous pouvez y jeter un coup d'oeil si vous voulez."

Les deux limiers ne se le firent pas dire deux fois.

L'ordinateur de Xavier Bourgaud, une aubaine !

.....

Avant de quitter Nathalie Pépin, Lambert lui recommanda : "... la plus grande prudence dans vos déplacements et quand vous êtes ici, n'ouvrez la porte qu'à vos proches. À personne d'autre."

La jeune femme écarquilla les yeux : "Ah ! vous croyez que ... ?"

"Vaut mieux être trop prudente que pas assez, Nathalie. C'est ce que je dis toujours à ma fille, insista Lambert un peu gauchement. Ce n'était plus le policier qui parlait, c'était le père de famille. Il avait quatre enfants et sa fille aînée était à peu près du même âge que Nathalie Pépin.

"Mon collègue à raison, renchérit Marie Garneau.

"Mais, je ne peux pas être ..." Nathalie Pépin semblait réticente à accepter le conseil sans qu'on lui fournisse une raison. Or les détectives n'étaient pas prêts à en fournir une.

En lieu et place, Marie Garneau monta plutôt le niveau d'alerte : "Et n'ouvrez surtout pas au directeur de Sono Magic ou à quelqu'un qui dirait venir de sa part. D'ailleurs, si vous notez quelque chose d'inusité, appelez-nous immédiatement, quelle que soit l'heure."

Nathalie Pépin regarda les deux flics avec insistance.

Tout dans leur attitude lui confirmait que ses doutes au sujet de la mort tragique de l'homme qu'elle aimait n'étaient pas sans fondement : "Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez dans l'ordinateur de Xavier, demanda-t-elle, un trémolo dans la voix.

"Peut-être, Nathalie. Mais avant de nous prononcer, nous devons faire quelques vérifications, expliqua Marie Garneau. "En attendant, croyez-nous quand on vous recommande d'être sur vos gardes."

Nathalie Pépin hocha la tête : "Je ferai comme vous dites, dit-elle simplement.

La situation n'était idéale pour personne. Sûrement pas pour la jeune infirmière dont la vie était déjà assez chamboulée, merci. Et pas agréable du tout pour les détectives qui n'avaient pas l'habitude d'effrayer les gens. Surtout quelqu'un qui, comme Nathalie, venait de perdre un être cher.

Mais avec ce qu'ils avaient vu et copié sur clé USB dans l'ordinateur de son amoureux, ils n'avaient pas le choix. Il leur fallait la prévenir sans trop lui en dire. Nathalie Pépin, ils le craignaient, courait peut-être un grave danger. En partant, ils lui laissèrent leurs numéros de téléphone au poste ainsi que ceux de leurs cellulaires.

29

Centre d'enquête, salle de conférence. 13h00, le même jour.

Deux points seulement à l'ordre du meeting quotidien. 1) Le rapport de Frank Régimbald et Dave Sans-Souci sur leur soirée de surveillance de Damien Leroux. 2) Le rapport de Marie Garneau et Guy Lambert concernant leur rencontre avec Nathalie Pépin.

Autour de la table, les mines étaient moroses. La tension, palpable. Nul doute, l'acharnement des journalistes, qui continuaient à marteler des questions auxquelles personne n'avait de réponse, y était pour beaucoup. Ce fut donc dans un silence "assourdissant" qu'Alexandre Denis ouvrit la session en s'adressant à Sans-Souci et Régimbald : "Lequel de vous deux commence ?" dit-il sur un ton qui se voulait hop la vie.

Régimbald émit un grognement. Il était d'une humeur massacrant et visiblement, il n'avait pas envie de parler. Son collègue Sans-Souci se porta volontaire : "Hem ... je peux commencer, lieutenant. Mais franchement, on a pas grand chose à signaler."

"Résume, au moins pour la forme."

"OK ... Leroux a quitté Sono Magic à 18h30. Il s'est arrêté dans une charcuterie européenne pas très loin. Ensuite, il est passé à la Société des alcools et à la boulangerie. Comme il habite dans le quartier, il est rentré chez-lui à pied. Sa femme est arrivée en voiture un quart d'heure plus tard. Personne n'est ressorti de la soirée. À minuit toutes les lumières se sont éteintes. Frank et moi, on a attendu jusqu'à une heure du matin au cas où et ... "

"Ouais ... râla Régimbald, pendant que monsieur et madame mangeaient du pâté de foie gras, buvaient du bon vin dans leur maison à 700,000 piastres, nous, on se tapait des hot-dogs et du mauvais café dans notre auto banalisée. Chriss ... Je vous l'avais dit qu'on perdait notre temps."

En eut-on douté, Frank Régimbald n'était pas d'accord avec la surveillance. Il pensait, et pas complètement à tort, qu'à cause de tout le bruit fait autour des meurtres aux infrasons, Damien Leroux ne bougerait pas pour un bout de temps. N'empêche que ce n'était pas une raison pour ne pas suivre le type à la trace. Et surtout pas une bonne raison pour enquiquiner les autres. Ce que Régimbald n'avait cessé de faire depuis le matin.

Certes, dans l'équipe, on pouvait avoir des divergences d'opinion et les exprimer. Encore fallait-il le faire intelligemment. Et chacun avait droit à "ses états d'âme" aussi. Mais quand Régimbald en avait, il perdait tout sens de la mesure. Excellent détective, mais un râleur de première classe. S'il existait un concours du Flic le plus râleur du Québec, Régimbald remporterait la palme haut la main.

Bref, excédé par son comportement infantile, le lieutenant le rappela à l'ordre sans ménagement: "En tout cas Régimbald, la surveillance c'est payant. Temps double, penses-y. Avec ça tu pourras te payer tout le bon vin que tu n'as pas bu hier. Alors à ta place, je me la fermerais."

Bang !

Régimbald allait-il riposter ? D'habitude, il ne s'en privait pas.

Or s'il en avait l'intention, le lieutenant ne lui en donna pas l'occasion parce que, tout de suite, il demanda à Sans-Souci s'il avait terminé son exposé. Dave Sans-Souci fit signe que oui, l'air abattu.

Pas étonnant, considérant qu'il a dû supporter les jérémiades de Régimbald pendant toute la soirée d'hier : "Merci Dave, fit Alexandre Denis, compatissant. Puis, se tournant vers Garneau et Lambert : "Vous deux, avez-vous du nouveau ? s'enquit-il en espérant qu'ils en aient. Une bonne nouvelle serait la bienvenue après la scène disgracieuse qui venait de se produire. Une scène qui illustre bien à quel point l'affaire des infrasons mettait les nerfs de tout le monde en boule.

Marie Garneau et Guy Lambert, eux, étaient un tandem presque parfait. Et ils allaient le démontrer une fois de plus. Amis dans la vie, au boulot ils se complétaient. Marie pour la finesse de ses intuitions, Lambert pour l'expérience du vieux routier.

Ce fut donc ensemble qu'ils racontèrent l'histoire d'amour de Nathalie et de Xavier. Les rires, les projets, le rêve brisé par une mort tragique, absurde. En terminant, Lambert dit simplement : "Marie va vous montrer ce qu'on a trouvé dans l'ordinateur de Bourgaud."

Marie prit la clé USB, l'inséra dans le lecteur de son PC et voici ce que tout le monde put voir défiler sur l'écran. **Damien Leroux ? Un imposteur ?... Il n'a pas étudié où il le prétend ... Il porte le nom d'un enfant mort en bas âge ... Meurtres aux infrasons ! Se peut-il que ...?**

La dernière entrée, faite trois jours avant le décès de Bourgaud, comportait uniquement une adresse : **360 Rue du Soir qui penche.**

"Le Soir qui penche ? Ça me fait penser à une émission de radio qui était diffusée à l'époque. Le titre c'était Le Cabaret du Soir qui penche. Une émission musicale, je crois, nota Dave Sans-Souci.

Marie Garneau lui sourit : "Mais c'était du temps de nos grands-parents, non ?"

"Oh oui. Nous, on n'était même pas à l'état de projet à ce moment-là. Ça s'est terminé en 1973. J'ai lu un article sur le sujet. Il paraît que c'était très bien."

Personne d'autre ne semblant intéressé à poursuivre "l'intermède culturel", Marie se hâta d'expliquer que le **360 Rue du Soir qui penche** était un entrepôt rénové situé pas très loin de l'Université de Montréal :

"Dans un quartier, en partie résidentiel, qu'on nomme l'Enclave. Les promoteurs ont investi des millions pour rénover les anciennes usines de textile qui s'y trouvaient autrefois. Et maintenant, plusieurs artistes de renom y ont des ateliers. Moment Factory y a installé ses studios. Et Triotech, le développeur d'expériences multi sensorielles interactives s'y trouve aussi."

Quelques sifflements d'étonnement se firent entendre.

En fait, et bien que de par leur métier, ils auraient dû le connaître, aucun des membres de la valeureuse équipe du lieutenant ne connaissait le quartier en question. Pas même Sans-Souci qui avait normalement des références sur à peu près tout. À croire que la toponymie des noms de lieux n'en faisait pas partie.

Or références ou pas, il n'en restait pas moins que le matériel trouvé dans l'ordinateur de Xavier Bourgaud était tout bonnement sensationnel. Autour de la table, les mines renfrognées ne l'étaient plus.

Y inclus, celle de Régimbald qui daigna enfin sortir de sa bouderie : "Bourgaud avait vite compris que son patron avait quelque chose à cacher. Les premières entrées datent d'il y a six mois ... Donc, pas très longtemps après son embauche chez Sono-Magic ... Qu'est-ce qui a pu lui mettre la puce à l'oreille ?... Je me le demande."

Le lieutenant hocha la tête : "Ouais, il avait une longueur d'avance sur nous. En plus, il a probablement trouvé l'endroit où Leroux se livre à ses expériences sur les infrasons. Un entrepôt rénové, fallait y penser ! ... Bourgaud a-t-il voulu le confronter ? Ça nous l'ignorons, mais ..."

"Il y a une chose qu'il ne faut pas ignorer, lieutenant. Nathalie Pépin est peut-être en danger."

"Tu as raison de le souligner, Lambert, reconnut Alexandre." Nathalie Pépin a des doutes mais ne sait rien de précis. Sauf que Damien Leroux, lui, ne sait pas qu'elle ne sait rien. Tout est à parier, qu'il ne va pas tarder à trouver un moyen de se débarrasser d'un témoin qu'il croit gênant."

"On lui a recommandé la prudence et on lui a donné nos numéros de téléphone. Mais je suis très inquiète, dit Marie Garneau." Nathalie est jeune et ..."

"Je vais voir avec Brière si on peut organiser une protection pour elle."

"Bonne chance lieutenant, gouailla Judith Chomsky.

"Je pense que tu connais mal Brière, Judith."

"Ah vous croyez que notre cher commandant va se laisser émouvoir par le sort d'une fille en détresse. Ben voyons donc !"

"Non seulement je le pense, mais j'en suis certain, Judith."

Chomsky haussa les paules: "Bof, c'est vous qui allez au bâton après tout."

"Et heureusement que ce n'est pas toi qui y va. Parce que là, on serait vraiment dans le pétrin !"

Tout le monde rigola. Judith fit la grimace.

"Et qu'est qu'on fait avec l'entrepôt ? demanda Marie Garneau.

"Toi et Lambert, vérifiez à quoi sert le local et qui le loue ... Sans perdre de vue que Damien Leroux a peut-être une autre fausse identité en réserve. Ce qui n'est pas impossible et qui peut vous compliquer la tâche ... Au besoin, faites-vous aider par Nguyen ... D'accord Léo ?"

"Pas de problème, lieutenant, sourit l'as du piratage informatique. Ou si vous préférez, le spécialiste en écritures codées ... Ça fait plus sérieux.

"Hem ... excellent ! approuva le lieutenant en regardant l'heure.

!4h00.

"Bon cela dit, on peut aussi aller faire un tour dans le coin cet-après-midi avec la photo de Leroux. Je m'en charge. Qui m'accompagne ?"

"Je peux y aller avec vous, lieutenant, proposa Judith Chomsky. Une pause: "... à moins que vous trouviez ça trop risqué !"

"Mmmm ... je me sens courageux aujourd'hui, ricana Alexandre Denis.

Tout le monde s'esclaffa. Dans la salle, il y avait maintenant de la légèreté dans l'air. Liliane Thomas en profita pour poser la question qui tue : "Est-ce que Vandal et moi, on est quand même de service ce soir ? demanda-elle avec un sourire en coin.

Le lieutenant lui rendit son sourire en coin : "Absolument ! Ça ne change rien pour vous deux. On continue la surveillance." Liliane fit une grimace comique : "Vous voulez dire que ça va être à notre tour d'avoir le bonheur de manger des hot-dogs, plaisanta-elle gentiment.

"Et tâchez de les avoir digérés demain matin, fit le lieutenant sur le même ton.

Éclats de rires. Frank Régimbald sourit jaune.

.....

Avant de partir pour sa virée dans L'Enclave, le lieutenant appela le commandant Brière.

Il prit dix minutes pour le mettre au courant des derniers développements. Quand il eut terminé, Brière s'exclama : "Woah ! Dis-moi pas que ..."

"On tient peut-être le bon filon, commandant."

"Je suis de ton avis. Et t'en fais pas pour Nathalie Pépin, on va la protéger, 24/7 s'il le faut. C'est pas vrai que le maudit Leroux va faire une autre victime."

"Merci commandant ... Bon, il faut que j'y aille, Judith Chomsky m'attend."

"Ouais ... et celle-là, faut pas la faire attendre trop longtemps parce qu'autrement ... hem !"

"Vous avez tout compris, rigola Alexandre.

"Oh ! je comprends beaucoup plus de choses que tu t'imagines, espèce de grand fendant, riposta Brière en riant aussi.

Quand il raccrocha, le lieutenant songea que ça faisait un bon moment que Brière et lui n'avaient pas eu une bonne prise de bec. *Pourvu que ça dure*, se dit-il en allant rejoindre Judith Chomsky qui l'attendait dans le parking en tapant du pied, l'air impatient.

"C'est moi qui conduis, dit-elle sur un ton qui ne souffrait pas de réplique. Le lieutenant répliqua quand même : "Comment refuser une permission demandée aussi aimablement, ironisa-t-il en prenant place dans l'auto de service banalisée. Du côté passager, précisons-le.

"Et permets-moi, ma chère Judith, de te rappeler que l'auto est une Ford Explorer et pas l'auto de James Bond. Alors vas-y mollo sur l'accélé ... " Alexandre Denis ne put finir sa phrase. Sa redoutable collègue démarrait déjà en trombe.

30

Dans L'Enclave, Judith gara la voiture près d'un restaurant du coin.

Ensuite, les deux détectives se baladèrent pendant une heure dans les rues environnantes avec la photo de Damien Leroux. Pour se faire répondre : "Je ne connais pas." ... "Je ne suis pas certain." Ou encore : " Il me semble l'avoir vu mais ..."

Judith et Alexandre ne s'attendaient pas à un miracle. Il n'y en eut pas.

De guerre lasse, ils décidèrent de prendre une pause-café dans le resto près duquel leur voiture était garée. Un endroit qui ne payait pas de mine, à l'extérieur du moins. Qu'importe, ils avaient besoin de caféine. Une fois rendus à l'intérieur, ils découvrirent, avec surprise, que le décor avait tout d'un pub irlandais. Boiseries sombres, objets anciens. Ambiance cosy, lumière tamisée. Un comptoir en cuivre où plusieurs clients buvaient de la bière.

Histoire de s'isoler pour discuter loin d'oreilles indiscrètes, Judith et Alexandre choisirent de s'attabler près d'une fenêtre. Ce qui leur permettrait également de surveiller du coin de l'oeil ce qui se passait dans la rue. On est flic ou on ne l'est pas. Ils l'étaient sans conteste.

Ils venaient tout juste de commander quand un vieil homme s'approcha d'eux : "Rodolphe Tétreault, sculpteur, fit l'homme en les abordant.

Grand, d'allure solide, l'homme avait les cheveux gris aux épaules. Vêtu d'un jeans et d'une chemise à carreaux, il avait une tête de ... Si le Christ avait vécu jusqu'à soixante-dix ans et plus, il aurait eu cette tête-là.

"Des copains m'ont dit que vous cherchiez quelqu'un et que je pourrais vous trouver ici. Je crois être mesure de vous aider, fit le sculpteur avec assurance.

Puis, sans attendre qu'on l'invite, il prit place à la table. Étant donné que d'habitude les gens ne se précipitaient pas pour leur parler, les détectives acceptèrent l'intrusion sans rouspéter.

Sur les entrefaites, la serveuse, une blonde aux formes généreuses, d'une trentaine d'années environ, apporta les expressos que les deux flics avaient commandés : "Tu prends comme d'habitude mon beau Rodolphe, gloussa-t-elle en posant un café latte devant le sculpteur.

Le 'beau Rodolphe' la gratifia d'un clin d'oeil qu'on pourrait qualifier d'intime : "Comme toujours ma belle Julie, susurra-t-il.

Le beau Rodolphe et la belle Julie ... hum ...

Les détectives échangèrent un regard.

La 'belle Julie' leur demanda s'ils voulaient autre chose. Judith et Alexandre l'assurèrent que tout était parfait comme ça. Celle-ci leur fit un large sourire puis, s'éclipsa en se déhanchant. Le sculpteur s'abîma quelques instants dans la contemplation du derrière rebondi qui s'éloignait.

"Vous disiez donc, monsieur Tétreault, intervint le lieutenant avec un brin d'impatience. Il trouvait qu'il était temps d'en venir au fait et ne s'en cachait pas.

Si bien que, sans plus tarder, le 'beau Rodolphe' retrouva ses esprits pour raconter qu'il louait un atelier tout près : "Et c'est de mon voisin dont je veux vous entretenir, ajouta-t-il.

"Votre voisin ?"

"Mon atelier est situé dans un entrepôt dont j' occupe une partie. L'autre, c'est lui qui l'occupe."

Le lieutenant n'avait pas encore décidé si l'homme était sérieux ou s'il voulait simplement se rendre intéressant : "Et quelle est l'adresse exacte de l'entrepôt ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Le sculpteur la donna.

C'était le 360 Rue du Soir qui penche ...

Donc la même adresse que celle trouvée dans l'ordinateur de Xavier Bourgaud. Le lieutenant sortit alors la photo de Damien Leroux et la mit sous le nez du sculpteur : "Reconnaissez-vous cet homme, monsieur Tétreault ?"

"Pas de doute, c'est bien mon voisin, Gilles Fontaine."

"Gilles Fontaine, dites-vous ... Et il occupe l'autre partie de l'entrepôt."

"C'est bien ça, oui."

"Depuis quand est-il là ?"

"Quand j'ai emménagé, il était déjà installé. Malheureusement, je ne peux pas vous en dire plus. Je ne le vois pas souvent et ..."

"Vous, monsieur Tétreault, quand avez-vous emménagé ? intervint Judith Chomsky.

"Je loue le local depuis un an seulement. C'est un luxe, mais bon ..."

"C'est très cher ? s'enquit Judith, faisant mine d'être intéressée. La sergent-déetective excellait dans le papotage. Le *small talk* comme on dit en anglais. Une méthode d'enquête qu'elle affectionnait et qui avait fait ses preuves.

"Oh oui ! Le loyer est très élevé."

"Ah bon ! Et comment y arrivez-vous ?"

"Mes sculptures se vendent bien depuis quelque temps. Et j'ai enfin pu me payer le rêve de ma vie. Un grand espace avec des hauts plafonds, fit le sculpteur, manifestement très heureux de son ascension sociale.

Le lieutenant, qui l'observait attentivement, se souvint alors avoir vu sa photo sur la page couverture d'un magazine : "Vous avez remporté un prix récemment avec une sculpture en bronze de grande dimension, il me semble."

Tétreault se rengorgea : "Oui, en effet, je fais dans le monumental. Donc, pour travailler à mon aise, j'ai besoin de beaucoup d'espace."

"Savez-vous pourquoi votre voisin a besoin d'autant d'espace, lui ?"

"Aucune idée. On échange quelques mots en passant ... Il n'est pas très communicatif."

"Avant votre emménagement dans l'atelier savez-vous qui occupait votre atelier ?"

"Personne, lieutenant. Le loyer est trop cher pour la plupart des artistes que je connais."

"Mmm ... Et vous nous dites que vous ne voyez pas souvent votre voisin. Pourquoi ?"

"Parce qu'il n'est pas toujours là, lieutenant."

"Ah ! Et quand est-il là ?"

"Parfois le soir. Quelques fois durant le week-end."

"J'en déduis que vous passez beaucoup de temps dans votre atelier, monsieur Tétreault."

"J'y habite, lieutenant. Je ne pourrais pas payer un appartement en plus. Et comme je suis seul, sans enfant, le camping dans un atelier, c'est pas un problème pour moi."

"Je vois ... Et vous n'avez jamais vraiment parlé avec Fontaine, c'est bien ça ?"

"Exact. Il fait sa p'tite affaire et ... Voyez-vous, ici, dans L'Enclave, tout le monde se connaît et souvent on casse la croûte avec l'un ou l'autre. Lui, jamais !" Tétreault grimaça : "Il n'a pas l'air à sa place dans notre communauté."

"Une communauté de créateurs, glissa Judith Chomsky. Toujours le *small talk*.

Rodolphe lui sourit, l'oeil appréciateur. Son œil de sculpteur sans doute. Le vieil homme semblait très sensible aux charmes de la policière. Laquelle, faut-il le mentionner, avait des formes sculpturales. Le lieutenant toussota discrètement : "Hem ... et pour en revenir à Gilles Fontaine, savez-vous s'il a une auto ?"

"Oui, une Mazda rouge."

"Avez-vous autre chose à nous signaler à son sujet ?"

"Ah oui, bien sûr ... Un samedi midi, il y a de cela, environ trois semaines, j'ai vu Fontaine ici même. Il était attablé avec un type que je n'avais jamais vu dans le coin. Quand je suis passé près de

leur table, j'ai entendu des bribes de leur conversation. Ce n'était ni du français ni l'anglais. Pas plus que de l'espagnol ou de l'italien, deux langues que je connais un peu. J'ai trouvé ça étrange ... "

"Pouvez-vous décrire cet homme ?"

"Fin trentaine, début quarantaine. Un blond aux yeux verts et ..." Le sculpteur se gratta la tête :
"Mmmm ... un scandinave ou un slave, je dirais."

"Ah ?"

"Quand on est sculpteur, on a des notions d'anatomie et de morphologie du visage, lieutenant."

"Et que diriez-vous de la morphologie du visage de votre voisin, Gilles Fontaine ?"

"Même chose. Sauf que pour Fontaine, je n'avais pas vraiment fait attention avant. Il a un accent québécois ... C'est quand je l'ai vu en compagnie de l'autre que j'ai fait le lien."

"Quand vous êtes passé près d'eux, Fontaine vous a-t-il aperçu ?"

"Possible, mais je n'en suis pas certain. Il était très absorbé dans sa conversation avec ... "

"Un conseil, monsieur Tétreault, continuez à vous comporter comme si de rien était avec votre voisin. Et ne racontez à personne ce que vous venez de nous dire."

Rodolphe Tétreault ricana : "Autrement, ça ne serait pas bon pour ma santé !" De toute évidence, le sculpteur minimisait la gravité de la situation.

"Pas du tout bon pour votre santé, monsieur Tétreault, martela Alexandre.

"Ah ! j'ai donc mis le doigt sur quelque chose de louche, s'exclama Rodolphe Tétreault, décidément plus amusé qu'inquiet. Comment lui faire comprendre, sans trop lui en dévoiler, que la situation n'avait rien de comique ?

Comme Judith Chomsky semblait avoir la cote d'amour auprès du sculpteur, le lieutenant lui céda la parole. De toute manière, elle brûlait d'envie de la prendre : "Dites-moi Rodolphe, fit-elle amicalement, avez-vous de la famille à Montréal ?" Appeler un témoin par son prénom était une pratique courante dans la police. Une "tactique de proximité" en quelque sorte.

"J'ai un frère qui vit au Japon et je n'ai jamais été marié, ma chère Judith, répondit Tétreault du tac au tac. La 'tactique de proximité', le sculpteur la pratiquait aussi. Dans son cas, c'était probablement une seconde nature.

Judith sourit : "Donc personne d'autre que vous ne pourrait être sérieusement menacé ?"

"À moins que j'ai fait un enfant à une dame et qu'elle me l'ait caché, plaisanta Tétreault en lorgnant avec insistance la poitrine de la sergent-déetective.

"Tenez-vous à la vie, monsieur Tétreault ?" rétorqua Judith Chomsky. Sans sourire cette fois. Plus de "Rodolphe" et fini le *small talk*. En posant une question ambiguë et de cette façon, la policière montait à l'assaut. Et tout était à parier que, s'il persistait dans son attitude frondeuse, ça ne se passerait pas bien pour le 'beau Rodolphe'.

Le lieutenant réprima un sourire.

Tétreault, lui, était maintenant plus inquiet qu'amusé. Plus respectueux aussi : "Heu ... sergent-déetective Chomsky, vous croyez réellement que ... ?"

Judith le regarda fixement mais ne répondit pas. Tétreault se tourna vers le lieutenant, espérant obtenir un démenti de sa part. Alexandre Denis ne dit mot. Certes, les deux flics ne prenaient pas leur pied en faisant inutilement peur au monde. Pas leur style. Sauf quand c'était absolument nécessaire. Et là, ça l'était. Un mal pour un bien, quoi !

L'heure avançait et il était temps de retourner au Centre d'enquête. Le lieutenant se leva, posa un billet de vingt dollars sur la table . Sans oublier de laisser un large pourboire pour 'la belle Julie'.

"Merci pour les renseignements, monsieur Tétreault, fit-il. "Je vous laisse ma carte avec les numéros de téléphone où vous pouvez me rejoindre en tout temps ... Et je vous le répète, n'essayez pas d'en savoir plus sur votre voisin."

"J'ai compris, lieutenant, fit sobrement Rodolphe Tétreault.

.....

Après le départ des détectives, le sculpteur commanda un second latté.

La blonde Julie se précipita pour le lui apporter : "On se voit ce soir, mon beau loup, fit-elle en se penchant pour qu'il voit bien son décolleté.

"Mmmm ... Ton mari n'est toujours pas revenu de voyage d'affaires, ma belle tigresse ?"

"On a encore deux nuits à nous, mon beau Rodolphe. "

"Dans ce cas, quand tu as fini, viens me rejoindre à l'atelier. Champagne, caviar et ... grrrr ... "

La belle tigresse se mit à rire à gorge déployée.

Le sculpteur, le regard rivé sur les seins qui débordaient du décolleté, rêvait déjà à sa nuit en compagnie de la sémillante et plantureuse Julie. Visiblement, les propos alarmants des détectives n'avaient eu aucun impact sur sa libido.

Rodolphe Tétreault était très vert pour son âge.

31

Rendue à la voiture, Judith Chomsky se dirigea du côté conducteur.

"Oh non Judith, pas cette fois ! Donne-moi les clefs, fit le lieutenant, un sourire dans la voix.

"Comment, vous n'aimez pas ma façon de conduire ! s'exclama la policière avec une mauvaise foi évidente. À l'aller, elle avait fait exprès pour rouler à un train d'enfer. Juste pour le plaisir de défier son chef. Et ça ne prenait pas un grand sens de la détection pour s'en rendre compte :

"Au risque de te décevoir ma chère Judith, j'ai le cœur solide. Mais je ne suis pas suicidaire, rétorqua Alexandre Denis.

"Vous conduisez comme un vieux pépère. Avec vous au volant, ça va prendre une éternité pur nous rendre au Centre d'Enquête !"

"Peut-être, mais on aura tous nos membres. Et puis, je te ferai remarquer que je n'ai pas encore demandé ma carte de l'âge d'or. Alors donne les clefs et vite."

C'était dit calmement mais ... très fermement. Judith Chomsky comprit que l'indulgence de son chef avait atteint ses limites. Qu'insister davantage serait ... contre productif : "OK, vous remportez la manche, concéda-t-elle en faisant la moue.

Une concession temporaire. Sûrement.

.....

Une fois en route, Judith (assise du côté passager) sortit un paquet de chewing-gum de son sac à main : "Vous en voulez ? offrit-elle à son chef.

"Non merci, c'est pas bon pour la dentition."

"Ah ! j'oubliais. À votre âge, faut commencer à faire attention ! persifla la sergent-détective. Il était clair que, si elle avait cédé le volant, Judith Chomsky n'entendait pas céder du terrain pour autant. Elle avait la jeune trentaine. Le lieutenant, à peine une dizaine d'années de plus qu'elle : "Tu ne lâches pas, hein Judith ! rigola-t-il.

"Faut pas perdre nos bonnes habitudes !"

"Et je peux compter sur toi pour les perpétuer."

Quand Judith Chomsky s'était jointe à son équipe, quelques années auparavant, le lieutenant avait eu du mal à la cerner. Rétive au point d'en être insupportable parfois. Puis, il avait compris que son attitude de défi n'était qu'une façade. Qu'au fond, Judith était une femme sensible, généreuse. Quelqu'un de très bien qu'il appréciait énormément.

"Bon, fit-il, blague à part, on a quand même appris quelque chose aujourd'hui. Pas vrai ?"

"Ouais et pour ça, on en doit une à Rodolphe."

"Pour les remerciements, tu pourras t'en charger ... Parce que moi, vois-tu, je n'ai pas eu l'impression d'être son favori !"

Judith pouffa : "Trop de muscles et pas assez de rondeurs aux bons endroits. Vous lieutenant, vous auriez plutôt inspiré Rodin pour le Penseur au encore, Michel-Ange pour le David."

Oh toi, tu te fous ma gueule ... Certes, le lieutenant avait un physique avantageux. Six pieds, trois pouces grâce à sa génétique. Une bonne musculature entretenue avec trois séances hebdomadaires au gym. À coup sûr, Rodin et Michel-Ange n'y étaient strictement pour rien : "Eh ben, dis-donc Judith, plaisanta-t-il, tu me flattes bassement. C'est une première ça !"

"Profitez-en, parce qu'il n'y en aura pas de deuxième."

"Ah, il me semblait que ça ne durerait pas !"

Judith Chomsky rit en mâchant énergiquement sa gomme. Une pause, puis ...

"En tout cas, notre Rodolphe est très inspiré par les femmes aux formes généreuses. Vous avez vu comment il lorgnait la serveuse."

"Comment ne pas voir ce qui crevait les yeux. Ces deux-là se connaissent très bien."

"Et dans le sens biblique du terme."

"Sans doute ... Et pourquoi pas après tout "

"Oui, pourquoi pas. Et tant mieux si ça le tient occupé. Comme ça, il ne sera pas tenté de s'intéresser de trop près à son voisin."

"Souhaitons-le."

"Ouais ... Et à propos du voisin louche, on va devoir se taper tous les Gilles Fontaine du bottin téléphonique pour vérifier si ..."

"Pas la peine, Fontaine est un autre alias de Leroux."

"Oui, je sais mais ..."

"Faudra simplement vérifier si Leroux conduit une Mazda ... C'est l'autre type qui m'intrigue."

"Le type slave ou scandinave ... L'argument de la morphologie vous a-t-il convaincu ?"

"Plus ou moins ... Mais malgré tout, je crois que Tétreault a un bon sens de l'observation.

Domage qu'il ait été incapable d'identifier la langue dans laquelle l'homme s'entretenait avec Leroux."

"En tout cas, j'espère que Rodolphe a bien compris notre message parce qu'autrement ..."

"Je l'espère aussi. Mais je n'en suis pas du tout certain. Tétreault me semble très curieux et assez indiscipliné, disons-le comme ça."

"Ouais ... Et ça, c'est loin d'être rassurant, convint Judith Chomsky.

Ils firent le reste du trajet en silence. Chacun plongé dans ses pensées.

32

Le vendredi arriva sans qu'il y ait de développement du côté de la surveillance.

Leroux./ Fontaine continuait à passer des soirées pépères dans sa maison à 700,000\$ avec celle qui se faisait appeler Colette Chicoine. S'était-il rendu compte qu'on le surveillait ? Peut-être ou peut-être pas. Impossible de le savoir à moins de le lui demander.

Chose que les flics ne feraient pas, ça allait de soi.

Cependant, après vérification, ils avaient une confirmation le concernant. Il conduisait bien une Mazda rouge. C'était autant de pris. En revanche, ils n'avaient rien sur l'individu avec lequel Leroux s'était entretenu en langue étrangère. Pour l'instant, monsieur X demeurait une énigme.

Quant à Nathalie Pépin et Rodolphe Tétreault - désormais considérés comme témoins importants - tout semblait paisible de leur côté. Des policiers en uniformes assuraient la protection de Nathalie et, à ce jour, personne n'avait tenté de s'en prendre à elle.

Pour sa part, le sculpteur avait téléphoné au lieutenant pour lui dire que depuis leur rencontre, il n'avait pas revu son voisin Gilles Fontaine dans L'Enclave. Ce qui, du point de vue des enquêteurs, renforçait l'impression que Damien Leroux était sur ses gardes.

Cela établi, ils n'avaient toujours pas reçu le rapport d'analyse comparative de son sang avec celui trouvé dans la salle anéchoïque de l'IRAQ.

Et ça commençait à bien faire.

Pourquoi ce délai ?

Eh bien, il se trouvait que Lucie Gignac - le contact du lieutenant au laboratoire scientifique - avait quitté pour aller travailler dans le privé. Elle avait été remplacée par un dénommé Paul Bélanger, un type prétentieux et pas aimable pour deux sous. Et soyons clairs sur un point : Paul Bélanger et Alexandre Denis n'avaient pas d'atomes crochus.

En fait, les deux hommes ne pouvaient se piffer. Pour aucune raison en particulier et pour tout en général. Le choc de deux ego probablement. Bref, les liens avec le laboratoire scientifique étaient sérieusement compromis. À un point tel, qu'il faudrait désormais prendre son mal en patience pour obtenir les rapports d'analyse.

Le bilan à cette étape de l'enquête : elle avançait à pas de tortue.

Que faire en pareil cas ?

Certes, pour se donner du courage, on pouvait toujours relire la fable de Lafontaine "Le lièvre et la tortue", ou encore, se répéter *ad nauseam* : "Rien ne sert de courir, il faut partir à point et blablabla" ... À la nuance près, que ce ne serait d'aucune utilité pour résoudre une série de meurtres aux infrasons au plus coupant. Si bien que la tension au sein de l'équipe du lieutenant montait.

Pas encore dangereusement. Mais assez pour déclencher une discussion animée au meeting quotidien, ce vendredi-là.

.....

"Je me demande si la surveillance va donner quelque chose au bout du compte ?"

Cette fois, la remise en question ne venait pas de Frank Régimbald. Non. C'était Léo Nguyen qui s'interrogeait. La veille, le sergent-déetective avait effectué son tour de garde en compagnie de Judith Chomsky. Hem ... et semble-t-il qu'il avait de la misère à s'en remettre.

"Qu'est-ce qui te prend, grinça sa redoutable coéquipière, ne viens surtout pas me dire que c'est à cause de moi. Et c'est pas les hot-dogs non plus. On n'en a pas mangés."

"Ah non ! Qu'est ce que vous avez mangé ? ironisa Dave Sans-Souci.

"Des hamburgers et très bons à part ça, répliqua Judith Chomsky. À noter - parce que c'était plutôt rare - la détective était résolument du côté des optimistes. Lesquels étaient de moins en moins nombreux au sein de la valeureuse équipe d'Alexandre Denis.

Voyez-vous, vient un moment, où l'enthousiasme s'effrite.

Apparemment, on en était rendu là.

Et encore, s'il n'y avait eu que ce problème, cela aurait pu s'arranger.

Mais la pression pour aboutir à des résultats s'accroissait.

Le matin même, le lieutenant avait appris que l'État major s'apprêtait à demander l'aide de la SQ. Une perspective qui ne l'avait pas fait bondir de joie, on s'en doute. Cependant, une bonne raison pour brasser la cage aux récalcitrants : "Hot-dogs ou hamburgers, peu importe, fit-il sèchement, on poursuit la filature, est-ce assez clair ? Et si on respecte la cédule, continua-t-il sur le même ton, c'est encore à vous deux, Régimbald et Sans-Souci."

"Shit !"

Bon joueur la plupart du temps, Dave Sans-Souci ne l'était plus. Même qu'il paraissait s'être rangé du côté de son collègue Régimbald. La filature, qu'osse ça donner ?

Et sans le dire ouvertement, Liliane Thomas et Jérôme Vandal commençaient, eux aussi, à se demander si la surveillance de Leroux était la bonne mesure à prendre. Pour leur part, Marie Garneau et Guy Lambert restaient prudemment neutres. Au cas où ...

Dans la salle, il y eut un silence lourd de...

Consternation ? Frustration ? Lassitude ?

Bon, des silences, il s'en produisait de temps en temps. Et il s'en produirait encore. Mais celui-là était particulièrement lourd de sens plus ou moins caché. Le lieutenant aurait pu continuer à défendre son point de vue. Des effets de toge, il pouvait en faire. Treize à la douzaine au besoin. Mais il avait entendu le silence ... Et il n'était pas aveugle.

Voyant l'état d'abattement quasi général, il opta pour un compromis : "OK, soupira-t-il en levant la séance, tout le monde en congé samedi soir. Dimanche, Garneau et Lambert vous prendrez le relais."

Congé samedi soir. Whoah !!!

Murmures d'approbation.

Fort bien ... N'empêche que, croyant faire pour le mieux, le lieutenant venait de prendre une décision qu'il regretterait. Mais peut-on tout prévoir ?

33

Ce même vendredi, 23h00 et des poussières, chez les Lemelin-Denis.

"Ouf ! tout le monde est couché ... Même Nico est monté dans sa chambre et ..."

"Justement Nico, sais-tu ce qui se passe avec lui, Kim ? Il n'a pas l'air dans son assiette."

"Oh, une dispute avec les membres de son band."

"Hein ! Avec Noémie, Zach et Loïc ?"

"Eh oui, une histoire de choix musical. Mais ça ne durera pas, crois-moi. Nico doit déjà être sur son iPhone en train d'arranger ça. Je ne serais pas surprise qu'il y ait une répétition demain soir au sous-sol ... Notre Nico est un excellent modérateur !"

Bien qu'elle ne fut pas la mère biologique de Nicolas, Kim le considérait comme son propre enfant. Au même titre que les jumelles Zoé et Chloé. Ce qui, évidemment, n'était pas pour déplaire à Alexandre : "Et toi, tu es une excellente mère pour lui ! dit-il en posant un baiser sur sa joue.

"C'est tout naturel, mon chéri. Notre ado est très attachant et un grand sensible comme son père, répondit Kim en souriant. "Hum ... ajouta-t-elle, que dirais-tu d'un verre de blanc au salon en compagnie de ton épouse adorée ?"

"Comment refuser pareille proposition, mon bel amour, rétorqua le grand sensible.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Alexandre prit une bouteille de vin blanc dans le frigo et le couple alla s'asseoir dans le salon sur un sofa qui avait fait son temps . Kim en fit la remarque : "On va devoir le remplacer bientôt, le tissu des coussins est tout râpé et ..."

"Mmm ... tu as raison, approuva distraitement Alexandre.

"Bon, alors buvons à la réconciliation de Nicolas avec ses copains et au sofa que je vais devoir magasiner toute seule, fit Kim avec un sourire en coin.

"C'est toi la spécialiste en décoration. Moi je ... "

"Mouais ... Ça ne serait pas plutôt parce que tu détestes magasiner ?"

Alexandre rigola : "Touché !"

"Et à part ça, tout va comme tu veux, mon amour ?"

" Heu ... oui et non."

"Oui et non ? On peut commencer par le *oui* ?"

"Pour le *oui*, je n'ai plus de maux de tête ... C'est parti comme c'est venu."

"C'est un très beau *oui* ça ... Et pour le *non* ?"

"Bof, le boulot comme d'habitude !"

"Qu'est-ce qui ne va pas cette fois ?"

"Te sens-tu d'attaque pour entendre l'histoire la plus étrange que j'ai eu à traiter depuis ... "

"Depuis ... la semaine dernière peut-être ?" Kim, moqueuse.

"OK, OK ... j'ai compris. Bon, alors écoute ... "

Alexandre parla pendant une bonne demi-heure. Quand il se tut, Kim était au courant de la visite chez Sono Magic, de la virée dans L'Enclave, de la rencontre avec le sculpteur Rodolphe Tétreault. De ce que ce dernier avait raconté sur son voisin qui prétendait s'appeler Gilles Fontaine. Et du mystérieux étranger qui parlait dans une langue qui n'était pas du français, de l'anglais, de l'espagnol ou de l'italien.

"Whoah !"

"Ouais ... Et comme si ce n'était pas assez, il y a du monde dans l'équipe qui s'énerve."

"Pourquoi donc ?"

"Ils sont plus ou moins d'accord avec la surveillance de Leroux/Fontaine, et ..."

"C'est la mesure qui s'impose, non ?"

"C'est la seule possible pour l'instant ... Bon, il faut reconnaître que la surveillance, c'est souvent ingrat. Encore plus quand il ne se passe rien. Ce qui est présentement le cas. Si bien que j'ai jugé bon donner congé à tout le monde demain."

"Ah bon ! Et tu le regrettes ?"

"Hum ... C'est un compromis nécessaire, je crois, fit laconiquement Alexandre.

Kim fronça les sourcils : "Oh toi, tu ne me dis pas tout !" Quand elle était résolue à aller on fond des choses, Kim pouvait se faire très insistante. Le lieutenant lui résistait rarement. D'autant que, ce soir-là, il ne demandait pas mieux que de s'épancher : " Ce matin, j'ai appris que l' État major est sur point d'appeler la Sûreté du Québec en renfort et franchement, ça ne me sourit pas."

"Il me semble que quand tu as travaillé avec Louis, c'était bien, non ?"

"C'était même très bien. Mais Louis est l'exception qui confirme la règle. Vois-tu, quand les gens de la SQ débarquent dans une enquête, ils prennent le contrôle des opérations sans nous demander l'heure. Ils nous traitent comme si nous n'étions qu'une bande d'abrutis au SPVM."

Kim rigola doucement : "Hum ... et avec toi, la pilule ne passe certainement pas !"

Alexandre sourit : "Être traité comme un idiot n'est pas mon sport favori en effet ... Cela dit, mon seul espoir pour qu'on en arrive pas là, c'est Brière."

"Brière ? C'est rare que tu me parles d'espoir dans son cas !"

"Ouais ... Sauf que, cette fois, il est de mon côté. Il n'a pas l'air d'avoir envie que la SQ s'en mêle. Peut-être qu'il a compris que ... "

"Brière t'appuie ! Eh ben dis donc ... Rappelle-moi de lui envoyer une carte de souhait pour son anniversaire, rigola Kim. Bien entendu, elle n'en ferait rien. Mais c'était une façon comme une autre de glisser un peu d'humour dans la conversation.

"Je ne connais pas sa date de naissance, fit Alexandre, jouant le jeu.

"Tant pis alors !" Kim prit une gorgée de vin, puis, l'air de ne pas y toucher : "Mmm ... avez-vous pensé qu'une puissance étrangère pouvait être impliquée dans l'affaire ?"

"Ça nous a effleuré l'esprit, oui. Et si c'est le cas, ça ne simplifiera pas la tâche."

"Hem ... ça me trottait dans la tête depuis la visite d'Élise et Louis. Tu nous a parlé de tes soupçons au sujet du couple Chicoine/Leroux et ... comme j'avais un peu de temps libre cette semaine, je me suis amusée à faire une recherche, fit négligemment Kim.

"Du temps libre, toi ?"

"Ça m'arrive, mon chéri."

"Mouais j'en doute, mais bon ... Et cette recherche portait sur ... ?"

"Sur les espions russes en missions clandestines un peu partout dans le monde. Au Canada et au Québec entre autres ... Le KGB a une unité spéciale qui ... Je te fais grâce du nom russe, je serais incapable de le prononcer. L'acronyme, c'est SVR. Alors, à tout hasard, j'ai préparé un dossier sur le sujet ... Au cas où ça t'intéresserait, bien entendu."

"Ma chérie, tu es absolument extraordinaire ! C'est pour ça que je t'aime comme un fou." Quand il exprimait ses sentiments, le lieutenant n'était pas avare de superlatifs. Mais pour l'originalité du phrasé, on repassera.

Kim sourit : "Et moi qui croyais que tu m'aimais surtout pour mon corps, minauda-t-elle.

"Ça compte aussi, je l'avoue, roucoula Alexandre, l'oeil plus qu'allumé.

Il prit une gorgée de vin tout en contemplant celle qui était assise à ses côtés. Sa femme. Sa Kim. À près de quarante ans, l'animatrice avait la maturité glorieuse. Une crinière blonde, relevée en chignon souple la plupart du temps. Des yeux bleus aux reflets violets. Des lèvres finement ciselées, pulpeuses. À peine quelques rides d'expression qui ne faisaient qu'ajouter à sa beauté naturelle.

Dieu qu'il l'aimait !

"Donc tu prends le dossier ? fit Kim, sûre de son charme.

"Évidemment, amour de ma vie ! Mais ... je le lirai après le petit déjeuner ... Pour l'instant, j'ai un autre projet en tête."

Kim susurra : "J'ai peut-être une solution pour ça."

"Eh bien, allons examiner ta solution de plus près ma belle Kimou d'amour !"

Ils montèrent à leur chambre sans même finir le vin. Et quand ils s'endormirent, il était largement passé deux heures du matin.

34

Samedi 10h30, le lieutenant était dans son bureau.

Derrière la porte close, il pouvait entendre les bruits familiers, rassurants.

Les voix de Kim et d'Armande qui s'interrogeaient sur le menu du souper. Les rires des jumelles qui jouaient avec le chien, le chat et leur grand-frère Nicolas. Lequel semblait avoir réglé sa dispute avec les membres de son band.

Souriant, Alexandre prit la grande enveloppe où sa femme avait écrit *Bonne lecture, mon amour*. L'ouvrit et en retira un volumineux dossier. Pour vite constater que Kim, la méthodique, avait classé les infos en fonction de ce qu'il pourrait utiliser. Et contrairement à ce qu'elle avait affirmé, ce n'était pas : "pour s'amuser, à tout hasard et parce qu'elle avait un peu de temps libre" qu'elle avait fait la recherche. Elle avait dû y consacrer plusieurs heures. Et cela, avant même de connaître les plus récents détails de l'enquête.

Alexandre pensa, et pas pour la première fois, à quel point il était privilégié d'avoir une femme comme Kim Lemelin dans sa vie. Belle. Intelligente. Vibrante. Généreuse. Sa notoriété ne lui avait pas monté à la tête comme cela aurait pu être le cas. Journaliste réputée pour sa rigueur intellectuelle, elle était à la barre de l'émission télévisée d'affaires publiques la plus suivie au Québec. Très appréciée du public, Kim était restée elle-même. Accessible. Spontanée.

Certes, elle avait des défauts. Lui aussi. Et leur couple avait des hauts et des bas. Cependant, rien de bien grave. Rien qui ne put se régler avec une bonne mise au point.

Souvent sur l'oreiller d'ailleurs. Eh oui, le désir de l'autre était toujours aussi vif après plus de sept ans de vie commune ! Tant qu'à faire, Alexandre s'accorda quelques minutes de plus pour repenser à ce qu'était sa vie avant sa rencontre avec Kim ...

... après la mort de la mère de Nicolas, il avait cru ne plus jamais pouvoir aimer comme il avait aimé Sophie. Bien sûr, il avait eu quelques liaisons. Certaines avec des femmes très bien. Mais aucune d'entre elles ne l'avait séduit au point de le convaincre de s'engager à long terme. Puis, il avait rencontré Kim Lemelin et le soleil était revenu ...

.....

En guise d'introduction, Kim avait tapé en caractères gras :

Le renseignement qui suit n'apparaît nulle part dans l'organigramme officiel du KGB . Il s'agit d'une unité spéciale. Nom russe : Sluzhba Vneshney Razvedki. Acronyme : SVR. En français : Service des Agents illégaux russes.

Hum ... pas dans l'organigramme officiel ... C'était clair, le KGB ne voulait pas que le monde entier connaisse l'existence du SVR. En fait, plusieurs pays avaient leurs Services très, très secrets et ne le claironnaient pas sur les toits. Mais si la Russie était impliquée d'une quelconque manière dans l'affaire des infrasons, c'était bon à savoir. Kim l'avait compris.

Mentalement, Alexandre la remercia.

Ensuite, il y avait plusieurs pages photocopieées avec une foule de détails concernant les "agents dormants et ceux qu'on réveillait" pour devenir des opérationnels du SVR, la réserve spéciale du KGB. Des agents qui opéraient à l'étranger sous des "couvertures profondes".

Avant d'être lâchés dans la nature, ces agents clandestins, dits illégaux, devaient se familiariser avec : " ... les us et coutumes des pays où ils allaient opérer". Maîtriser parfaitement la langue locale pour être en mesure de se fondre dans le décor. Une fois expédiés sur le terrain : "... ils devenaient monsieur et madame Tout-le -Monde."

Vivaient une vie tout à fait normale et pouvaient occuper des postes dans toutes les sphères de la société. Médecins, professeurs, infirmiers, employés de l'état, secrétaires de direction, PDG de compagnies ... La liste était longue.

Bref : "... une méthode opérationnelle qui avait été et restait l'une de formes les plus efficaces d'espionnage, quasiment indécélable par les services ennemis de contre-espionnage." Des agents infiltrés sous de faux noms, on en retrouvait partout ... "Notamment au Canada et au Québec".

Ah, nous y voilà, songea Alexandre.

Apparemment, le Canada et plus spécialement le Québec étaient considérés par les services d'espionnage soviétiques, comme "un maillon faible". Dans le jargon des services secrets : un endroit où il était facile de : " ... bâtir un faux historique, de créer des légendes". En un mot, le Canada et le Québec étaient de véritables passoires.

Alexandre lisait avidement.

Les raisons qui rendaient le Canada et le Québec aussi 'attrayants' aux yeux des soviétiques :

- a) Le passeport canadien était idéal pour voyager dans le monde sans être importuné.
- b) Un certain manque de coordination entre les provinces canadiennes pour la cueillette d'informations.
- c) La facilité à voler l'identité d'un bébé mort. Au Québec, les vols d'identités se faisaient via le consulat russe.

Aucune surprise là, songea Alexandre.

Mais la façon de procéder était intéressante. Quelqu'un du consulat, souvent le vice-consul, lisait la page des décès dans les journaux locaux et/ou allait se balader dans les cimetières pour relever les noms sur les tombes. Ensuite, les données étaient acheminés à la Centrale de Moscou où le KGB se chargeait de les trier. Et de les utiliser.

En continuant à éplucher le dossier, Alexandre tomba sur l'histoire d'un couple d'espions russes célèbres. Il s'agissait de Andreï Bezroukov, alias Donald Howard Heathfield, et de son épouse, Yelena Vavilova, rebaptisée Tracey Lee Ann Foley.

Le couple d'espions avait pris la nationalité canadienne et s'était d'abord établi dans la région de Toronto où leurs deux fils étaient nés. Quelques années plus tard, la famille déménageait dans la région de Boston. C'était là que Andreï et Yelena avaient finalement été attrapés par le FBI. Au bout de quinze ans d'infiltration comme agents illégaux russes. Dont la moitié au Canada.

"Leur couverture était si profonde" que même les deux fils ignoraient totalement qui étaient réellement leurs parents. Des espions, membres de la Réserve spéciale du KGB, le SVR.

En refermant le dossier, Alexandre se demanda depuis quand le couple Chicoine/Leroux avait été "réveillé" par le KGB.

Quels étaient leurs noms véritables ?

Et quel était celui du mystérieux interlocuteur avec lequel Leroux s'était entretenu ?

En russe ?

35

Ce même samedi, dans L'Enclave, 23h40.

Rodolphe Tétreault revenait à pied d'une soirée passée chez des copains. Il y était allé seul. Sans la 'belle Julie', hélas ! Son mari étant de retour de voyage d'affaires, pas de parties de jambes en l'air pour un p'tit bout de temps. Tout au plus, un peu de tripotage entre deux portes au pub irlandais. Frustrant, frustrant, frustrant !!!

Tant et si bien que, pour se consoler de ne pouvoir satisfaire des besoins que la belle serveuse savait si bien combler, le 'beau Rodolphe' avait un peu/beaucoup forcé sur le Vino verde pendant le copieux repas pris avec ses amis. Conséquemment, il était très pompette.

Or c'est bien connu, quand on est très pompette, on perd ses inhibitions. Et quand on en a déjà très peu, cela peut mener à des initiatives regrettables, voire néfastes. Toujours est-il qu'en approchant de l'entrepôt, le sculpteur libidineux aperçut la Mazda de son voisin garée devant.

Tiens donc, se dit-il, il est revenu, celui-là !

Et ce qui devait arriver, arriva. La curiosité l'emporta sur la prudence.

Rodolphe Tétreault fit exactement ce que le lieutenant lui avait recommandé d'éviter. Il se mêla de ce qui ne le regardait pas. Après s'être assuré que personne ne le voyait, 'le beau Rodolphe' s'approcha de la Mazda et tenta d'ouvrir les portières l'une après l'autre ... Rien à faire.

Domage, il aurait bien aimé pouvoir fouiller dans ... Absorbé qu'il était dans sa 'quête de l'impossible', il n'entendit pas le léger bruit derrière lui.

Pan, pan !

Rodolphe Tétreault s'écroula

"Hé ... vous là-bas, qu'est-ce vous faites ? hurla un passant de l'autre côté de la rue. Le temps que l'homme prit pour traverser, la Mazda démarrait en trombe.

.....

Dimanche, 2h00 du matin chez les Lemelin /Denis.

Alexandre fut réveillé par un bip, bip. Son cellulaire.

En flic consciencieux, il le posait toujours sur la table de chevet de son côté du lit. Il s'en empara en tâtonnant : "Moui, fit-il, la voix rauque de sommeil.

"Lieutenant-déetective Alexandre Denis ?"

Une voix inconnue.

"Ouin ... "

Au bout du fil, l'homme s'identifia : "Docteur Tim Cohen, urgentologue au Montreal Jewish Hospital. Heu ... j'ai trouvé vos coordonnées dans les effets d'un patient qui ..."

Complètement réveillé cette fois, Alexandre se redressa : "Le nom du patient ?"

"Rodolphe Tétreault, sculpteur ... Il ..."

"C'est grave ?"

"Il a reçu une balle dans le dos. On l'opère présentement. Je ne peux pas vous en dire plus. Faudra voir avec le chirurgien, le docteur Rosenstein qui ..."

"Bien, j'arrive." Alexandre coupa la communication.

Même s'il avait pris soin de ne pas parler trop fort pour ne pas la réveiller, Kim avait les yeux grand ouverts : "Qu'est-ce qui se passe mon chéri ?"

"On a tiré sur le sculpteur. Il est à l'hôpital et ..."

Kim regarda l'heure : "Et tu y vas ?"

"Je n'ai pas le choix. C'est probablement lié à tout le reste et ... "

"Je comprends ... Sois prudent, mon chéri." Le scénario se répétait à tout coup. Quand Alexandre devait partir en pleine nuit, Kim s'inquiétait. Lui la rassurait : "Mais oui, mon amour, rendors-toi, fit-il en l'embrassant.

Ce rituel accompli, le lieutenant s'habilla en vitesse, prit son Colt au cas où ... se rendit à sa voiture et démarra sur les chapeaux de roues. À cette heure de la nuit, les rues étant pratiquement désertes, chemin faisant, il eut tout le loisir de penser à Rodolphe Tétreault.

À sa truculence, à son côté frondeur de vieil adolescent.

Au fond, que savait-il de lui ? Il le connaissait à peine.

Que s'était-il produit pour que ... ?

Avait-il des ennemis ?

Ou peut-être que c'était simplement un vol qui avait mal tourné ?

Mais il en revenait toujours aux deux mêmes hypothèses. Pas plus réjouissantes l'une que l'autre. Ou bien Leroux/Fontaine s'était rendu compte que Rodolphe Tétreault l'avait à l'oeil. Et/ou, le sculpteur avait tenté de le faire chanter.

Merde ...

36

Le brouhaha qui régnait à l'urgence du Montreal Jewish Hospital n'étonna pas le lieutenant. Pour l'avoir constaté maintes fois, il savait que la nuit apportait toujours son lot d' incidents en tous genres. Incendies causés par une cigarette mal éteinte, chicanes de ménage qui viraient au drame. Sans oublier les tentatives de suicide et/ou de meurtre ...

Bref, après s'être frayé un chemin à travers les civières, les fauteuils roulants, le personnel qui courait dans tous les sens, Alexandre put enfin se rendre à la réception. Produisant son badge, il demanda à voir le docteur Cohen. L'infirmière prit le temps de vérifier qu'il était bien qui il disait être. On est jamais trop prudent. Rassurée sur son statut, elle lui dit d'attendre quelques instants.

"Quelques instants" s'avérèrent être un bon quart d'heure.

Finalement l'urgentologue arriva. En le voyant, Alexandre éprouva un choc. Et en perdit momentanément l'usage de la parole. Le docteur Cohen ressemblait comme deux gouttes d'eau à son père disparu près de trente ans auparavant.

Il avait quinze ans quand ses parents, qu'il adorait, étaient morts tous les deux dans un écrasement d'avion. L'horreur !! Un chagrin immense pour l'adolescent. L'homme, qu'il deviendrait, parlait très peu de cette période de sa vie. Douleur, même après toutes ces années ...

Alexandre n'était pas encore revenu de son émoi quand l'urgentologue, après l'avoir salué, lui présenta un homme qu'il n'avait pas remarqué.

"Monsieur Bédard accompagnait le blessé à son arrivée et ..."

Bédard devait avoir la jeune quarantaine. De taille légèrement au-dessus de la moyenne, il portait un veston marine sur un polo blanc. Ses pantalons en gabardine beige étaient bien pressés. Des lunettes rondes à monture d'écaille complétaient une allure plutôt conservatrice.

Rien à voir avec le style quelque peu débraillé de Rodolphe Tétreault, pensa Alexandre. Un administrateur, un ingénieur, un professeur ? Sûrement pas un artiste en tout cas. Que pouvait-il faire en compagnie du sculpteur ? Un ami, un associé ou bien ... ? Autant de questions qui eurent pour effet de le sortir de la stupeur qui le paralysait.

Alexandre était redevenu lui-même. Un détective en quête de réponses.

Des poignées de mains furent échangées.

Une fois ce rituel accompli, le docteur Cohen s'empressa de dire que l'opération était toujours en cours. Puis, suggéra aux deux hommes d'aller se chercher un café et d'attendre à l'étage du bloc opératoire : "Vous y serez plus tranquilles pour causer, fit-il en s'excusant de ne pas leur tenir compagnie. L'urgentologue avait manifestement d'autres chats à fouetter. D'autant qu'on venait d'amener un blessé en arrêt respiratoire. Code bleu.

Ni le lieutenant, ni le dénommé Bédard n'osèrent protester.

.....

Ce fut en sirotant un café - pas très bon à dire vrai - que Claude Bédard expliqua au lieutenant la raison de sa présence auprès du blessé : "J'ai vu l'agression, fit-il calmement. "Je sortais de chez des amis et je me dirigeais vers mon auto quand ça c'est produit et je ... "

Bédard parlait sans chercher à faire de l'esbroufe. Une attitude qui plut à Alexandre. Et bien que son interlocuteur n'en fit pas étalage, il comprit qu'il avait devant lui un spécimen rare. Un bon samaritain doublé d'un homme courageux.

Très peu de gens seraient intervenu en entendant un coup de feu : "Donc vous avez vu le tireur sauter dans la Mazda et démarrer en trombe. C'est bien ça ?"

"Exact, lieutenant. Je me suis approché du ... l'homme respirait encore. J'ai fait le 911 et voilà."

"Personne d'autre n'a été témoin de la scène ?"

"Heu ... non. C'est un quartier tranquille le soir et ..."

"Le tireur vous a-t-il vu, lui ?"

"Je ne crois pas. Dès que j'ai crié, il a sauté dans sa voiture et a démarré."

"Pourriez-vous l'identifier si on vous montrait des photos ?"

"Peut-être ... mais je n'en suis pas certain. Ça c'est passé très vite et c'était ..."

"Oui, je comprends ... De toute manière, vous devrez venir signer une déposition et on vous montrera les photos à ce moment-là. Peut-être pourrez-vous reconnaître un visage."

Alexandre était quasiment certain de l'identité de l'homme à la Mazda. Mais en avoir la confirmation ne serait pas un luxe : "Seriez-vous prêt à venir déposer plus tard dans la journée, monsieur Bédard ?"

"Certainement. Fixez l'heure et j'y serai."

"Vers 13h00 ?"

"Pas de problème, lieutenant ... Heu ... puis-je attendre ici avec vous ? J'aimerais bien avoir des nouvelles de ..."

"De l'homme que votre intervention a peut-être sauvé d'une mort certaine."

"Ah ! vous croyez qu'il y aurait eu d'autres coups de feu si ..."

"J'en suis presque certain, monsieur Bédard."

Un silence.

Et la conversation reprit.

Que peuvent se raconter deux hommes qui viennent à peine de faire connaissance ? En règle générale, ils parlent de choses et d'autres. Mais le dialogue peut, à l'occasion, glisser vers des sujets plus personnels. Ce fut le cas.

Ainsi, pendant l'heure qui suivit, le lieutenant apprit que son interlocuteur était informaticien et travaillait comme analyste-programmeur à la mairie de Montréal. Qu'il était séparé depuis peu et qu'il demandait le divorce avec la garde de ses deux enfants.

Une histoire comme il y en a tant. Un couple ne s'entend plus et c'est la bagarre pour la garde des enfants. Claude Bédard était un homme ordinaire. N'empêche qu' au beau milieu de sa tourmente personnelle, il avait posé un geste extraordinaire. Risqué sa vie pour secourir un parfait inconnu.

Le lieutenant ne lui souhaita pas bonne chance pour le divorce. Il ne connaissait pas assez bien la dynamique du couple pour prendre parti. De toute façon, Claude Bédard ne cherchait pas un appui. Une oreille attentive lui suffisait.

.....

Vers 4h00, le docteur Rosenstein sortit de la salle d'opération et s'approcha des deux hommes. On avait dû le prévenir qu'un policier du SPVM attendait : "Lequel de vous deux est le détective ? s'enquit-il d'une voix un peu lasse sans être indifférente pour autant.

Le lieutenant s'identifia et présenta Claude Bédard: "Monsieur est intervenu lors de ..."

Le chirurgien, un homme dans la soixantaine, l'air d'un bon grand-père avec sa barbe blanche, serra cordialement la main des deux hommes. Ses doigts étaient longs et fins. *Des doigts de pianiste*, songea Alexandre pendant que le docteur Rosenstein donnait des nouvelles du patient : "L'opération s'est bien déroulée. Heureusement, pour monsieur Tétreault, aucun organe vital n'a été touché et ... "

"Donc il va s'en tirer ?"

"Oui, lieutenant. Ce sera sans doute une longue convalescence et ... "

"On peut le voir ?"

"Vous pouvez, mais ça ne servira pas à grand-chose. Il est présentement en salle de réveil ... Il en a pour des heures avant d'être en état de raconter ce qui lui est arrivé." De toute évidence, le docteur Rosenstein en avait vu et entendu d'autres.

Tout de suite, il enchaîna : "Nous avons extrait la balle. J'imagine que vous voudrez la récupérer, fit-il en tendant à Alexandre un sachet de plastic contenant la balle qu'il venait d'extraire.

Agréablement surpris, ce dernier le remercia en souriant : "Excellent ! Je passerai voir le patient dans la soirée. Ça ira, je présume ?"

Le docteur Rosenstein lui rendit son sourire : "Ce sera préférable, lieutenant."

"Oh et une dernière chose avant de quitter. J'ai l'intention de poster un agent en uniforme à la porte de la chambre où monsieur Tétreault sera conduit à son réveil. Pas d'objection ?"

Une question posée pour la forme seulement. Le docteur Rosenstein hocha la tête : "Bonne idée ... Je ferai le message au poste de garde."

Oui, le chirurgien en avait vu et entendu d'autres.

.....

13h00 pile, Claude Bédard se présentait au Centre d'enquête pour signer sa déposition. On lui montra des photos. Bédard prit son temps avant d'en pointer une : "Je pense que ça peut être l'homme que j'ai vu sauter dans la Mazda, fit-il prudemment.

La photo que l'informaticien pointait du doigt était celle de Leroux, alias Fontaine, alias ...? Ce n'était pas une preuve hors de tout doute, mais le lieutenant devrait s'en satisfaire.

37

Le dimanche soir, comme convenu, le lieutenant se présenta à l'étage où Rodolphe Tétreault avait été transféré. Au poste de garde, l'infirmière lui recommanda de ménager le patient : " ... il est encore très faible, fit-elle sur un ton aimable mais ferme.

Encore très faible ... Ça, Alexandre s'en doutait : "Je ne resterai pas longtemps, assura-t-il.

N'empêche qu'il avait deux ou trois questions à poser au sieur Tétreault. Il avait la version de Claude Bédard sur ce qui s'était passé *pendant et après* le coup de feu. Mais *avant ...?* Qu'avait fait le sculpteur pour être tiré à bout portant ? Qui avait confronté qui ? Rodolphe Tétreault s'en était-il pris à Leroux/ Fontaine ? Ou l'inverse ?

Des questions qu'Alexandre n'eut pas à poser. Car d'entrée de jeu, Rodolphe Tétreault, beaucoup moins fringant, avoua qu'il avait un peu trop bu le samedi soir : " ... en revenant à l'entrepôt, j'ai vu la Mazda de mon voisin garée devant et personne aux alentours. Je me suis dit ... pourquoi ne pas en profiter pour fureter dans sa voiture et ... "

Rocambolesque !

Le sculpteur avait tellement l'air piteux qu'Alexandre n'eut pas le cœur de lui faire un reproche bien mérité: "Vous n'avez pas réussi à ouvrir les portières ?"

"C'était barré."

"Et vous n'avez rien entendu ... Pas vu qui a tiré sur vous ?"

"Non, je ... Mais le tireur m'a vu et ne m'a pas raté, lui. Heu ... pensez-vous que c'est ...?"

"Votre voisin ? Il y a une forte probabilité que ce soit lui, monsieur Tétreault."

Le sculpteur battit des paupières. De pâle qu'il était, son teint devint gris. Il avait enfin compris, et à la dure, que toute l'histoire n'était pas un jeu. Méritait-il qu'on le rassure ? Sans doute pas.

C'eut été facile de le laisser macérer dans son jus. Certains l'auraient fait. Mais, n'étant pas cruel de nature, Alexandre lui annonça qu'un agent en uniforme était posté à la porte de la chambre : "Et dans quelques heures, un autre prendra le relais. Vous êtes en sécurité monsieur Tétreault."

"Je suis désolé de vous causer tout ce trouble, lieutenant. Je ..."

Tout en se confondant en excuses, le sculpteur, qui n'était pas de prime jeunesse après tout, donnait de sérieux signes d'épuisement. Alexandre comprit qu'il était temps de prendre congé : "Pensez plutôt à vous rétablir, fit-il non sans une certaine compassion. "Plus tard, dans la semaine, j'enverrai quelqu'un prendre votre déposition et ..."

"Heu ... est-ce que je vais devoir tout raconter ?"

"Oui tout, monsieur Tétreault. À compter du moment où nous avons rencontré, ma collègue et moi, jusqu'à l'agression à main armée. Y inclus votre ..."

Le sculpteur grimaça : "Y inclus, mon erreur de jugement ?"

Qualifier le comportement qui l'avait mené sur ce lit d'hôpital 'd'erreur de jugement' était, à tout le moins, une restriction mentale. Alexandre hésita avant de répondre. "*Ménagez le patient*" avait dit l'infirmière. Certes, il fallait ménager le patient. *Au point d'accepter n'importe quoi ou presque ?*

"Une erreur de jugement ! Appelons ça comme ça si vous tenez, monsieur Tétreault." Alexandre ne poussa pas la compassion jusqu'à offrir un sourire au patient.

.....

Sur le chemin du retour à la maison, le lieutenant songea que Rodolphe Tétreault n'était pas le seul à avoir commis une 'erreur de jugement'.

Lui aussi en avait commis une.

Et lui n'avait pas l'excuse d'avoir trop bu.

Sa décision de laisser tomber la surveillance de Leroux/Fontaine le samedi soir était une erreur de taille. Il ne se fit pas de félicitations.

38

Centre d'enquête, salle de conférence, le lundi matin.

"Votre opinion ? demanda le lieutenant à la ronde. Il venait de résumer l'essentiel du dossier posé devant lui. Celui préparé par sa Kim adorée. Celui sur les espions russes dits 'illégaux'.

"Ça ne m'étonnerait pas qu'il y ait des russes dans l'histoire, remarqua Sans-Souci : "Ils tuent du monde au Polonium 210, pourquoi pas des meurtres aux infrasons tant qu'à faire !"

"T'as raison, approuva Régimbald. "C'est un régime pourri à l'os. Le président et ses amis les oligarques s'en mettent plein les poches et ... "

"C'est ça qu'ils cherchent, déstabiliser l'occident, renchérit Sans-Souci. "Regardez ce qu'ils ont fait avec les élections aux USA. Sans parler de ce qui se passe en France avec les Gilets jaunes et ... il paraît qu'ils sont derrière le Brexit aussi. Ces maudits-là sont partout."

"Aye, vous deux, qu'est-ce vous connaissez en politique internationale, grommela Judith.

"Certainement autant que toi, Chomsky, persifla Régimbald.

"En tout cas, si toi et Sans-Souci, vous n'aviez pas rechigné autant pour surveiller Leroux, Rodolphe Tétreault ne serait pas à l'hôpital en ce moment."

"Qu'est-ce que t'en sais ? Le type était saoul et il s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas."

"Bon ... suffit, intervint le lieutenant. "C'est moi qui ai décidé de donner congé à tout le monde samedi. Et si quelqu'un doit prendre le blâme, c'est moi et personne d'autre."

"Vous ne pouviez pas deviner, plaïda Marie Garneau.

La sergent-détective était toujours prête à supporter son chef quelle que soit l'occasion.

Généreux de sa part. Et normalement, le lieutenant accueillait ce support indéfectible avec un sourire.

Pas cette fois : "J'aurais dû prévoir, grimaça-t-il, qu'un type comme Leroux/Fontaine se rendrait compte qu'il était surveillé ... Alors, quand il a vu qu'on faisait relâche, il a saisi l'occasion pour faire un saut à l'entrepôt et ..." Alexandre avait ses défauts mais se chercher des excuses n'en faisait pas partie :

"On ignore ce qu'il avait l'intention d'y faire, continua-t-il, mais on peut supposer que ce n'était pas pour prier. Si bien, qu'en rôdant autour de la Mazda, Tétréault a dérangé ses plans, voilà."

"Hem, fit Régimbald, on peut l'interroger et le faire avouer. On a quand même un motif, non ?"

"Oui, on peut l'interroger. Mais le faire avouer, oublie ça, Régimbald. Il va se prendre un avocat qui va s'objecter à tout ce qu'on fera valoir. On a pas assez de preuves contre lui. Le témoignage de Claude Bédard ne suffira pas."

"Dans ce cas, on peut demander un mandat de perquisition pour l'entrepôt."

"Un mandat de perquisition ! N'y pensons pas. Ce n'est pas avec des hypothèses qu'on va convaincre un juge d'en émettre un. Et tant et aussi longtemps qu'on aura pas le résultat de l'analyse comparative du sang de Leroux, on a rien de sérieux à faire valoir ... Si l'on excepte sa fausse identité, évidemment."

"Mais s'il sait qu'on le surveille, pourquoi continuer la filature ? " Régimbald était contre la mesure et n'en démordait pas. Le lieutenant soupira : "Je ne vois pas d'autre option pour l'instant ... Vois-tu, on peut espérer que, parce qu'il sait qu'on le surveille, Leroux n'essaiera pas de jouer avec ses gadgets. Exemple : se remettre à bombarder le Lac aux Castors d'infrasons."

"Ouais, vu comme ça ... "

"La surveillance n'est pas la solution idéale, j'en conviens. Mais je le répète, je n'en vois pas d'autre pour l'instant." Alexandre marqua une pause ... "Et si on ne trouve pas une façon de le pincer bientôt, je ne donne pas cher de notre enquête."

"Heu ... avez-vous mis Brière au courant, lieutenant ? s'enquit Judith Chomsky.

"Il sait pour Rodolphe Tétreault. Pas pour le reste ... Je vais devoir le lui dire, bien sûr."

"Comment pensez-vous qu'il va réagir face à la possibilité de l'ingérence russe dans ... ?"

"Je n'en sais rien, Judith."

"Je parie qu'il va hurler, gouailla la détective.

"On ne tardera pas être fixés parce que je me propose de l'appeler après la réunion."

.....

La réaction du commandant Brière ne fut pas celle que l'on redoutait : "On avance, Alexandre.

On avance ... Et je ne vois vraiment pas pourquoi, je mettrais l'État major au courant de ..."

"De la possibilité d'une filière russe ?"

"Exact."

"Mais vous, vous trouvez ça plausible ?"

"Mets-en ! Mais je me méfie de la réaction de l'État major. Eux, ils ... J'ai déjà assez de mal à les empêcher de mettre la SQ dans le coup. Si on se ramène avec une histoire d'espionnage en plus, là, on est fichus. Ils vont appeler la SQ, la GRC, le SCRS et qui d'autre encore ? ... Non, on fait mieux de tenir ça mort pour le moment."

Le lieutenant n'en revenait pas. Plus qu'un appui, Brière lui offrait sa complicité : "Vous êtes sérieux, commandant ?"

"Comme toujours, Alexandre ... Oh et à propos, as-tu reçu les résultats de l'analyse comparative du sang de Leroux avec ... ?"

"Pas encore."

"Qu'est-ce qui se passe avec le nouvel assistant- directeur du laboratoire. C'est pas normal ... Il dort au gaz ou quoi ?"

Le lieutenant pesa ses mots avant de répondre.

"Hem ... Bélanger ? Je ne sais pas s'il dort au gaz mais je sais que ma tête ne lui revient pas. Et pour être franc avec vous, la sienne ne me revient pas non plus, avoua-t-il.

Brière s'esclaffa : "Et si je m'en mêle, penses-tu que ma tête va lui revenir ?"

"Ça m'étonnerait. Mais vous pouvez toujours tenter votre chance, ricana Alexandre.

"T'as pas confiance dans mon charme naturel."

"Faudrait le travailler un peu, commandant."

Brière rigola : "Dans ce cas, je lui envoie un mémo et crois-moi, tu vas les avoir tes résultats."

"Vos mémos sont toujours ... hum ... très percutants."

"Tu te fous de ma gueule !"

"Jamais je n'oserais, commandant."

"Et j' suis censé gober ça, moi ! Bon, on rit mais ... Si au moins on savait que Leroux parle russe, ça aiderait."

"S'il le parle, il ne va pas me téléphoner pour s'en vanter."

"Non, ça s'est sûr ... " Soupirs ... "Il nous faudrait une preuve solide pour l'accuser du meurtre de Caron ... Ouais ben ... en attendant d'avoir le résultat des tests sanguins, peut-être que la filature nous réserve des surprises."

"Peut-être."

"Je sens un doute dans ta voix, Alexandre. T'as pas l'habitude d'être négatif."

"D'habitude, c'est vous qui l'êtes."

Brière rigola franchement : " Pousse pas ta chance. J' peux changer d'idée, tu sais."

.....

Après avoir raccroché, le lieutenant demeura pensif. Le commandant Brière continuait à être dans son camp. Du moins, jusqu'à nouvel ordre.

N'empêche que Brière n'avait aucune solution-miracle à proposer.

À savoir : comment attraper Leroux Fontaine, sa conjointe Colette Chicoine et l'autre ?

L'inconnu qui ne parlait ni le français, ni l'anglais, ni l'italien, ni l'espagnol. Était-il, lui aussi, un espion du Service des agents illégaux russes ? Et combien y en avait-il qui opéraient clandestinement à Montréal ? Et les infrasons dans tout ça ?

Le lieutenant commençait à trouver le défi un peu lourd pour une poignée d'enquêteurs aux Homicides. Et pourtant, tous étaient compétents. Tous avaient des diplômes universitaires de premier et/ou de deuxième cycle. Lui-même avait une maîtrise et un doctorat.

C'était à eux que l'on confiait les enquêtes les plus délicates. Mais tous, tant qu'ils étaient, avaient zéro expérience en contre-espionnage. Et aucun n'était spécialiste des infrasons.

Embêtant ...

39

Jeudi, 22h00 et des poussières chez les Lemelin/Denis.

Alexandre avait passé la soirée chez-lui. En famille. Il avait besoin d'une pause. De toute façon, rester au bureau à se triturer les méninges n'aurait rien donné. Et en vérité, il voulait voir sa femme et ses enfants autrement qu'en coup de vent ou entre deux portes.

Depuis le début de l'affaire des infrasons, il était rarement à la maison pour le repas du soir, le coucher des jumelles et la causette avec son fiston de 14 ans. Et quand il y était, il avait l'esprit ailleurs. Combien de moments précieux ratait-il ? Il n'osait pas les compter. Les siens lui manquaient terriblement. Si bien que, ne fut-ce que pour quelques heures, un 'rapprochement' s'imposait.

Ainsi, ce soir-là, pendant le repas - toujours préparé par l'irremplaçable Armande- il avait appris que le fiston avait d'excellentes notes en math. Pas sa branche forte d'habitude. Après, Nicolas lui avait fait écouter une musique qu'il venait de composer. Pas mal du tout !

Puis, il était allé border les jumelles. Ravies de l'aubaine les deux petites lui avaient raconté, gloussements et mimiques à l'appui, leur première semaine au Centre de la petite enfance. Zoé et Chloé, ses deux princesses. Quatre ans, déjà !

.....

Les petites couchées, Nicolas dans sa chambre, Armande dans ses quartiers généraux, Kim et Alexandre allèrent prendre une tisane au salon.

Là, où trônait le nouveau divan livré la veille.

Alexandre, qui ne l'avait pas encore vu, se fendit d'un commentaire appréciateur : "Structure solide, beau tissu et j'aime cette couleur caramel. Ça va bien avec le reste."

Le reste était un salon double avec hauts plafonds, fenêtres en rotonde comme dans beaucoup de demeures du Carré Saint-Louis. Certaines, vieilles de près d'un siècle. C'était le cas de la maison des Lemelin/Denis. Les murs extérieurs étaient en pierres grises comme il se doit. À l'intérieur, beaucoup de boiseries. Des parquets en chêne. Toujours bien cirés, ça allait de soi.

Le décor du salon était sans style précis. Hétéroclite, dirait-on. Aucun meuble Louis XV ou machin-truc. Mais pas Décor Mag, non plus. Quelques gravures sur des murs blanc cassé. De gros coussins colorés disposés ça et là sur un tapis persan. Des fauteuils profonds en velours couleur miel. Une table à café en bois d'érable bricolée par Alexandre. Une armoire canadienne pleine de livres.

Dans un coin, un panier débordant de jouets pour les jumelles et les deux guitares de Nicolas. Devant les fenêtres, des plantes soigneusement arrosées. L'ensemble chaleureux. Accueillant. Une pièce où il faisait bon se délasser en famille et/ou avec des amis.

"Ouais ... Tu as fait un excellent choix, compléta Alexandre en s'affalant sur le sofa.

"En doutais-tu mon chéri ?"

Alexandre sourit : "Pas un instant mon amour. Bravo !"

"Merci pour la note d'appréciation ... Et à part ça, quoi de neuf ?"

"Dans l'enquête, tu veux dire ?"

"À moins que tu préfères parler de la pluie et du beau temps, fit Kim avec un sourire en coin.

Sous-entendu : *Arrête de faire semblant et vide ton sac ...*

Du moins, ce fut ainsi qu'Alexandre l'interpréta : "Mmm... le problème, c'est que je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. La surveillance de Leroux se poursuit. Le type continue à rentrer chez-lui en sifflotant, comme si de rien était et ..."

"Il sifflote ! Une figure de style, j'imagine."

Alexandre ricana : "Remarque que le sacripant aurait de quoi siffloter. Parce qu'on est pas près de l'attraper ... Dans l'équipe, personne n'a la moindre idée de ce que sont les techniques de contre-espionnage. Moi le premier, alors autant dire que ... "

"Donc, tu as adopté l'hypothèse des agents illégaux ?"

"C'est la plus plausible ... Grâce à toi ma chérie ! Ta recherche est remarquable. "

"C'est gentil de le souligner. Mais je suis persuadée, que tôt ou tard, vous en seriez arrivés au même résultat."

"Mouais ... plutôt tard que tôt."

"Où est passé l'aplomb de mon enquêteur préféré ?"

"Je le cherche depuis quelques jours et je ..." Alexandre fut interrompu par un bip, bip. Son cellulaire : "Excuse-moi Kim, je dois prendre l'appel. C'est Judith qui ..." Ce soir-là la surveillance de Leroux était assurée par le tandem Chomsky/Nguyen.

"Veux-tu que je te laisse seul ? demanda Kim.

"Non, reste. Vois-tu, quand je parle avec Judith, j'ai besoin de support moral !"

Kim rigola doucement. Elle avait rencontré Judith Chomsky à quelques reprises et la trouvait "colorée, amusante, sympathique". Il faut dire que, malgré son caractère abrasif, la sergent-détective était tout ça aussi.

"Lieutenant, dit cette dernière, on est sur Saint-Laurent et on a du nouveau !"

Alexandre mit son appareil sur Speaker-phone pour que Kim puisse suivre la conversation dans les deux sens : "Du nouveau ? Raconte, fit-il sans trop y croire.

Au bout du fil, Judith Chomsky tentait d'expliquer. Mais les mots se bouscuaient dans sa bouche. Elle semblait survoltée.

En arrière-plan, on entendit Nguyen : "Respire par le nez, y a pas le feu, Judith."

"OK, OK, OK, pas besoin de crier !"

"Mais je ne crie pas, Judith. Je te demande simplement de te calmer."

Kim et Alexandre échangèrent un regard. Allaient-ils avoir le fin mot de l'histoire ?

Eh ben oui car, miraculeusement, Judith se calma. Sa voix baissa d'un cran : "Alors, dit-elle, le couple Chicoine/Leroux est au restaurant La Chaumine avec, je suppose, le type slave ou scandinave que Tétreault nous a décrit. Il y a aussi un autre homme avec eux. On a pris des photos et ..."

"Avez-vous eu le temps de vérifier les ... ?"

"C'est fait, lieutenant. Le 'slave' s'appelle Léon Dumouchel, un nom d'emprunt bien sûr. L'autre, je vous le donne en mille, c'est Sergueï Pouchkine, le consul russe au Canada."

"OH !"

"Ouais ... Présentement, ils sortent du restaurant et les quatre montent dans la limousine du consul pour ... " Et Judith, de décrire l'action en direct : "... la limousine prend le chemin de ... Ils roulent en direction de L'Enclave ... On les suit et ... "

"Vous ont-ils repérés ?"

"Nous sommes en auto banalisée et ... En tout cas, s'ils nous ont vus, ils s'en fichent."

"Mouais ... Continuez la filature, mais soyez prudents."

"Pas de danger, intervint Nguyen, je suis là pour surveiller Judith. Et la protéger au besoin, ajouta-t-il en riant.

"Aye le macho, arrête ça tout de suite !"

Alexandre leva les yeux au ciel : "Bon, rappelez-moi s'il y a d'autres développements." Son ton était à la fois bourru et plein de sollicitude. Il coupa la communication.

"Tu t'inquiètes pour tes grands enfants, fit Kim.

"Grands enfants est le bon terme ! grommela Alexandre. "Mais oui, je m'inquiète. Parce que, même si on a pas encore de preuves formelles, il est permis de penser que Leroux n'est pas tendre avec ceux qui sont trop curieux."

"Oui, en effet. Heu ... Pouchkine, le consul de Russie, intéressant, non ?"

"Ouais ... Sa présence à cette 'réunion familiale' laisse supposer que ... Primo, ils préparent un gros coup. Secundo, Leroux et Dumouchel doivent être haut placés dans l'organisation. Autrement, le consul ne s'afficherait publiquement avec eux. Je ..."

Nouveau bip, bip. Cette fois, c'était Léo Nguyen.

"Ils sont entrés dans l'entrepôt mais n'y sont pas restés longtemps. Une dizaine de minutes à peine. Ensuite, le consul a ramené le couple Leroux/Chicoine chez-eux. Puis il a déposé le dénommé Dumouchel quelques rues plus loin. "

"Avez-vous vu où Dumouchel se rendait ?"

"Malheureusement, non. Il s'est faufilé dans une ruelle et on l'a perdu de vue. "

"Ouais, il se méfie. Qu'importe... Vous avez des photos et des noms et c'est déjà beaucoup plus que ce qu'on a obtenu à date."

"Yessss ! s'exclamèrent Chomsky et Nguyen à l'unisson.

Ils étaient fiers de leur cueillette. À juste titre d'ailleurs. Alexandre les félicita : "Bravo ! Rentrez chez-vous maintenant. On se voit demain matin, 9h00."

En mettant fin à l'appel, il ne souriait pas.

"Mon chéri ... penses-tu sérieusement que ... ?"

Kim laissa sa question en suspens.

"Que nous sommes dans une course contre la montre ? Oui, Kim. Plus que jamais !"

40

Léon Dumouchel ?

On eut beau chercher, on ne trouva rien d'autre que ce qu'on savait ou soupçonnait à son sujet. Le type avait un nom d'emprunt et parlait probablement le russe. Et pourtant, tout le monde laisse une trace électronique : adresse courriel, factures, études, lieu de naissance etc ... Pas lui.

Certes, des Léon Dumouchel, il y en avait plusieurs dans le Grand Montréal. Mais aucun ne ressemblait ni de près ni de loin au Dumouchel pris en photo par Judith et Léo. Or, démarrer une recherche approfondie le concernant était, pour ainsi dire, impossible. Cette fois, les détectives n'avaient pas de points de repaire. Aucun Sono Magic et pas d'IRAQ comme pour Leroux et Chicoine. Un miracle ne se produit pas tous les jours, hélas. Si bien que, même les talents de hacker de Léo Nguyen ne furent d'aucune utilité. Ce Léon Dumouchel n'avait pas de passé. À peine avait-il un présent. Probablement un futur, mais lequel ?

Par ailleurs, on avait toujours pas les résultats de l'analyse comparative du sang de Leroux. Le commandant Brière avait-il envoyé un mémo à l'assistant-directeur du laboratoire scientifique ? S'il l'avait fait, le lieutenant aurait dû en recevoir une copie. Ce n'était pas le cas.

Donc, peut-être que Brière avait jugé inutile de lui en envoyer une. Ou bien, il avait changé d'avis. La troisième alternative, sans doute la plus vraisemblable, était que le mémo avait été envoyé et que sa teneur avait déplu à l'irascible Bélanger. Bref, c'était l'impasse.

.....

Vendredi, salle de conférence.

Le découragement se lisait sur tous les visages. Toujours aucune preuve convaincante à faire valoir contre Leroux, Chicoine et Cie. Et si le pressentiment du lieutenant s'avérait, quelque chose de grave se tramait. Mais quoi ? Et où ? Quant au pourquoi, oublions ça.

La question n'était même pas à l'ordre du jour.

Alors, comment pincer Leroux et sa bande avant qu'il soit trop tard ?

Fallait trouver une solution et rapido. Le lieutenant en avait concocté une. Était-ce la bonne ? Probablement pas. *Mais que faire d'autre ?*

"Bon, dit-il, on ne peut pas forcer la porte de l'entrepôt du côté occupé par Leroux/Fontaine, ce serait illégal. Mais rien ne nous empêche d'entrer légalement dans l'atelier de Rodolphe Tétreault. On a sa permission et ses clefs. Hem ... J'ai examiné les plans de l'édifice avant les rénovations ... Je pense qu'il y a moyen de faire quelque chose avec ça."

"Comme quoi par exemple ? demanda Régimbald, légèrement méfiant.

"À l'époque, il y avait un tunnel sous l'édifice et s'il existe encore, peut-être qu'on peut passer d'un côté à l'autre sans trop de problème."

"C'est-à-dire qu'on va devoir explorer les égouts de la ville. Si quelqu'un nous surprend, on va être faits comme des rats ! blagua Sans-Souci. Tout le monde sourit. L'épuisement aidant, dans l'équipe, on était de moins en moins exigeants sur la qualité des blagues.

"Demain, on se divise la tâche. Chomsky, Sans-Souci, Nguyen, vous venez avec moi à l'entrepôt." Fin stratège, Alexandre prenait la peine d'inclure une femme dans le groupe des 'explorateurs'. Et pas n'importe laquelle. La plus redoutable dans l'équipe. Autrement, Judith Chomsky serait capable de lui coller un grief pour discrimination.

"Hum, continua-t-il, les autres vous surveillerez les allées et venues de Leroux et ..."

"Donc, pas de congé pour nous samedi ?"

"Pas de congé, Régimbald. Et probablement pas dimanche non plus."

"Avez-vous consulté Brière ?"

"Non. On ne sait pas ce qu'on va trouver. Inutile de lui en parler pour l'instant". En fait, Alexandre n'était pas du tout certain que le Brière, même version améliorée, approuverait le projet. En tout cas, lui, à sa place, ne l'aurait pas approuvé. Quoiqu'il en soit, sa longue pratique du commandant lui avait appris une chose. Agir d'abord. Expliquer ensuite.

Et ça fonctionnait quasiment à tous coups. Ce fut d'une voix assurée qu'il précisa comment il entendait mener l'opération : "Les deux groupes seront en constante liaison. Nous utiliserons des radio-émetteurs bidirectionnels. Donc, si on a une chance de pénétrer dans le local de Leroux, ceux et celles qui le surveillent pourront nous avertir. Comme ça on évitera une surprise désagréable, grimaça-t-il.

Tout le monde hocha la tête. Personne ne tenait à être surpris par Leroux/Fontaine, alias ... ? Parce que, si le type se fâchait, ce serait sûrement mauvais pour la santé de tous. Une petite shot d'infrasons avec ça ? *Non merci.*

"Il nous reste quelques heures pour nous préparer. Pour la virée dans le tunnel, on aura besoin d'équipement. Je m'en charge et ..."

"Heu ... lieutenant, est-ce que ce soir, on continue la surveillance de Leroux/ Fontaine, s'enquit Marie Garneau.

"On ne le lâchera plus d'une semelle, Marie. Désormais, ça risque d'être du 24/7... La semaine prochaine, je demanderai à des agents en uniformes de nous donner un coup de main."

Du 24/7 ... Personne ne protesta. Pas même Régimbald. Selon l'expression consacrée, ils étaient tous prêts à donner leur 110 %. Et bien que tout le monde y pensait, la question suivante ne fut pas formulée : *Pourquoi la SQ, la GRC, les Services canadiens de Renseignements ne sont pas encore dans le coup ? Étrange quand même ...* Peut-être préféraient-ils ne pas la poser. Parce qu'au fond, tous et toutes voulaient relever le défi. C'était devenu pour eux une affaire d'honneur.

41

Le samedi, le groupe des 'explorateurs' composé du lieutenant, de Chomsky, Sans-Souci et Nguyen arriva à l'entrepôt vers 5h00. À tort ou à raison ils avaient estimé, qu'à cette heure matinale, ils ne risquaient pas d'être dérangés par l'arrivée inopinée de Leroux/Fontaine. Lequel, pensaient-ils, serait encore au lit.

On en savait peu sur lui, mais assez pour comprendre que le type s'efforçait de vivre comme tout le monde. Et partant de ce principe, les détectives en avaient conclu que le samedi, Leroux devait probablement faire la grasse matinée comme tous les gens dits 'normaux'. C'était beaucoup présumer des habitudes de vie de l'acousticien mais pourquoi pas après tout ?

De toute manière, les membres de l'équipe des 'surveillants' étaient déjà postés pas très loin de sa demeure. S'il en sortait, cinq détectives lui fileraient le train. Et si le type s'avisait de prendre le chemin de l'entrepôt, l'info serait immédiatement relayée aux 'explorateurs'.

.....

Dans l'entrepôt du côté de Rodolphe Tétreault ...

Une fois rendus à l'intérieur, les 'explorateurs' - qui en avaient pourtant vu d'autres – restèrent un instant bouche bée. La dimension des lieux. L'atmosphère qui y régnait. Dans l'immense salle, au milieu des échafaudages et des outils de tout acabit, d'imposantes statues en pierre se dressaient comme des sentinelles géantes. De grandes fenêtres et deux énormes puits de lumière offraient au sculpteur tout l'éclairage rêvé pour réaliser ses œuvres. À plus de quarante pieds du sol, le toit.

On pouvait y accéder au moyen d'un escalier en colimaçon. Sur le toit, il y avait un cabanon que Tétreault avait dit ne pas utiliser. Or, comme le but de l'expédition n'était pas de passer en revue ce que le sculpteur utilisait ou pas, les détectives se dirigèrent plutôt vers l'escalier menant au sous-sol.

Là, où près de la fournaise, ils savaient que se trouvait une porte blindée, par laquelle, d'après les plans, on pouvait accéder au tunnel. S'il existait encore, évidemment. À ce propos, Tétreault n'avait été d'aucune utilité puisqu'il jurait n'avoir jamais tenté d'ouvrir la porte. Apparemment, la curiosité du sculpteur - qui lui avait quand même valu une balle dans le dos - n'allait pas jusqu'à explorer le Montréal souterrain. En revanche, celle des détectives allait jusque-là ...

Ainsi, après avoir essayé plusieurs clés du trousseau fourni par Tétreault, le lieutenant finit par trouver la bonne. La porte s'ouvrit en grinçant. Bien entendu, elle ne donnait pas accès à l'autre côté de l'entrepôt. C'eut été trop facile.

Et bien, qu'à cela ne tienne !

Bravement et à la queue leu leu, les détectives s'engagèrent dans un escalier en métal qui descendait dans le noir total. Heureusement, ils s'étaient munis de lampes très puissantes. Autrement, ils n'auraient pas vu où ils allaient. Et ce n'était certainement pas le moment de se casser la margoulette. Donc prudence, prudence, prudence.

Une fois rendus au pied de l'escalier, ils comprirent qu'ils allaient devoir se taper une jolie ballade dans les égouts de la ville. Comme l'avait prédit Sans-Souci. Deux options s'offraient à eux. Ou, ils rebroussaient chemin et tentaient de trouver une autre façon de pénétrer du côté de Leroux, Ou, ils continuaient. Sans même se consulter, ils optèrent pour la seconde solution.

Et ce fut ainsi qu'ils s'avancèrent dans des conduits souterrains qui dataient du début du siècle dernier. Les parois, certaines en briques, d'autres en ciment étaient tapissées de toiles d'araignées. Ça sentait le moisi. Sur le sol visqueux, grouillait une vermine qu'ils n'osaient pas nommer.

Ça et là des stalactites et des stalagmites. *Surréal !*

Chomsky prit des photos avec son i phone. Le spectacle en valait le coût.

Tout ça pour arriver à un escalier qui montait vers une autre porte blindée. Sans doute celle qui menait au côté de l'entrepôt occupé par Leroux/Fontaine. Pas de clef pour l'ouvrir, celle-là. Les détectives échangèrent un regard. *No way Jose ...*

Ils n'avaient pas fait tout ce trajet pour des prunes quand même. Et cela, dans des tunnels qui n'avaient rien à voir avec la Caverne d'Ali Baba, je vous prie de le croire. Pas de trésor caché non plus. En fait de butin tout ce qu'ils avaient recueilli, c'était de la boue sur leurs souliers et des fils d'araignées sur leurs vêtements.

.....

Aux grands maux, les grands remèdes.

Balançant ses principes par dessus bord – principes qui ne tenaient qu'à un fil d'ailleurs - le lieutenant sortit le kit de *gentleman cambrioleur* qu'il avait emporté au cas où.

Pas de doute, c'était un cas où.

Quinze minutes plus tard, les 'explorateurs' pénétraient dans le sous-sol du côté de l'entrepôt occupé par Leroux, alias Fontaine, alias ? Une introduction par effraction, voilà ce que c'était. Qu'importe ! Ils n'allaient certainement pas se dégonfler si près du but. D'autant qu'ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient et même davantage.

Leroux/Fontaine avait bel et bien installé un laboratoire acoustique clandestin dans cette partie de l'entrepôt. Il y avait là une salle anéchoïque et une salle de réverbération. Peut-être pas de la qualité de celle de l'IRAQ mais certainement suffisante pour jouer avec des infrasons. Dans un coin un radio-émetteur. Les 'explorateurs' en déduisirent que cela devait probablement servir de moyen de communication avec la Centrale de Moscou.

À noter : les grandes fenêtres, qui faisaient sûrement le bonheur de Tétreault de l'autre côté du mur, étaient de ce côté-ci obscurcies par un épais voilage.

Manifestement, Leroux/Fontaine préférait l'ombre à la lumière. Pas étonnant considérant le caractère du personnage songèrent les détectives en se déployant dans la place. Tout de suite, ils se mirent à l'oeuvre. Pendant que le lieutenant, Chomsky et Sans-Souci furetaient un peu partout, prenaient des photos, Nguyen s'attaquait à l'ordinateur.

Trouver le mot de passe lui prit un temps précieux. Et quand il trouva, il ne comprit rien aux documents encryptés. Pour une raison très simple. Il n'y avait là que des équations et très peu de texte, lequel était tapé en cyrillique. N'étant ni un acousticien ni un spécialiste de l'alphabet cyrillique, Nguyen transféra le tout sur clé USB.

Il restait un élément à vérifier. Le cabanon sur le toit.

Les détectives s'apprêtaient à gravir l'escalier en colimaçon quand le radio émetteur bidirectionnel du lieutenant crépita. C'était Lambert qui appelait :

"Leroux sort de chez-lui et discute avec le dénommé Dumouchel qui vient d'arriver. On les a pris en photo et on enregistre à distance ce qu'ils disent. Une chance qu'on a un microphone longue distance ... Faudra traduire parce qu'ils parlent russe. Enfin, je pense qu'ils parlent russe, rigola Lambert.

À l'autre bout du fil, le lieutenant hochait la tête comme si Lambert pouvait le voir : "De notre côté, dit-il, on a réussi à pénétrer dans le local de Leroux et on a aussi du matériel qu'il faudra traduire."

"Donc vous n'avez pas eu trop de difficulté à ..."

"Un peu quand même. On vous racontera ça plus tard. Nous on achève ici et ..."

"Si j'étais vous je ferais ça en vitesse. Parce que Leroux et Dumouchel sont montés dans la Mazda et je parierais qu'ils se dirigent vers l'entrepôt."

"J'ai compris.10/4." Après avoir mis fin à l'appel, le lieutenant pris son kit de cambrioleur et se tourna vers ses collègues : "Faites disparaître les traces qu'on aurait pu laisser. Moi je monte sur le toit." Dix minutes plus tard, il redescendait avec des photos de l'intérieur du cabanon.

Et plutôt satisfait de sa cueillette.

Il ne l'aurait pas juré mais il croyait savoir maintenant comment Leroux/Fontaine s'y prenait pour diriger les infrasons sur le Mont-Royal.

Les quatre 'explorateurs' refirent le chemin inverse dans les tunnels vétustes, emportant avec eux les photos et la clé USB. Tout en sachant bien que rien de tout cela ne pouvait être fourni en preuve. Leur expédition dans le fief de Leroux/Fontaine était complètement illégale.

Mais au moins, ils avaient du matériel.

42

Que faire avec du matériel recueilli en catimini dans un labo clandestin opéré par un agent qu'on suppose appartenir à la section SVR des agents illégaux du KGB ? Évidemment, pas question de passer par les voies officielles pour traduire le texte écrit en alphabet cyrillique.

Une situation cornélienne s'il en fut. Cornélienne à un point tel, qu'à la fin de ce samedi mémorable, le lieutenant s'en ouvrit à son épouse. Il ne lui cachait plus rien. De toute manière, l'eut-il fait que ça n'aurait pas fonctionné. Kim finissait toujours par le faire parler.

Il faut dire que, dans l'ensemble, elle était plutôt d'accord avec ses méthodes, parfois peu orthodoxes. Ce soir-là, ce fut même elle qui proposa une solution. Eh oui ! Il se trouvait que, pour un de ses documentaires télévisés, elle avait eu recours aux services d'un traducteur. Un dénommé Painchaud, spécialiste des langues slaves.

"Je peux lui donner un coup de fil si tu veux, dit-elle à son délinquant d'époux. Il était d'accord. Kim ne fit ni une ni deux. Elle appela le traducteur sur le champ. Ce dernier - un homme à l'esprit ouvert sans aucun doute - comprit vite la délicatesse de la situation. Il accepta volontiers d'examiner le texte en question. Si bien que le dimanche matin, le lieutenant, muni de la clé USB, se rendait le rencontrer chez-lui dans le quartier Villeray.

Painchaud, un petit rondouillard aux yeux de myope, ne payait de mine. Cependant Alexandre se rendit vite compte qu'il connaissait sa matière et pas qu'un peu. Tout en étudiant le texte à la loupe, Painchaud expliqua que l'alphabet cyrillique pouvait tout aussi bien être utilisé par des serbes, des

bulgares, des ukrainiens des grecs et des russes. Ah ! C'était bon à savoir mais ça ne résolvait rien. Au contraire, cela risquait de compliquer les choses. En effet, advenant le cas où Leroux ne soit pas russe, l'angle des espions de la réserve spéciale du KGB était-il encore valable ?

La question se posait et, sans la formuler verbalement, Alexandre se la posa. Painchaud devait être un peu devin sur les bords car, tout de suite, il apaisa ses craintes : "Rassurez-vous, lui dit-il avec un sourire malicieux, ce texte-là est bel et bien du russe."

Une heure et demie plus tard et après avoir payé le traducteur de sa poche, Alexandre repartait avec une traduction du fameux texte. Oui, mesdames et messieurs, de sa poche ! Certes, pour obtenir des renseignements, il n'hésitait pas à faire quelques accrocs aux règles établies. Mais il n'irait pas jusqu'à facturer le SPVM pour une traduction de matériel obtenu illégalement. Voilà.

Conscience élastique, direz-vous ? Probablement mais qu'importe ! Le texte contenait des renseignements précieux dont il comptait faire bon usage. Il savait maintenant quels étaient les noms russes de Damien Leroux, de son épouse Colette Chicoine ainsi que de celui du dénommé Léon Dumouchel.

Damien Leroux s'appelait en réalité Igor Abakoumov. Colette Chicoine : Tatiana Vaszov. Léon Dumouchel : Yuri Guibazov.

Les trois étaient originaires de Moscou et y avaient étudié à l'Université d'état. Ensuite ils avaient rejoints les rangs du KGB pour être affectés quelques années plus tard à l'Unité spéciale SVR (service des agents illégaux). Leur entraînement terminé, ils étaient venus s'établir au Canada où ils résidaient depuis une dizaine d'années.

Leur mission en était d'abord une d'espionnage classique, si l'on veut. Mais ce n'était pas que ça. Il y a avait beaucoup plus. Et ce "beaucoup plus" était un projet qui portait un nom ... Invasion aux Infrasons. Il va sans dire que, pour mener à bien un tel projet, les trois espions avaient été triés sur le volet. Leurs qualifications étaient plus que convenables, elles étaient impressionnantes.

Le chef de mission, le colonel Igor Abakoumov, alias Damien Leroux, était expert en balistique et acousticien. En sus, détail non négligeable, il était le fils de Vladimir Abakoumov, un oligarque multimilliardaire très proche du pouvoir au Kremlin.

C'était Vladimir qui finançait le laboratoire Sono Magic - tout à fait légal - et celui de l'entrepôt - pas du tout légal celui-là. L'argent transitait via Alfa Bank, la plus grande banque privée en Russie. Laquelle, comme par hasard, lui appartenait. Oui, papa Abakoumov était très généreux pour le projet confié à son fiston. "Toutte est dans toutte", pas vrai !

Tatiana Vaszov, elle, était comptable agréée et acousticienne. Elle pouvait donc faire de la tenue de livres les yeux fermés et les doigts dans le nez. Ensuite, contrairement à ce qu'elle avait prétendu, elle n'avait aucun problème pour interpréter les données acoustiques.

À l'IRAQ, Colette/Tatiana était chargée d'épier les moindres faits et gestes du professeur Robert Caron. La renommée et la compétence de ce dernier en matière d'acoustique faisaient de lui un adversaire redoutable. L'un des rares québécois à être en mesure de faire échouer le projet. Caron était donc un ennemi à abattre s'il le fallait. Tatiana était là pour veiller grain.

Yuri Guibazov, alias Léon Dumouchel, avait un doctorat en génie mécanique. Il était en quelque sorte le bras droit de Leroux/ Abakoumov. Il avait mis au point un dispositif qui permettait d'isoler les infrasons et de les diriger sur des cibles précises. Dispositif installé dans le cabanon sur le toit de l'entrepôt. Ses connaissances jointes à celles d' Abakoumov en balistique et acoustique faisaient d'eux le tandem idéal pour réaliser le projet Invasion aux infrasons.

Incidemment, deux coups fumants étaient en préparation. Sous la supervision bienveillante du Consul Sergueï Pouchkine et avec la bénédiction du Kremlin. Oui, oui, oui. Des infrasons mortels seraient dirigés sur les plaines d'Abraham à Québec où se tiendrait sous peu un concert rock. Cela constituerait, en quelque sorte, une répétition générale avant d'en envoyer sur le lac Louise dans le Parc national de Banff en Alberta. Charmant n'est-ce pas !

.....

Tous ces détails furent portés à l'attention des membres de l'équipe d'enquête à la réunion du lundi matin. Réaction générale : Ben oui, coudonc ! Les maudits chiens sales se sont fait la main au Lac aux Castors. Ensuite, pourquoi pas Québec et Banff tant qu'à faire !!!

Réaction primaire mais tout a fait juste dans le contexte.

Bien entendu, beaucoup de questions demeuraient.

Comment et quand l'entrepôt occupé par Leroux/ Abakoumov avait-il été gréé de l'équipement nécessaire pour procéder à des lancements d'infrasons ? Se pouvait-il que les russes aient des complices dans l'industrie locale ? Voire même au gouvernement ? Et pourquoi, l'acharnement sur le Canada ? Était-ce uniquement parce que c'était plus facile ? Était-ce en prévision d'une attaque à l'échelle mondiale ? Et pourquoi pas un peu de blanchiment d'argent pour couronner le tout ?

Pour l'instant, ces questions demeureraient sans réponses car il y avait beaucoup plus urgent. Il ne restait que dix jours avant le concert rock. Dix jours avant l'attaque aux infrasons sur les plaines d'Abraham. Comment éviter que des milliers de cadavres ne jonchent la place ? Que faire pour empêcher l'hécatombe ? Pour les détectives, résoudre l'affaire devenait plus qu'une question d'honneur, c'était maintenant une course contre la montre.

43

Dix jours, bon Dieu ! Plus de temps à perdre. Il fallait à tout prix obtenir des mandats de perquisition. Si bien qu' advienne que pourra, Alexandre décida de présenter un rapport complet au commandant. Brière. Tout y était. À partir des meurtres aux infrasons au Lac des Castors, en passant par le décès suspect de Xavier Bourgaud et le meurtre du professeur Caron. Sans oublier l'attentat contre le sculpteur Rodolphe Tétreault et le reste ...

Le reste c'était le récit de "l'expédition" de samedi à l'entrepôt. Avec photos à l'appui. Celles prises dans les égouts, dans le laboratoire clandestin et surtout celles prises dans le cabanon sur le toit. Oui, c'était du matériel obtenu illégalement. Mais il fallait que quelqu'un quelque part comprenne une fois pour toutes qu'il n'y avait plus une minute à perdre, merde !

Et pour convaincre les esprits frileux - il y en avait quelques-un en haut lieu – Alexandre croyait disposer d'un atout supplémentaire. Il s'agissait de l'enregistrement, légal celui-là, réalisé par Lambert de la conversation entre Leroux/ Abakoumov et son comparse Dumouchel/ Guibazov. Échange qui donnait ce qui suit -----

"Ouais ... as-tu remarqué ces idiots du SPVM qui nous observent en ce moment. Les imbéciles me suivent depuis quelques jours et ils croient que je ne m'en rends pas compte."

"Ils ne sont pas de taille, c'est évident."

"Tant mieux pour nous et tant pis pour eux ... Dis-donc, Tatiana prépare un festin pour ce soir, tu es invité avec ta copine la ..."

"Laquelle ?"

"Sacré Anatoli, va ! Tu ne changes pas. T'en as passées combien ... ? Un vrai Don Juan !"

"On peut pas tous avoir la chance d'être bien marié comme toi, Igor !"

"Ah pour ça, Tatiana remplit bien son devoir conjugal. Je n'ai pas à me plaindre."

"Qu'est-ce que tu veux que j'apporte ce soir. Du rouge ou du blanc ?"

"Du rouge et du blanc. Notre projet est en bonne voie, faut fêter ça !"-----

Le lieutenant prit la transcription, la mit dans sa serviette avec le rapport (version intégrale) ainsi qu'un autre rapport qu'il venait de recevoir. Il avait tout juste le temps de sauter dans sa voiture pour se rendre au Quartier général affronter le commandant qui l'attendait. Comment ce dernier réagirait-il ? Alexandre l'ignorait. Avait-il totalement confiance dans la "métamorphose" de son chef ?

Pas tout à fait. Mais il était prêt à toute éventualité.

.....

"Chriss de maudits russes, ils se moquent de nous en plus ! s'écria Brière après avoir survolé le dossier. C'était le Brière nouvelle mouture. Avant, il aurait piqué une colère noire. Traité le lieutenant et les membres de son équipe de "maudits pas bons". Les auraient menacés d'on ne sait quelles représailles. Mais là, non.

"Ouaip ... ils se moquent de nous, renchérit Alexandre. "N'empêche qu'ils ne savent pas qu'on les a enregistrés et ça c'est un point pour nous."

"C'est autant de pris en effet ... Vous continuez la surveillance, je présume ?"

"24/7 maintenant. Avec des agents en uniformes pour nous aider. On a rien à perdre."

"Rien d'autre que de grever le budget ... Hum ouais. Évidemment, ça c'est mon problème."

"Je sais commandant. Mais avons-nous une autre solution ?"

"Non, pas pour l'instant ... Heu ... As-tu reçu le rapport de l'analyse comparative du sang de ..."

"Je viens de le recevoir, commandant. Et justement, j'allais vous en parler."

"Ah enfin ! ... Tu sais que j'ai été obligé d'appeler son boss pour que le maudit Bélanger se décide à bouger. Mon mémo ne suffisait pas."

"Je vous l'avais dit que Bélanger avait la couenne dure."

"Ouais ben là, il l'a moins dure. Parce qu'il s'est fait parler dans le casque par son boss. Ça fait qu'à partir de maintenant, tu vas avoir du service au laboratoire de médecine légale."

"J'en suis très heureux, commandant. Heu... êtes-vous intéressé à connaître le résultat de ... "

"De l'analyse ? Certainement ... Hum ... à te voir l'air, on dirait que c'est une bonne nouvelle."

"C'en est une et je ne m'en plaindrai pas ... C'est bien le sang de Leroux/Abakoumov qu'on a trouvé à l'IRAQ."

"Good ! Good ! Donc on peut prouver qu'il s'est battu avec le professeur Caron avant de le maîtriser avec un taser et de le traîner dans la salle achéno ... quelque chose ..."

"Anéchoïque, commandant."

"Je ne sais pas pourquoi mais je bute toujours sur ce mot-là ... Enfin bref ..."

"Et le taser n'est qu'une hypothèse pour le moment."

"Ouais bon, de toute manière ça n'est pas très important ... Ce que je comprends de tout ça, c'est que le temps presse en titi."

"Ça, on peut le dire commandant ... Hem ... et à ce propos, il me semble qu'avec mon rapport complet, le résultat de l'analyse du sang et la transcription de la conversation entre Abakoumov et Guibazov, on a ce qu'il faut pour obtenir des mandats de perquisition, non ?"

"Tu oublies une chose, Alexandre. Ton expédition de samedi à l'entrepôt est complètement illégale. Au lieu de m'en parler après coup comme tu viens de le faire, j'aurais aimé être consulté avant que tu te lances dans l'aventure."

"Si je vous avais consulté, comment auriez-vous réagi ?"

"Mmmm ... mal probablement."

"C'est exactement ce que j'ai pensé."

"Mouais ... Bon, ce qui est fait est fait. Reste à savoir comment on va présenter ça."

"Donc vous avez l'intention de procéder pour les mandats."

"Il faut que je réfléchisse à la manière de les demander."

"Parfois, vaut mieux ne pas réfléchir trop longtemps, commandant."

En voulant jouer au plus fin, Alexandre venait d'ouvrir une porte. Il s'en rendit compte trop tard pour faire marche arrière et Brière en profita : "Comme tu l'as fait samedi en t' introduisant par effraction dans l'entrepôt. C'est ça que tu me conseilles mon grand fendant ?"

Il n'y avait pas d'agressivité dans la voix de Brière. Tout au plus, un soupçon d'ironie : "Bon, reprit-il en souriant légèrement, je te donne une réponse demain dans la journée."

Le lieutenant n'avait plus d'argument à faire valoir.

Il ne lui restait qu'une chose à faire. Se la fermer et attendre.

44

Salle de conférence, le lendemain.

Le lieutenant avait repoussé l'heure du meeting quotidien en attente d'une réponse pour les mandats. Il était maintenant 14h30 et toujours pas de nouvelles du commandant Brière. De guerre lasse, il se résigna à commencer la réunion sans trop savoir ce qu'il allait raconter aux autres ? Car veut veut pas, tout reposait désormais sur l'obtention des mandats de perquisition. Certes, il pouvait toujours tuer le temps en parlant de tout et de rien. Mais la perspective de radoter pendant une heure et demie ne l'enchantait guère dans l'état actuel des choses.

Bruits de chaises que l'on tire, toussotements, rires vite étouffés.

Les détectives venaient de prendre place autour de la grande table quand, à la stupéfaction générale, une jeune femme entra dans la salle d'un pas décidé. Très jolie. Un teint mat. Des cheveux noirs jais lui allant aux épaules. De beaux yeux bleu vert. Des rondeurs aux bonnes places dans un tailleur BCBG. Certains la connaissaient de vue. D'autres pas.

Le lieutenant, lui, l'avait rencontrée à quelques reprises. C'était Maître Léa Brière, la fille du commandant. 25ans, fraîchement diplômée du Barreau du Québec et nouvellement engagée comme avocate au Bureau du procureur. Ainsi donc, songea-t-il, Brière nous délègue sa fille ! Pour quelle raison ? Pour sonder l'ambiance ou pour ... ? Dominant sa surprise, il la présenta officiellement sans lui poser la question qui lui brûlait les lèvres : *Bon Dieu Léa, que faites-vous ici ?*

Poignées de main et salutations d'usage.

Se produisit alors un incident, en apparence banal, mais qui vaut la peine d'être souligné. Le sergent-déetective Jérôme Vandal, tout miel et la bouche en cœur, se précipita pour avancer une chaise à la jeune avocate. Le détective paraissait complètement sous le charme et la nouvelle venue le gratifia d'un sourire qu'on pourrait qualifier d'éblouissant. Nul besoin d'être fins limiers pour constater qu'entre ces deux-là il y avait un fort courant de 'sympathie spontanée'. Début de flirt ? Coup de foudre ?

La réponse à cette question cruciale devrait attendre car Maître Léa Brière, professionnelle avant tout, se mit en frais d'exposer la raison de son arrivée inopinée : "C'est moi qui suis chargée du dossier des meurtres aux infrasons, fit-elle d'une voix ferme en ouvrant son portes-documents. "Avant de venir vous rencontrer, j'ai donc pris le temps d'étudier le rapport en profondeur et bravo à tous, vous avez bien travaillé !"

Hum ... un peu beaucoup condescendante la jeune, pensa Alexandre légèrement agacé.

Imperturbable, Léa Brière continuait : "Vous avez la preuve sanguine impliquant Abakoumov dans le meurtre du professeur Caron. Vous avez la transcription d'une conversation en russe. Également la preuve que le Consul russe est mêlé à l'affaire. Trois éléments très convaincants, mais ..."

Alexandre retint un grincement de dents : "Mais...? s'enquit-il sur un ton acidulé.

"Convenons-en lieutenant, répliqua la jeune avocate sans se départir de son aplomb, une partie de ces renseignements a été obtenue illégalement ... Or pour pallier à ce léger inconvénient, j'ai une solution à vous soumettre." Léa Brière parlait avec une assurance rare chez une débutante. Prétention ou inconscience ? Ou peut-être un peu des deux ? Bref, ce fut dans un silence mêlé d'appréhension que les détectives écoutèrent ce que la belle enfant avait à proposer.

"C'est très simple, fit-elle en souriant, prenons, par exemple, les noms russes des trois espions ainsi que leurs qualifications. Vous pourriez très bien les avoir obtenus par des moyens tout à fait légaux. Avant ou après l'expédition de samedi dans l'entrepôt. Vous les soupçonniez déjà d'espionnage, n'est-ce pas ? Alors vous avez procédé par déduction, fait les recherches en conséquence et ..."

"Où voulez-vous en venir exactement, Léa ? questionna aigrement Alexandre. Il restait poli mais ... tout juste. Léa Brière lui jeta un regard difficile à interpréter : "Où je veux en venir, lieutenant ? Eh bien, je vous suggère de réécrire le rapport de la journée de samedi en omettant les détails sur la promenade dans les égouts et l'introduction par effraction. Je suis certaine que, présentée de cette façon, votre requête convaincra le juge d'accorder les mandats."

Nul doute, la fille du commandant Brière était allée à bonne école. Directe et sûre d'elle comme son père. Et ne rechignant pas trop devant l'utilisation de quelques 'nuances subtiles' pour sortir du pétrin. Une qualité appréciable aux yeux d'Alexandre qui devint soudain plus conciliant : "Hum... aucun problème, je peux le réécrire."

"Pouvez-vous le faire rapidement ?"

"Tout de suite si vous voulez, Léa."

"Excellent, lieutenant... En attendant je prendrais bien un café. Où puis-je en prendre un ? demanda la jeune avocate à la ronde. Devançant les autres comme c'était à prévoir, Jérôme Vandal s'offrit galamment pour aller lui en chercher un.

"C'est très gentil à vous, détective, gloussa la belle, tout sourire.

Wow ! Dans la pièce, on entendit quelques toussotements discrets.

Une heure plus tard, Maître Léa Brière repartait avec la version "améliorée" du rapport. Jérôme Vandal alla la reconduire jusqu'à sa voiture garée dans le stationnement de la Place Versailles.

Quand il revint dans la salle de conférence, il eut droit à une ovation debout. Avec en prime quelques blagues faites par certains mâles de l'équipe. Et pas toutes de bon goût.

"Quand est-ce que tu couches avec elle ?

"Quel pétard ! Elle doit être quelque chose au lit."

"Maudit chanceux, j'aimerais ça être à ta place."

Et ainsi de suite ...

45

Le lieutenant frappa dans ses mains pour attirer l'attention : "OK gang, la récréation est terminée, lança-t-il sèchement. Il ne s'était pas joint au concert de blagues à la con servies à Vandal. Pas son genre. En fait, pour être honnête, ce comportement de collégiens en goguette lui tapait sur les nerfs. Non pas qu'il fut prude mais il n'admettait pas qu'on puisse s'amuser à dire des inepties quand des milliers de vie étaient en jeu comme c'était présentement le cas.

Dans la pièce, un silence réprobateur accueillit l'apostrophe. De toute évidence, ses collègues n'appréciaient pas être traités en gamins. *Quoi ? Plus moyen de rigoler un peu ici ?*

Alexandre Denis modéra légèrement le ton : "Écoutez, fit-il, je ne veux pas diminuer les mérites de Maître Léa Brière ... Hem ... Elle a de belles qualités, c'est indéniable. Mais elle commence à peine à exercer sa profession. Vous ne trouvez pas étrange qu'elle soit la représentante du bureau du procureur dans un dossier aussi complexe que celui des meurtres aux infrasons ?"

Dans la salle, les mines réprobatrices se muèrent en mimiques vaguement honteuses. *Ben oui coudonc, en y repensant bien ça n'a pas de sens !*

Voyant qu'il avait réussi à ramener son monde sur le plancher des vaches ou si vous préférez, à une plus juste perception de la réalité, Alexandre poursuivit sur sa lancée : "Bon, admettons que Léa Brière nous obtienne les mandats, avez-vous noté une autre incongruité ?"

Pas de réponse. Apparemment personne n'avait noté d' autre incongruité. Un tel manque du sens de l'observation chez des fins limiers était, à tout le moins, un signe de lassitude morale.

"Je m'explique, poursuivit Alexandre en promenant son regard sur les mines ahuries de ses camarades. "Personnellement, je ne trouve pas normal que nous soyons les seuls policiers à avoir Leroux/Abakoumov dans la mire." Diplomate, il ajouta : "Qu'en pensez-vous vous autres ?"

Guy Lambert, probablement le moins affecté de 'lassitude morale', approuva le lieutenant avec enthousiasme : "En effet, ça n'est pas normal. Parce que si nous, avec peu de moyens et aucune connaissance en contre-espionnage, on a réussi à obtenir des renseignements sur Leroux et sa bande, il est assez bizarre que les Services de renseignements canadiens ne soient pas déjà sur le cas."

"Exact, Lambert. Et si nous étions le moindrement paranoïaques, on pourrait croire qu'ils nous font faire le sale boulot à leur place pour ensuite ..."

"Pour ensuite rafler tous les honneurs, ricana Judith Chomsky.

"Ou pour nous faire porter le chapeau advenant le cas où la capture de ces espions russes de haut niveau créerait un incident diplomatique, précisa Alexandre.

"Oh boy !!"

"Oui Judith, oh boy ! ... Ne nous faisons pas d'illusions, si nous réussissons à faire accuser Leroux /Abakoumov de meurtres en série, des représailles il y en aura certainement. N'oublions pas qu' il est le fils de Vladimir Abakoumov, un oligarque très proche du président."

"Et tout ça sera la faute de ces pauvres cons du SPVM. Des idiots qui ne comprennent rien à la complexité des relations internationales. Une erreur, monsieur le président ... On s'excuse et on en parle plus, railla Chomsky, laquelle, ça se voyait et s'entendait, n'éprouvait plus de 'lassitude morale'.

Néanmoins, l'impression de se faire avoir en quelque part se lisait maintenant sur tous les visages. Rage et frustration. Or, c'est bien connu, des pensées moroses ne mènent nulle part. Il fallait à tout prix dissiper le malaise, canaliser les énergies dans le bon sens.

Le lieutenant, rarement à court d'idées, bonnes ou mauvaises (bonnes, la plupart du temps, reconnaissons -le), le prouva une fois de plus.

"Je propose donc, fit-il énergiquement, qu'en attente des mandats qui viendront peut-être et je dis bien peut-être, nous concentrons nos recherches sur les complicités probables au sein des deux paliers de gouvernement ... Fédéral et provincial."

"Vous croyez qu'il y en a, lieutenant ?"

"J'en mettrais ma main au feu, Lambert. Autrement, je ne vois pas comment Leroux aurait pu installer un laboratoire clandestin de cet envergure dans L'Enclave. Il a sûrement fallu qu'il ait de l'aide de gens d'ici pour le transport et l'installation du matériel. Sans oublier les permis d'exploitation."

Hochements de tête et murmures d'acquiescement. *De l'aide ? Oui c'était possible.*

"Ouais mais ... Est-ce qu'on poursuit quand même la surveillance ?" s'inquiéta Régimbald.

"Il le faut ... Ne serait-ce que pour les faire suer, ricana Alexandre.

Régimbald, qui en avait sa claque de la surveillance de Leroux et ne se gênait pas pour le manifester, fit la grimace. "Rassure-toi Frank, s'empessa de lui dire son chef, nos collègues en uniformes vont s'en charger. Pendant que nous, nous serons occupés à chercher des noms de collabos canadiens et québécois. Les coffrer et les faire parler avant que le pire ne se produise sur les plaines d'Abraham et à Banff."

"Ouf plus de surveillance ! rigola Régimbald.

Il fut le seul à rire et encore, pas très longtemps. Car tous dans l'équipe, lui inclus, voyaient enfin ce qu'ils avaient évité de voir jusqu'à présent, l'éléphant dans la pièce. Ils étaient apparemment les seuls dans tout le pays à tenter de résoudre une affaire des plus délicates et qui dépassait largement leurs compétences. Et mine de rien, on était neuf jours avant l'attaque aux infrasons prévue sur les plaines d'Abraham.

46

Neuf jours ...

Il fallait absolument trouver **qui** au Québec et au Canada avait intérêt à faciliter la réalisation du funeste projet ourdi par les russes. Et ça urgeait. Les détectives retroussèrent leurs manches et toute l'équipe se mit à l'oeuvre. Tous travaillèrent d'arrache-pied sans compter les heures. C'était à peine si, ils et elles rentraient chez-eux pour prendre une couple d'heures de repos à la sauvette. Un rythme infernal mais qui s'imposait.

Tant et si bien que, le surlendemain, il était très tard quand le lieutenant rentra chez-lui complètement crevé. Tout le monde dormait sauf Kim qui lisait au salon en l'attendant. "Tu n'aurais pas dû m'attendre, fit-il d'une voix lasse en l'embrassant sur la joue.

"Oh c'est surtout par curiosité, fit-elle sur un ton badin. "Vois-tu mon chéri, pour rien au monde, je ne manquerais la suite du roman-feuilleton." Comme toujours, Kim suivait avec grand intérêt les enquêtes de son mari. Celle sur les meurtres aux infrasons plus que toute autre, il va sans dire.

Ainsi, elle savait que les mandats de perquisition n'étaient pas encore émis et ce malgré l'intervention de Maître Léa Brière. Que dans l'intervalle, les détectives faisaient l'impossible pour trouver des complices des soviétiques à "l'interne". Bien entendu, elle s'inquiétait pour les milliers de gens qui allaient mourir si rien n'aboutissait. En sus, elle craignait pour la santé de son mari qu'elle voyait s'épuiser à la tâche. Et quand elle était inquiète, Kim avait tendance à se réfugier dans l'humour (pas noir autant que possible) pour alléger l'atmosphère. Chasser l'angoisse.

Alexandre sourit malgré lui : "Roman-feuilleton ! Pas mal comme figure de style, ma chérie."

"Oh, ça me vient tout naturellement, mon amour, rétorqua-t-elle toujours sur le ton de la blague.

"Oui, je sais ... Bon écoute, je prends une douche rapide et ensuite on pourra parler. Ça te va comme ça ?" dit-il en s'efforçant de paraître hop la vie.

Avait-il envie de parler ? Pas vraiment. En fait, il avait surtout besoin de sommeil. Et s'il s'était écouté, il se serait couché tout habillé. Dormir, dormir, dormir ... Mais il ne voulait pas décevoir sa femme. D'autant qu'elle avait une qualité d'écoute exceptionnelle et était souvent de bon conseil. Qualités plus qu'appréciables dans le cas présent.

"Mais oui ça me va, mon amour. De toute manière, je ne bouge pas d'ici, fit Kim en lui caressant la main.

Si les époux s'étaient donné la peine d'analyser leur comportement à ce moment-là, ils auraient constaté que, depuis quelques jours, le même scénario se répétait. Les mêmes gestes, les mêmes mots prononcés aux mêmes heures quasiment sur le même ton. Mais de toute évidence, le moment ne se prêtait pas à l'introspection chez les Lemelin-Denis.

"Bon j'y vais, fit Alexandre en s'éclipsant.

Avant d'aller sous la douche, il prit le temps de se raser. Ce qu'il n'avait pas fait depuis au moins deux jours, si ce n'était plus. Quand il était absorbé dans une affaire, Alexandre négligeait son apparence. Pas le temps de se pomponner. Hors il avait la barbe très forte et ce soir-là Kim avait légèrement grimacé quand il l'avait embrassée. Un message plus ou moins subliminal pour lui signaler qu'il était temps de faire un brin de toilette.

Il brancha le rasoir et s'approcha du miroir. En voyant sa tête, il eut peine à se reconnaître. Qui était cet homme ? Les yeux cernés, le teint blafard, quelques fils argentés dans une masse de cheveux noirs qui auraient besoin d'une bonne coupe. Où était passé l'homme qu'il croyait être ? Énergique, sûr de lui, l'enquêteur-étoile du SPVM ... Une étrange sensation de vide s'empara de lui.

Un traitement de choc, voilà ce qu'il lui fallait pour reprendre pied. Il resta donc sous la douche beaucoup plus longtemps que prévu. Une douche à l'eau froide alors qu'il aurait préféré de l'eau chaude. Ou tiède à la rigueur. Mais l'eau froide était paraît-il un remède infallible quand on se sent flagada.

.....

"Mmm ... quel bel homme, fit Kim quand il revint au salon.

"Tu es trop bonne, fit-il en s'efforçant de paraître hop la vie.

"Toujours pas de nouvelles pour les mandats de perquisition ?"

"Non, toujours pas. Remarque que ça peut prendre encore une couple de jours avant de ... "

"J'espère que tu fais confiance à Léa Brière. On dit d'elle qu'elle est une des plus brillantes recrues du Barreau."

"Je n'en doute pas, Kim. Mais elle en est à ses débuts et puis ... on ignore encore quel juge sera saisi de l'affaire. Il y a des juges qui savent lire entre lignes, tu comprends ?"

"Hem ... autrement dit, des juges qui pourraient interpréter de la mauvaise manière les nuances que tu as faites en réécrivant le rapport de l'expédition de samedi dernier, dit Kim, taquine.

Elle avait lu les deux versions. L'originale et celle expurgée des détails compromettants. Le subterfuge ne l'avait pas dérangée. Au contraire, elle avait trouvé l'exercice très réussi. Elle le lui redit :
"Je suis certaine que, peu importe le juge, ça va passer comme une lettre à la poste."

"Une lettre à la poste ? Je te signale que les postiers sont présentement en grève, répondit Alexandre mi-figue, mi-raisin.

"Holà, ça ne va vraiment pas, hein !"

"Ça va mais ... jusqu'à un certain point seulement."

"Et quel est le point où ça ne va plus, mon chéri ?"

"On croit avoir découvert quelles sont les personnes qui ont intérêt à faire traîner les choses et..."

"Ah oui ! Mais c'est une très bonne nouvelle ça. "

"Oui et non. Vois-tu, si les mandats finissent par être émis, je crains que ça provoque beaucoup plus qu'un simple incident diplomatique avec la Russie ... Ça risque d'ébranler nos institutions."

"Oh la la !" Kim jugea préférable de ne rien ajouter. En fait, elle commençait à se demander si son mari n'affabulait pas un peu. En un mot, s'il avait toute sa tête. Et d'instinct, elle sentait que le contredire n'aurait aucun effet pour le moment.

"Et qui servira de bouc émissaire ? Qui portera l'odieux ? ... L' équipe chargée de l'enquête évidemment. Voilà où nous en sommes, Kim."

"Mmmm ... Est-ce à dire que tu serais prêt à accepter que d'autres corps de police s'en mêlent, mon chéri ? s'enquit-elle innocemment.

"La décision de m'appartient pas."

"Tu ne réponds pas à ma question, Alexandre."

"Bon d'accord. Écoute, j'avoue qu'au point où j'en suis, j'accepterais que tout le monde s'en mêle. Mais je serais étonné que ça se produise."

"Ah bon ! et pourquoi ?"

"C'est compliqué."

"Et si on prenait un verre de blanc, peut-être que ça t'aiderait à ramasser tes idées."

"Incitation à la débauche !"

"Pourquoi pas ?"

"Oui, pourquoi pas en effet, convint-il en se levant pour aller chercher une bouteille et deux verres à la cuisine.

47

"Madame est servie, fit Alexandre en tendant un verre de blanc bien frais à sa femme.

"Merci galant homme, fit Kim un sourire aux lèvres. "Et maintenant que nous avons du carburant, ajouta-t-elle un tantinet moqueuse, de grâce, dis-moi ce qui pourrait menacer nos institutions."

Alexandre faisant rarement dans la surenchère et encore plus rarement dans le cliché, Kim avait du mal à dissimuler sa perplexité face à ce qu'il avait avancé : *ébranler nos institutions, ban voyons donc !* Bien entendu, il s'était rendu compte qu'elle ne le suivait pas complètement dans son délire.

Pouvait-il lui reprocher d'avoir des doutes ? Non. Lui-même croyait à peine à ce qu'il avançait. N'empêche qu'il plaida sa cause avec véhémence : "Ce n'est pas une blague Kim. Parce que, figure-toi qu'on a réussi à remonter la filière jusqu'au cabinet du PM à Ottawa et ..."

"Jusqu'au cabinet du ... !! Pas lui tout de même. J'ai beau le trouver superficiel et m'as-tu-vu, je suis certaine qu'il ne pactiserait avec les soviétiques."

"Non, pas lui. Il est beaucoup trop occupé à cultiver son image de type cool, persifla-t-il : "C'est le Solliciteur Général, qui nous intéresse. Son ministère chapeaute la GRC et le SCRS et ... "

"Todd Grant !! " Kim regarda intensément son mari : "Explique."

"Il ... Tout d'abord, quand on essayé de le rejoindre, on s'est fait répondre qu'il n'était pas disponible pour une entrevue. Et ne le serait pas dans les prochaines semaines. Si bien que ..."

"Bof, nous les journalistes, on se fait souvent rembarrer de la même manière."

"Je comprends, Kim. Mais ce n'est pas tout à fait la même chose. Parce qu'en règle générale, les gens qui n'ont rien à cacher se rendent disponibles pour les enquêteurs de police."

"Ah pour ça, tu n'as pas tort, concéda-t-elle. Puis, sur un ton décidément moqueur, elle continua : "Alors, qu'aurait-il à cacher ce cher Todd ?"

Là, Kim y allait un peu fort dans l'ironie. Alexandre, qui n'avait pourtant pas l'habitude de s'offusquer pour si peu, se sentit insulté. Une réaction quasi infantile qui en disait long sur son état d'épuisement. Réprimant de justesse une riposte cinglante, il prit une gorgée de vin et son temps avant de répondre : "... On a découvert que sa femme est d'origine russe. Bon, en soi ça ne prouve rien. Mais quand on a constaté qu'il se rend assez fréquemment à Moscou et qu'il ... "

"Sa femme a peut-être de la famille là-bas."

"Je te l'accorde, Kim. Mais alors, comment expliquer ses échanges de courriels avec le père d' Igor Abakoumov, alias Damien Leroux ?"

"OH !"

"Ouaip OH ! ... Todd Grant est un agent double, Kim."

"C'est une très grave accusation, Alexandre."

"J'en suis très conscient."

"Hum ... À part les courriels, sur quoi t'appuies-tu pour être aussi catégorique ?"

"Les courriels, écrits en anglais soit dit en passant, indiquent que les deux hommes se connaissent très bien. Et sans que ce soit clairement précisé on devine que **notre** Solliciteur Général rend certains services à la Russie. Ce qui nous a amenés à vérifier ses états bancaires. On y a trouvé des sommes importantes versées à son compte via Alfa Bank. Précisément, la banque privée appartenant à l'oligarque."

"Oh la la ! "

Cette fois, le oh la la ne contenait aucune ironie. Kim était enfin convaincue.

Ce qui ne l'empêcha pas de prendre un ton faussement sévère pour ajouter : "Et ... je suppose que vous aviez un mandat pour effectuer ces vérifications ?"

"Pas exactement, votre honneur !"

"Piratage, hum ... ! Tu ne pourras pas utiliser ça en cour."

"Non. Pas plus que le reste de nos trouvailles d'ailleurs."

"Ah ! bon ... Et le reste, c'est quoi ?"

"Un deuxième suspect. Cette fois, au ministère des Transports du Québec."

"Voyons, est-ce possible ? Ils sont tous tellement purs dans ce ministère-là !" Kim se référait aux récents scandales de corruption qui avait ébranlé le ministère et donné lieu à l'arrestation de deux hauts fonctionnaires. D'où son ton sarcastique. Alexandre eut un rire désabusé : "En tout cas, dans l'affaire qui nous occupe présentement, le sous-ministre Turbide n'est pas du tout pur, lui."

"Turbide, ça ne m'étonne pas. C'est l'as des magouilleurs. Il est en poste depuis une bonne dizaine d'années et quel que soit le parti au pouvoir, il réussit toujours à tirer son épingle du jeu."

"Ah pour la tirer, il la tire, c'est sûr. Devine ce qu'on a trouvé à son sujet ?"

"Il porte le nom d'un bébé mort-né."

"En plein ça. En réalité il s'appelle Anton Bassov"

"Anton Bassov, tiens, tiens ... Dis-moi une chose, Alexandre, quand as-tu commencé à penser qu'il y avait des complices de notre côté ?"

"Pour le ministère des Transports du Québec, après avoir ... hem ... 'visité' l'entrepôt de Leroux. Je me suis dit qu'il devait bien y avoir quelqu'un d'ici qui l'avait aidé à se procurer le permis d'exploitation, le matériel qu'on ne trouve pas au coin de la rue et le ..."

"Oui, évidemment. Qui de mieux que quelqu'un du ministère des Transports pour assurer le libre circulation des marchandises, trouver le bon entrepreneur et ... Mais à Ottawa comment en es-tu venu à soupçonner Todd Grant ?"

"Je trouvais étrange que, compte tenu de tout le bruit fait autour des meurtres aux infrasons, personne des Services secrets canadiens et de la GRC ne semblait s'en préoccuper. D'habitude, ils sont toujours aux premières lignes dans des affaires de cette ampleur. Alors j'en ai déduit que leur patron le Solliciteur général avait peut-être son mot à dire là-dedans."

"Apparemment, ton pif ne t'a pas trompé, mon chéri !"

"Mouais ... Je trouve que mon pif a mis du temps avant de flairer quelque chose."

"Tu te juges trop sévèrement, Alexandre. L'affaire est loin d'être banale et je ne connais personne qui aurait réussi à découvrir tout ce que toi et ton équipe avez trouvé à date. Bravo !!" C'était une profession de foi inattendue qui alla droit au cœur d' Alexandre : "Merci pour ton support, mon amour. J'en ai sérieusement besoin, reconnut-il simplement.

Elle hocha la tête : "Donc, si j'ai bien compris, Todd Grant empêcherait le SCRS et la GRC d'intervenir, c'est ça ?"

"À toi de me confirmer s'il en a le pouvoir, Kim. Tu connais bien la politique et les politiciens. C'est ton métier de les mettre en boîte et tu réussis très bien à part ça."

"La flatterie ne te mènera à rien, mon amour, sourit Kim. Tout de suite, elle enchaîna : "Mais oui, le Solliciteur général du Canada a le bras très long et peu de comptes à rendre à qui que ce soit."

"C'est ce qu'on a pensé aussi et ... Comment va-t-on se sortir de ce merdier-là ? Je..."

"As-tu mis Brière au courant de vos dernières ... hem ... trouvailles ?"

"Je lui ai faxé le tout avant de rentrer à la maison. Y inclus, la manière dont on s'y est pris pour obtenir les renseignements. Qu'est-ce qu'il fera avec le nouveau matériel ? Je n'en sais rien et ça m'inquiète. Le temps file et je commence à être à court de ... hum ... solutions."

Kim hocha la tête : "Tu devrais parler à Louis Santerre. Il ..."

"Pour lui raconter quoi ?"

"Tout. Ça te fait toujours beaucoup de bien quand tu parles avec lui."

"Écoute, il n'est pas mêlé à cette affaire et ... tant mieux pour lui !"

"Tu es vraiment au bout du rouleau pour dire ça, mon amour. La fatigue est mauvaise conseillère. Il faut que tu prennes un peu de repos autrement tu ne tiendras pas le coup."

"Tu as raison. Il faut que je dorme."

Ils finirent le vin et montèrent à leur chambre.

Il était 2 h15 quand Alexandre réussit à mettre son cerveau à off. Il ne restait plus que sept jours avant l'attaque aux infrasons sur les Plaines d'Abraham.

48

"Maudite marde, j' peux pas croire qu'on a pas encore reçu les fichus mandats, déplora Sans-Souci en se versant un café.

"Qu'est-ce qu'ils brettent les hosties, renchérit Léo Nguyen qui venait d'ajouter trois carrés de sucre dans le sien.

"Ouais ben Vandal, laisse-moi te dire une chose. Ta blonde a les deux pieds dans la même bottine. Pas très efficace, miss-je sais-tout, se moqua Frank Régimbald.

Jérôme Vandal faillit s'étouffer avec une gorgée de café et serra les poings : "Écoute-moi bien espèce de demeuré, Léa Brière n'est pas encore ma blonde mais je ne permettrai pas que tu t'en prennes à elle. **Ok là !**"

Les couteaux volaient bas autour de la machine à café, ce matin-là. Plus que cinq jours avant l'attaque aux infrasons sur les Plaines d'Abraham et toujours pas de mandats perquisition. Résultat : la tension était à son comble au sein de la vaillante équipe du lieutenant Denis.

Et que fait-on quand rien ne va plus ? On s'énerve, on devient maussade et l'on cherche un, une ou des coupables. Une maladie contagieuse très répandue en ce bas monde. Une maladie dont les détectives, aussi vaillants fussent-ils, étaient de plus en plus gravement atteints.

Bien entendu, au premier rang des "hosties de bretteux" auxquels ils s'en prenaient, trônait celle qui était chargée de l'affaire au Bureau du Procureur, la ci-après nommée Maître Léa Brière. La jeune avocate était devenue le, ou si vous préférez, la bouc émissaire de prédilection. La tête de turc sur

laquelle on tapait féroce­ment. Bref, plus personne dans l'équipe ne célébrait sa beauté et ses compétences. Sauf Jérôme Vandal qui continuait à la défendre bec et ongles.

Le manque de sommeil, l'épuisement nerveux, le sentiment de ne pas être à la hauteur rendaient l'attente encore plus insupportable. La veille, pour tromper leur angoisse, et avouons-le, justifier leur salaire, les détectives avaient fait du ménage dans quelques dossiers en souffrance. Des bricoles comparées à ce qui les préoccupait réellement : l'affaire des meurtres aux infrasons.

Silencieux, le lieutenant écoutait ses collègues casser du sucre sur le dos de la pauvre Léa Brière. Lui aussi était épuisé, nerveux, frustré. D'autant qu'il n'avait aucune nouvelle du commandant. Et pourtant, il avait laissé plusieurs messages à son bureau. Mais toujours rien. Ni retour d'appel, ni mémo, ni texto. Un silence incompréhensible et suspect qui le mettait en rogne.

Mentalement, il s'entendait hurler : *"Commandant, êtes-vous conscient qu'il ne reste que cinq jours avant l'attaque sur les plaines d'Abraham, merde !"* Et l'autre de répondre : *"Pas besoin de crier comme un maudit malade, j' suis pas sourd, tabarnak !!"*

Pendant qu' Alexandre Denis imaginait la discussion musclée qu'il aurait avec son chef, ses collègues avaient délaissé le thème 'Léa Brière' pour s'en prendre à d'autres cibles. Ils et elles en étaient rendus(es) à affirmer que le commandant Brière, le juge, le maire de Montréal, les PM du Canada et du Québec faisaient tous partie d'un sombre complot pour étouffer l'affaire. Du pur délire.

Le lieutenant - c'était son rôle après tout - se devait de mettre un frein à cette dérape collective : "Tout le monde dans la salle de conférence, faut qu'on se parle, fit-il sèchement.

.....

Alors qu' au SPVM, Alexandre Denis s'esquintait à faire entendre raison à ses collègues, à l'autre bout de la ville, deux femmes discutaient ferme. S'il avait été présent, Alexandre aurait aisément reconnu : le boudoir, le tapis de haute laine blanche, le fauteuil Récamier et les deux femmes.

Valérie Dupuis et ... à son grand étonnement, Colette Chicoine.

49

Assise sur le bout d'un fauteuil (pas le Récamier), c'était présentement la Chicoine qui discourait avec force gestes et mimiques. Valérie Dupuis, la mine complètement ahurie, l'écoutait les yeux écarquillés, la bouche ouverte toute grande.

Quand l'espionne se tut, son interlocutrice, au bord de l'apoplexie, s'écria : "Mais c'est ignoble ! Comment avez-vous pu faire ça, Colette ? Ou dois-je vous appeler Tatiana maintenant ?"

"Je n'avais pas le choix, plaida Colette/Tatiana. "À Moscou, ils détenaient mon père et menaçaient de l'exécuter si je ne faisais pas ce qu'ils voulaient."

"Votre père, un ancien membre du KGB soupçonné de dissidence ? Et je dois vous croire sur parole alors que vous avez menti depuis le début !" Valérie Dupuis suffoquait d'indignation.

"Mais je vous jure que je n'avais pas le choix, Valérie. Je vous en supplie, croyez-moi. Je ... "

Colette Chicoine, les yeux dans l'eau, avait beau chercher des mots apaisants pour justifier l'injustifiable, Valérie Dupuis ne voulait rien entendre.

Emportée par la colère, la naturopathe vociférait : "Vous avez trompé ma confiance et celle d'un ami très cher, le professeur Caron. Vous l'avez espionné éhontément et vous vous êtes rendue complice de son meurtre. Sans parler des assassinats de mon mari et des autres sur le Mont-Royal. Et maintenant que votre père est décédé vous éprouvez des remords ? Je ne vous crois pas. Tiens, vous me dégoûtez !"

Pâlissant sous l'insulte, Colette /Tatiana persista quand même à plaider sa cause : "Je vous en prie Valérie, comprenez ma situation ... Vous ne connaissez pas mon mari, c'est un homme cruel et j'en ai peur. Il me frappe souvent et ... Regardez mes bras, il ..."

Si l'espionne pensait éveiller la pitié chez son hôtesse, elle se trompait royalement. La naturopathe, encore sur sa lancée, cracha : "Je n'ai aucune pitié pour vous. En avez-vous eu pour les gens que votre mari a froidement assassinés ? Et en avez-vous pour ceux qu'il s'apprête à tuer sur les Plaines d'Abraham ?"

"C'est justement pour ça que je suis venue vous trouver, Valérie. Je ..."

"Justement pour ça que ... !?! Ça c'est le bouquet. Vous croyiez peut-être que j'allais applaudir vos faits d'armes. Vous donner ma bénédiction ... Pour qui me prenez-vous, Colette ?"

"J'allais ajouter que je ne peux plus cautionner les projets d'Igor. Que ce soit sur les Plaines d'Abraham ou ailleurs. Et vous êtes la seule personne en qui j'ai confiance pour ..."

"Pourquoi ne pas vous adresser directement à la police ?"

"Je ... je crains que la police d'ici ne soit infiltrée par des agents du KGB."

"Vous craignez que ... Ma foi, vous êtes complètement parano en plus de ça ! ... En tout cas, si vous ne le faites pas, moi je vais le faire. Je téléphone immédiatement au lieutenant Denis du Service des Homicides. Il m'a laissé sa carte et je ..."

"Je vous en supplie ne faites pas ça." Colette/Tatiana tremblait comme une feuille. "Il ne faut pas que mon mari apprenne que je l'ai dénoncé. Il va tout de suite communiquer avec le Kremlin et ils vont me tuer, c'est certain."

"Qui ça, ils ?"

"Des agents du KGB ou peut-être même mon mari." Le ton était désespéré. Et à moins d'être une actrice consommée, l'espionne ne pouvait feindre les tremblements qui l'agitaient. Tant et si bien que Valérie Dupuis, qui n'était pas une mauvaise personne malgré son côté pimbêche, commença à fléchir : "Si ce que vous me racontez est vrai, fit-elle plus sobrement, votre mari n'a pas beaucoup de scrupules en effet."

"Aucun, il n'en a aucun. C'est un véritable sociopathe !"

"Je vous entends bien, Colette. Néanmoins, nous devons avertir les autorités."

"Non, non ! Il faut trouver une autre façon de ..."

"Écoutez-moi bien Colette ou Tatiana ou peu importe, nous ne sommes pas des barbares ici ...

Si vous courez un réel danger, la police vous protégera."

L'espionne secoua la tête : "Et vous pensez qu'en prison, je serai à l'abri ? Vous vous trompez, Valérie. Vous ne connaissez pas les gens du KGB, ils ont le bras très long et rien à leur épreuve."

Les deux femmes s'observaient en silence. Deux étrangères.

Deux femmes qui n'avaient pas le même passé et sûrement pas le même présent.

L'une, ayant vécu sous un régime totalitaire, en portait visiblement les stigmates. L'autre, bien que drapée dans son confort bourgeois, était bouleversée. De toute évidence elle était déterminée à tirer l'affaire au clair coûte que coûte. Et ça ne prenait pas un grand sens de l'observation pour constater que les questions se bouscullaient dans sa jolie tête de bourgeoise / naturopathe.

Colette /Tatiana est-elle réellement une espionne ? Si oui, pourquoi cherche-t-elle une alliée ? Et ses prétendus remords ? À moins qu'elle soit complètement cinglée ? En tout cas, quelque chose ne tourne pas rond chez cette femme. Elle a besoin d'aide. Comment la convaincre de se rendre aux autorités ?

La confrontation n'ayant donné aucun résultat, Valérie Dupuis amorça un virage à 180 degrés. Surmontant sa colère, elle opta pour l'approche Psychologie 101.

"Dites-moi Colette, fit-elle plus doucement, êtes-vous certaine d'être en sécurité si vous retournez immédiatement auprès de votre mari ?"

"Non."

"Alors, allons tout raconter au lieutenant Denis. Il m'a semblé être un homme bon et compréhensif. Il ne refusera pas de vous entendre, j'en suis sûre ... Et puis, si cela peut vous rassurer, je vous accompagnerai ... Ça vous va comme ça ?"

Colette/Tatiana eut d'abord un geste de dénégation. Puis, inclinant lentement la tête, elle murmura : "Je ... d'accord, Valérie."

50

Il était environ 10 heures 30 quand les détectives sortirent de la salle de conférence. Plus sereins ? Non. Un peu plus calmes ? Oui. Mais pour combien de temps ? Une heure, toute la journée, deux jours ? Va savoir ... Quoiqu'il en soit, il y avait moins de radotage dans l'air.

Une accalmie toute relative due à l'intervention du lieutenant qui était allé droit au but. Bon d'accord, il l'avait fait avec ménagement, mais pas trop quand même. Parce que, voyez-vous, parfois (rarement pour être honnête) ses collègues avaient besoin qu'on leur mette le nez dans leur caca.

Qu'on leur rappelle de manière énergique ce pourquoi ils étaient devenus policiers et policières. "Servir et protéger, ça vous dit quelque chose ? avait demandé Alexandre en promenant son regard d'acier sur l'assistance. Le regard des grandes occasions. Celui qui ne faisait pas de quartier. Qui disait sans le dire *"calmez-vous le pompon, sinon ça va mal aller"*. Une méthode pratiquement infaillible pour ramener tout le monde à l'ordre sans s'époumoner.

Si bien que, quand vint le moment de distribuer les tâches pour la journée, personne n'avait rouspété ni à voix haute, ni autrement. Déduction : avec un peu de bonne volonté et d'huile de coude, tous pouvaient fort bien se replonger dans trois ou quatre *cold cases* en attendant des nouvelles pour les mandats. Et ce, sans accuser Pierre, Jean, Jacques de comploter contre la nation.

Après s'être assuré que chacun avait sagement regagné sa place, qui au téléphone, qui le nez dans un dossier, Alexandre se retira dans son bureau pour se consacrer à la préparation d'un témoignage qu'il devait livrer dans un procès pour meurtre. Procès qui débutait le lendemain.

Bien entendu, un témoignage en cour n'était pas une nouveauté pour lui. Sauf que, dans ce cas précis, l'avocat de l'accusé, Maître Sébastien Choquette était une vieille connaissance. Cela remontait au temps où, étudiants tous les deux, ils partageaient un logement rue Saint-Hubert avec avec des camarades de fac. Le temps lointain des canes de bines, des spaghettis en boîte et des sandwichs au baloney. Depuis lors, les deux hommes avaient fait du chemin. Beaucoup de chemin. Mais pas du même bord de la clôture.

Ils n'étaient pas devenus ennemis pour autant. Mais disons qu' ils étaient en compétition féroce. Et pour s'être mesuré à son ancien coloc dans plusieurs causes, Alexandre savait à quel point ce dernier était un redoutable avocat de la défense. Or, comme mordre la poussière devant Sébastien Choquette n'était pas son sport favori, Alexandre avait tout intérêt à peaufiner son exposé. *Yes sir ...*

.....

Il venait tout juste de s'installer pour réviser ses notes quand on l'appela de la réception. Deux femmes demandaient à le rencontrer.

"Elles ne m'ont pas donné leurs noms, lieutenant, fit le jeune sergent au bout du fil. "Mais elles disent avoir des choses importantes à vous révéler concernant l'affaire des infrasons."

"Comment ça, pas donné leurs noms !?! Tu n'as pas insisté pour qu'elles signent le registre ?"

"Euh ... non, lieutenant. Elles ont l'air tout à fait réglo et ..."

Alexandre leva les yeux au ciel.

On ne leur apprenait donc plus rien à l'Institut de police ? Manuel du Bon Enquêteur, Chapitre VI, paragraphe 2, alinéa 5 ... *"Demander les identités des individus, suspects ou pas, en toutes circonstances."* Fin de la citation.

Pas très futé, le jeunot, pensa Alexandre en retenant la réplique cinglante qui lui venait à l'esprit. Et qu'il regretterait probablement par la suite. Autant laisser filer pour cette fois. Et puis *merde*, il avait suffisamment rempli son devoir de donneur de leçons pour la journée, voire pour la semaine.

N'empêche que les deux femmes en question pouvaient tout aussi bien être des journalistes en quête de détails croustillants pour un journal à potins où elles écriraient n'importe quoi de toute manière. Ou encore des écornifleuses qui voulaient voir de près comment se passaient les choses à l'intérieur du Centre d'enquête. Des groupies de la police, ça existait et beaucoup plus qu'on pense.

Ou pis encore et ce serait le *boutte du boutte*, ces deux-là pouvaient être venues avec de très mauvaises intentions. Comme de tirer tout le monde à bout portant. Peut-être même avec un pistolet à infrasons, qui sait ?

"OK envoie-les moi, soupira Alexandre en se demandant s'il avait complètement perdu la boule pendant quelques secondes.

La réponse était oui.

51

Quand les deux femmes entrèrent dans son bureau, le lieutenant faillit tomber à la renverse. De toutes les invraisemblances, et Dieu sait s'il y en avait dans cette fichue affaire de meurtres aux infrasons, celle-là était de taille.

L'espionne russe et la veuve Dupuis, ensemble !?! Et elles prétendaient avoir des révélations à faire. S'était-il trompé sur l'innocence de Valérie Dupuis ? Et l'autre, Colette Chicoine, alias machin, que venait-elle faire exactement ? Se livrer ? Brouiller les cartes ? Ou bien ... ?

Il ne se leva pas pour les accueillir. Il leur fit simplement signe de s'asseoir sans leur offrir un café ni même un verre d'eau. Ça allait bien faire les politesses, *merde !* Il n'avait aucune intention de leur faciliter la tâche. *Non mesdames, pas cette fois ...* Et comme il savait que très peu de gens résistent à un silence prolongé, il attendit que l'une ou l'autre se décide à ouvrir la bouche.

Ce fut Valérie Dupuis qui l'ouvrit en premier : "Hem ... Colette m'a fait une visite surprise aujourd'hui et je ..." La naturopathe avait l'air d'être dans ses petits souliers et cherchait ses mots.

Où était la femme sûre d'elle et assez flirt qu'Alexandre avait vue le jour où il lui avait appris la mort de son époux ? *Si elle est quelque part, elle n'est pas devant moi*, pensa-t-il non sans un certain regret. Eh oui, l'ego étant ce qu'il est, même le très fidèle et très blindé lieutenant-détective Alexandre ne demeurait pas complètement indifférent devant une jolie femme qui lui faisait du plat.

Ouais, la 'madame' avait beaucoup perdu de sa superbe.

Elle était différente. Et pas aussi belle que dans son souvenir.

Et l'autre, Colette/Tatiana, elle aussi n'était pas tout à fait la personne qu'il avait interrogée lors de la mort du Professeur Caron. Elle était plus ... ? Ou moins ... ? Une ombre. Comme si elle était là sans y être. Alexandre éprouva une sorte de vertige. L'impression très forte d'être lui-même ailleurs. En représentation. Et dans une mauvaise pièce de théâtre en plus.

Son téléphone sonna.

Il prit l'appel. Il n'y avait personne au bout du fil. *Qu'est ce que ... ?* Il raccrocha. Se tournant vers Valérie Dupuis : "Vous disiez ? fit-t-il d'une voix qu'il ne reconnut pas comme la sienne.

"Heu ... Je disais que ... hem ... Colette a des révélations à faire."

Alexandre toisa l'espionne : "Je vous écoute, fit-il sur un ton maussade, presque rageur. Pas sa méthode habituelle et sûrement pas l'approche idéale avec un témoin récalcitrant ou pas.

Manuel du bon enquêteur : D'abord rester neutre et poli, quitte à serrer la vis s'il le faut par la suite. *Que m'arrive-t-il ?* Et pourtant, ce moment-là, il l'attendait depuis longtemps. Une occasion en or de faire parler la femme d'Abakoumov. Un témoignage majeur qui permettrait peut-être d'éviter le pire. L'attaque sur les Plaines d'Abraham sans parler de celle au lac Louise prévue pour plus tard.

Désarçonnée par l'attitude hargneuse d'un homme, censément "bon et compréhensif" dicit Valérie Dupuis, l'espionne semblait sur le point de prendre ses jambes à son cou. Sa compagne la poussa du coude : "Vous avez promis, Colette. Vous n'allez pas vous dégonfler maintenant. Répétez au lieutenant ce que vous m'avez dit."

La naturopathe avait pris la mine sévère d'une prof face à une élève qu'elle venait de surprendre en flagrant délit de tricherie dans un examen de fin d'année. Étrangement ou peut-être pas tant que ça, le ton professoral redonna du pep à l'espionne éplorée.

Et Colette/Tatiana se mit en frais de déballer son sac. Elle parla de son enfance en Russie. Du décès prématuré de sa mère morte d'une commotion cérébrale à 34 ans. De son père, un agent du KGB. Son père qu'elle adorait. Son père qui rêvait d'un bel avenir pour elle.

... à 18 ans, Tatiana Vaszov entra à l'université pour poursuivre des études en mathématique. Elle avait 20 ans quand le drame se produisit. Son père, soupçonné de vouloir passer à l'Ouest, fut arrêté et jeté en prison. À partir de ce moment, tout se mit à aller de travers pour Tatiana qui dut abandonner ses études pour entrer au KGB : " Autrement, ils menaçaient de tuer mon père et ..."

Un hoquet, presque un sanglot : "... c'est ainsi que je suis devenue membre du SVR, la section des agents illégaux. J'ai suivi l'entraînement au complet. Y inclus un cours avancé sur les infrasons. Ensuite on m'a forcée à épouser le colonel Igor Abakoumov, un homme que je n'aimais pas. Quelques mois plus tard, nous étions envoyés en mission ici à Montréal ..."

Pendant le récit de Colette/Tatiana, le sentiment d'irréalité allait croissant chez Alexandre. Même qu'il en éprouvait de la difficulté à respirer et des bourdonnements dans les oreilles. *Que se passe-t-il, bon Dieu ? Un choc post-traumatique. Une sorte d'effet à retardement de son expérience dans la salle anéchoïque ? Ou quoi exactement ?*

Dans la confusion de son esprit, il ne savait pas s'il devait rire ou pleurer en écoutant cette histoire d'orpheline malmenée et d'amour filiale 'extrême'. *L'âme slave dans tous ses excès !* Mais au fond, à part quelques lectures sur le sujet, que connaissait-il des mœurs russes, des conditions de vie là-bas ? Certes, le régime était dur, mais à ce point ? En tout cas, si la situation était telle que décrite par Colette/Tatiana, pourquoi avait-elle décidé de venir tout raconter ? À moins que la démarche fasse partie de sa mission ? *Mais dans quel but ?*

Quoiqu'il en soit, paraissant ne pas se rendre compte de l'effet qu'elle produisait, l'espionne poursuivait son récit. Elle avait mis du temps à démarrer mais maintenant que les vannes étaient ouvertes, elle y allait allègrement dans le déballage de linge sale.

52

... **oui**, son mari, le colonel Igor Abakoumov avait assassiné le professeur Caron. Et **oui**, il avait aussi assassiné Xavier Bourgaud chez Sono Magic. Apparemment, les deux hommes avaient vu clair dans le jeu de Leroux/Abakoumov et se préparaient à le dénoncer à la police.

"Les pauvres venaient de signer leur arrêt de mort, déplora Colette/Tatiana. Puis, la mine sincèrement désolée : "Quant aux décès sur le Mont-Royal, ils n'étaient que de malheureux accidents. Ces essais ne visaient personne en particulier. Ils n'étaient destinés qu' à tester l'efficacité de l'arme inventée par Guibazov, l'associé d'Igor."

Se tournant vers Valérie Dupuis, l'espionne ajouta : "... Je regrette infiniment pour votre mari, Valérie. Il s'est simplement trouvé au mauvais endroit au mauvais moment."

La naturopathe, dont l'ouverture d'esprit avait atteint ses limites, leva les yeux au ciel mais ne dit mot. Pas de ... *Vous ne pouviez pas savoir*. Ou de ... *Je vous pardonne, chère Colette*. Voyant qu'elle n'obtiendrait pas d'absolution, Colette/Tatiana conclut en soupirant : "Quand j'ai appris qu' Igor préparait un coup sur les Plaines d'Abraham, ensuite à Banff au lac Louise, je ne pouvais plus continuer à me faire complice d'un tel projet. J'ai décidé de me confier à ... et puis voilà."

"Quand et comment avez-vous su pour les Plaines d'Abraham et Banff ? demanda Alexandre. Il avait réussi à retrouver un minimum d'équilibre et de méthode. Et il était temps. Parce que ses interlocutrices commençaient à le regarder de travers en se demandant si elles avaient frappé à la bonne porte.

"Euh ... Igor me l'a dit, il y a environ une semaine, je crois."

Mouais ... "Et vous avez attendu tout ce temps avant de le dénoncer ?"

"C'est un homme très méfiant, lieutenant, se défendit l'espionne. "Il surveille tout ce que je fais. Il me téléphone, je ne sais combien de fois par jour pour vérifier où je suis et ... Il est extrêmement dangereux !"

"Elle m'a dit qu'il la frappait souvent et qu'elle le craignait, intervint Valérie Dupuis.

"Ouais ... Et c'est à vous, Valérie, qu'elle a choisi de se confier ?"

"Eh oui ... Écoutez, je dois reconnaître que ça m'a surprise. On ne s'était pas revues depuis plusieurs années. En fait depuis son entrée à l' IRAQ. Si bien qu'il y a quelques heures, quand elle est venue me raconter son histoire, je n'en revenais pas ... "

Brève hésitation, puis ... "Je ne suis pas encore certaine de la croire sur toute la ligne. Mais comme il est question d'un danger mortel pour des milliers de gens, je ne pouvais rester chez-moi à me tourner les pouces. J'ai pensé que vous, lieutenant, vous y verriez plus clair."

Y voir plus clair, ben oui, tiens donc ! : "Avez-vous prévenu quelqu'un que vous veniez ici ?"

Valérie Dupuis s'apprêtait à répondre mais Colette/Tatiana la devança : "Sûrement pas! s'écria-t-elle l'air offusqué. "Et au cas où vous poseriez la question, lieutenant, nous n'avons pas été suivies. Je vérifie toujours."

Susceptible la dame, pensa Alexandre tout en reconnaissant qu'une espionne, formée par le KGB, connaissait sûrement toutes les ficelles du métier. Les techniques de filature et tout le bazar. *Mais la naturopathe, elle ?* Il revint à la charge : "Et vous Valérie, avez-vous prévenu quelqu'un que vous veniez me rencontrer ?"

"Non, lieutenant, maugréa Valérie Dupuis. "Ce n'est certainement pas une démarche que j'avais envie de crier sur les toits, croyez-moi !" Le ton était résolument grinçant. Alexandre en prit bonne note, même s'il n'en avait rien à cirer.

Pour lui, l'important c'était de savoir que personne n'était au courant de la présence des deux femmes au Centre d'enquête. Elles étaient donc en sécurité, pour l'instant du moins. *Après ... ?* Le lieutenant ne se faisait pas d'illusions, Leroux/Abakoumov n'allait sûrement pas tarder à découvrir le pot aux roses. Et là, ça risquait de barder sérieusement.

Ce fut alors qu'il fit deux constats.

a) il appelait les deux femmes par leurs prénoms

b) il les croyait

Un excès de crédulité ? Peut-être. Mais quelle était l'alternative ? Ce n'était pas comme si les solutions abondaient dans cette affaire sans queue ni tête. En tout cas, ça prenait de la détermination et un sacré toupet pour venir au poste lui raconter ce qui pouvait aisément être pris pour des sornettes. Une démarche risquée mais très courageuse.

Leurs motifs pouvaient être ceux qu'elles invoquaient ou d'autres moins glorieux. Qu'importe, il le sentait, elles disaient vrai. En fait, il était flic depuis assez longtemps pour savoir que rien n'est jamais complètement blanc ou complètement noir. "Dites-moi Tatiana, reprit-il sur un ton plus coulant, qu'est-il arrivé à votre père pour que vous brisiez le silence ?"

"Il est mort de pneumonie en prison. Je l'ai appris par des gens que je connais là-bas. C'est aussi une des raisons qui m'ont décidée à bouger. Je ne crains plus pour sa vie, ils l'ont détruite."

C'était dit simplement. Tristement. Un silence s'ensuivit.

Que faire de ces deux femmes ? Pour ce qu'Alexandre en savait, Valérie Depuis n'était complice de rien du tout. Il pouvait fort bien lui demander de signer une déposition et la laisser repartir chez-elle. Sous bonne garde, évidemment. Tatiana Vaszov, elle, c'était une autre paire de manches. La relâcher dans la nature serait une grave erreur. Il la tenait et pas question de la laisser filer. D'abord, il lui fallait enregistrer ses aveux. Ensuite, l'incarcérer, ne serait-ce que pour la protéger contre d'éventuelles représailles.

Or pour l'incarcérer, il avait besoin d'un mandat. Et au rythme où les mandats étaient accordés dans cette affaire, *autant dire que ...*

Comment garder les deux femmes bien au chaud dans son bureau pendant qu'il tenterait de rejoindre le commandant pour le mettre au parfum ? Certes, elles paraissaient décidées à aller jusqu'au bout de leur démarche. Cependant, il avait la nette impression que leur bonnes intentions demeuraient fragiles. Surtout celles de Colette/Tatiana.

Conclusion : pour placer l'appel au commandant à l'abri de leurs oreilles à l'affût, il lui fallait sortir de la pièce en douce sans que la Mata Hari russe, qui notait ses moindres gestes, se mette à ruer dans les brancards.

"Hem ... Veuillez m'excuser, mesdames, je reviens dans quelques minutes, fit-il en arborant un sourire enjôleur. Son sourire des grandes manœuvres, quoi ! Cette fois, il leur demanda si elles désiraient un café. Elles acceptèrent.

53

Tout en gardant un œil sur la porte de son bureau, (il ne faisait pas totalement confiance aux deux femmes pour l'attendre sagement) le lieutenant tenta en vain de rejoindre le commandant. Son téléphone cellulaire était fermé. À son bureau, sa secrétaire lui dit qu'elle ignorait où il était. Qu'elle même le cherchait pour lui rappeler qu'il avait un meeting avec la Direction dans l'heure qui suivait.

Bref, Brière était aux abonnés absents.

Or il ne disparaissait jamais sans, au moins, avertir sa secrétaire. Le lieutenant se demanda si le commandant n'avait pas par hasard perdu deux ou trois neurones. Qui sait, le stress lié à la situation exceptionnelle du moment avait peut-être eu raison de son cerveau déjà naturellement survolté, pensa-t-il méchamment. Quoi qu'il en soit, il laissa un message de le rappeler de toute urgence.

Ensuite, il se dirigea vers la cuisinette pour chercher les cafés. Trois. Un pour lui aussi. Puisqu'il s'agissait de gagner du temps en attendant un retour d'appel hypothétique, autant siroter un café en compagnie des deux femmes qui devaient se morfondre dans son bureau. Et tant qu'à y être, il en profiterait pour continuer à cuisiner l'espionne, tirer le maximum d'infos concernant le projet du sieur Leroux, son espion de mari.

Attaques aux infrasons sur les Plaines d'Abraham et à Banff ... Tiens-toi bien mon chien sale, ça n'arrivera pas. Bon, Alexandre souffrait sans doute d'un accès d'optimisme que rien ne justifiait, mais il n'était pas homme à lâcher prise facilement. *OK là !*

.....

Il y avait foule près de la machine à café. Tous les collègues étaient là.

Ainsi que ... Ô surprise, le commandant qui trônait au beau milieu. Flanqué de sa fille, il discourait en sirotant un café. *Brière, dans la cuisinette des détectives !?!* Du rarement vu. Décidément, c'est la journée des visites impromptues, songea Alexandre. S'efforçant de dissimuler son étonnement et avec l'air de ne pas y toucher, il demanda : "Des nouvelles des mandats de perquisition, boss ?"

"Nan, pas encore, tonna le commandant délinquant. "Et c'est ça qu'on est venu vous dire, Léa et moi. Ça niaise en pas pour rire au bureau du Procureur. Pas vrai Léa ?"

"Moui ... papa, fit la fille du bout des lèvres. Tout dans l'attitude de Maître Léa Brière témoignait de son agacement. L'avocate aurait préféré discuter avec les enquêteurs hors de la présence de son père, ça crevait les yeux. Alexandre éprouva un élan de sympathie pour la jeune femme. Pas drôle d'être la fille d'un homme de la trempe de Brière. *Déjà qu'être son subalterne est pénible alors imaginez !* Ignorant le père à dessein, il s'adressa à la fille : "Pourquoi ce retard, Léa ? Vous avez sûrement une bonne explication à nous fournir, fit-il aimablement.

La jeune avocate lui lança un regard reconnaissant. Mais sa réponse fut loin d'être rassurante : "Hélas, je ne sais pas ce qui se passe exactement. Ça bloque, mais où ?"

"Mais voyons, ce n'est pas possible !"

"Je suis d'accord avec vous, c'est très étonnant."

"Et le temps file, vous en êtes consciente."

"Mais oui, j'en suis consciente !" Silence éloquent : "... Cependant, je dois souligner une chose, lieutenant. L'affaire telle qu'elle se présente est loin d'être convaincante et je... "

"Loin d'être convaincante ! Pourquoi dites-vous ça ?" La question posée sur un ton faussement naïf valut à son auteur un regard torve. "La manière dont vous avez obtenu les renseignements concernant le Solliciteur Général du Canada et le sous-ministre aux Transports à Québec est totalement illégale. Et je ne connais aucun juge qui accepterait d'émettre des mandats dans ces conditions-là."

"Mais de quelles conditions parlez-vous, Léa !" Alexandre s'obstinait à jouer l'innocent.

"Oh vous savez très bien à quoi je fais allusion, lieutenant !" Léa Brière n'avait pas l'air de la trouver drôle du tout. Alexandre fit une autre tentative, assez maladroite d'ailleurs, pour convaincre l'avocate de sa bonne foi : " Mais voyons, n'importe qui avec un peu d'habileté pouvait lire les courriels échangés entre Todd Grant et l'oligarque russe."

"Mouais ... admettons !" Sous-entendu *ne me prenez pas pour une imbécile*. "Mais pour fureter dans son compte en banque, ça prenait un mandat. Vous ne l'aviez pas. Et pour fouiller dans le passé du sous-ministre aux Transports du Québec comme vous l'avez fait, vous n'aviez aucun mandat que je sache. Alors ... ?"

"Vous avez raison, Léa. Mais ... hum ... je peux fort bien préparer les affidavits en conséquence, taire certains détails, non ?" Alexandre dépassait les bornes et il le savait. Mais pousser le bouchon un peu trop loin donnait parfois de bons résultats.

Pas cette fois.

"Non, fit énergiquement Léa Brière. "Je ne marche pas dans la combine, lieutenant. Trop c'est trop !" L' avocate en avait ras-le-bol. Et en un sens, Alexandre la comprenait. La jeune femme s'était déjà suffisamment mouillée comme ça. De toute évidence, être radiée du Barreau ne faisait pas partie de son plan de carrière. Il aurait réagi de la même façon à sa place.

"Alors dans ce cas, offrit-il bon joueur, je crois avoir une solution de rechange. Et puisque vous êtes ici, ajouta-t-il avec un sourire malicieux, vous et le commandant allez pouvoir le constater de visu et sur le champ."

Le père et la fille toisèrent leur interlocuteur avec une méfiance que ni l'un ni l'autre ne chercha à dissimuler. Brière parce qu'il connaissait bien les méthodes de son subalterne et les trouvait risquées et rarement à son goût. Léa, qui n'en avait eu qu'un aperçu, semblait bien résolue à ne pas approfondir la question une seconde de plus.

Les détectives assistaient à la scène sans piper mot. Eux avaient vu entrer Colette Chicoine et Valérie Dupuis dans le bureau du lieutenant. Ils ignoraient ce qui s'y était dit mais, à voir le sourire triomphant de leur chef, ça ne devait pas être piqué des vers. Ça devait même être substantiel.

.....

Et substantiel, ça l'était.

À un point tel que la méfiance du commandant et de sa fille fondit comme neige au soleil. Ce fut donc avec une grande attention qu'ils écoutèrent ce que le lieutenant avait à proposer comme 'solution de rechange'. Et faut-il le mentionner, ce dernier n'était pas fâché de l'effet produit. *Ça vous apprendra à douter de mes méthodes en famille ...* pensa-r-il en finissant de résumer sa conversation avec Valérie Dupuis et Colette Chicoine : "Présentement, elles sont dans mon bureau et ..."

Brière lui coupa brutalement la parole : "Faut enregistrer les aveux de la Chicoine et la foutre en prison au plus sacrant, aboya-t-il. Ne voilà-t-il pas que l'escogriffe se remettait en mode "c'est- moi- le- boss- icitte". Alexandre retint un mouvement d'impatience : "Ça, commandant, c'est l'évidence même, répliqua-t-il avec une pointe d'aigreur. "Mais pour l'incarcérer, vous le savez aussi bien que moi, ça nous prend un mandat."

"Je m'en occupe, lieutenant, fit Léa Brière avec un demi-sourire. Et avant que son père ouvre la bouche pour japper une autre évidence, elle ajouta : "Je téléphone immédiatement au bureau du procureur pendant que vous emmenez Colette Chicoine en salle d'interrogatoire, ça vous va ?"

"Ça me va parfaitement, Léa ! approuva Alexandre en insistant sur l'adverbe *parfaitement*. Puis se tournant vers son chef, il lança avec une politesse exagérée : "Oh et en passant, je vous invite à assister à l'interrogatoire si le cœur vous en dit, commandant."

"Mouais ... Vous vous foutez de ma gueule tous les deux, bougonna Brière. Le commandant était colérique, parfois despotique, mais certainement pas idiot et tenait à ce qu'on se le tienne pour dit.

"Voyons papa, jamais je n'oserais me moquer ! s'exclama Léa avec une mauvaise foi évidente.

"Bon suffit ! grogna le paternel.

Scène de la vie de famille. Les sergents-détectives, qui n'en avaient pas raté une seule seconde, riaient sous cape. D'autant qu'enfin, les choses allaient du bon côté. Des aveux de Colette/Tatiana, la femme de l'Autre. Du bonbon !

54

Sa déposition remplie et signée, Valérie Dupuis repartit, sous bonne garde, vers sa maison cossue et son fauteuil Récamier. Colette Chicoine, elle, fut emmenée dans une salle d'interrogatoire où elle répondrait aux questions du lieutenant Alexandre Denis et de la sergent-détective Judith Chomsky. Laquelle, cette fois, camperait le rôle du *bad cop*. Elle en salivait déjà.

Eh oui, Alexandre, qui se sentait légèrement à côté de ses pompes, avait confié cette tâche à sa redoutable collègue. Lui se réservait le rôle du *bon cop*. Moins épuisant pour le système nerveux. En effet, pour jouer le *bad cop* avec succès, il fallait être au meilleur de sa forme. Alexandre ne l'était pas. Chomsky l'était et pas qu'un peu.

Il faut dire, qu'outre sa nature impétueuse, la policière avait un bon sens de la répartie. Deux qualités qu'elle possédait en abondance. Trop parfois. Mais c'était à prendre ou à laisser. Et présentement, comme des milliers de vies dépendaient de la réussite de l'opération, c'était à prendre, point barre. Ainsi, l'on aurait la certitude que, si l'espionne décidait de ne plus parler, Chomsky se chargerait de la ramener férocement dans le droit chemin. Pas de *small talk*, aujourd'hui..

.....

Le lieutenant lut d'abord ses droits à la prévenue. Ensuite, il lui demanda pour la deuxième fois si elle désirait la présence d'un avocat. Colette/Tatiana fit signe que non. *Pas d'avocat, étonnant !!* Mais comme ça l'arrangeait, Alexandre n'insista pas. En revanche, il lui intima de répondre clairement et à voix haute : "Je vous signale que l'entrevue est filmée et enregistrée, ajouta-t-il.

Dûment rappelée à l'ordre, la prévenue assura d'une voix forte qu'elle ne voulait pas d'avocat.

Fort bien. "Alors, allons-y." Après s'être identifié, Alexandre donna la date, le lieu et l'heure de l'entrevue puis demanda à Chicoine de s'identifier. Ce qu'elle fit en mentionnant son nom véritable : "Tatiana Vaszov".

Pendant les deux heures qui suivirent, l'espionne vida son sac. Et quel sac, bon Dieu ! Pour peu que l'on connaisse la littérature russe, on avait là tous les ingrédients d' un destin tragique.

Dostoïevski, *Crime et Châtiment*. Les anges, les démons et les innocents.

Tolstoï, *Anna Karénine*. Dans ce roman, l'héroïne, déchirée entre l'amour pour sa famille et l'amour pour son amant, finit par se jeter sous train. L'âme russe. Les sentiments exacerbés.

À sa manière, Colette /Tatiana se jetait, elle aussi, sous un train.

De l'autre côté de la vitre sans tain, le commandant Brière et les détectives écoutaient, médusés. Comme en transe l'espionne traçait les grandes lignes d'une vie marquée par la tragédie. Avant d'épouser Abakoumov, elle avait été, semble-t-il, amoureuse d'un camarade d'université devenu son amant. Le KGB l'avait forcée sous la menace à rompre avec lui.

Après une rupture déchirante, l'amant avait mystérieusement disparu. Où ? Tatiana avait cherché à savoir mais *on* lui avait fait comprendre, et pas gentiment du tout, *qu'elle* avait tout intérêt à cesser ses recherches. Déduction, si l'on se fiait à la réputation du président russe et de ses sbires du KGB, le jeune homme pouvait tout aussi bien être aux travaux forcés en Sibérie que six pieds sous terre.

Charmant pays ! "Parlez-nous de votre famille, Tatiana, continua doucement le lieutenant.

Tatiana parla de sa mère, morte quand elle avait onze ans : "Un très dur coup pour mon père et moi. Nous formions une famille très unie tous les trois. Après la mort de maman, mon père n'a plus été le même. C'était infiniment triste."

"Est-ce à cette époque qu'il est devenu agent du KGB ?"

"Non. Il l'était depuis des années. En fait, je ne pense pas qu'il ait exercé un autre métier."

"Mmmm ..."

"Vous savez, mon père était un agent très respecté au KGB ... Jusqu'au moment où il a commencé à poser des questions concernant certaines opérations."

"C'est-à-dire ?"

"Des meurtres déguisés en suicides et commandés par l'État."

"Et que s'est-il produit alors ?"

"Quelqu'un, qu'il croyait être un ami, l'a dénoncé. Un matin, très tôt, ils sont venus l'arrêter et je ne l'ai jamais revu." Plus que sa voix chevrotante, le langage corporel de Tatiana en révélait beaucoup sur l'intensité de son chagrin. *Si elle ment, elle mérite certainement un premier prix d'interprétation*, pensa Alexandre : "Après l'arrestation de votre père, que s'est-il passé ?"

"Le KGB a menacé de le torturer et de l'exécuter si je ne me pliais pas à ..."

"À quoi ? intervint Judith Chomsky sans une once d'empathie.

"Ils m'ont forcée à abandonner mes études pour entrer au KGB. J'avais les mains liées."

"Assez liées pour que vous deveniez la complice d'un meurtrier en série, votre mari, madame, fit brutalement la détective. De toute évidence, Chomsky éprouvait beaucoup de plaisir à assumer son rôle de *bad cop*. D'autant qu'à son avis, *la Tatiana* était en train de les mener en bateau avec son récit d'amant mystérieusement disparu et de père froidement jeté en prison.

Chomsky n'avait peut-être pas tort de se méfier.

Le coup du "passé malheureux", du "je - n'ai- pas- eu le-choix de ..." était une pratique courante chez les criminels. La plupart du temps, le stratagème était percé à jour. Deux ou trois vérifications et finies les histoires à dormir debout. Mais là, ce n'était pas comme si on pouvait facilement vérifier les dires de la prévenue. Téléphoner au Kremlin et demander à parler au président ?

Ben oui, pourquoi pas !

Bref, la session se poursuivit à ce rythme.

À tour de rôle, les deux enquêteurs posèrent et reposèrent les mêmes questions. Et eurent les mêmes réponses. Tatiana Vaszov n'essayait pas de se défilier. Il fallait lui donner ça.

Elle confirmait tout.

Le Projet Infrasons, les meurtres perpétrés par son mari, la complicité de Guibazov, celle de Poutchkine, le consul russe. Sans oublier celles de Todd Grant, le Solliciteur général du Canada ainsi que celle du sous-ministre aux Transports à Québec, Anton Bassov, alias Joseph Turbide.

Intrigues, abus de confiance, dissimulations, meurtres. Les russes n'étaient pas regardants sur le choix des moyens pour tester la portée du fichu bidule aux infrasons inventé par Abakoumov et Guibazov. Une arme redoutable. Plus dangereuse que n'importe quel missile américain, israélien, japonais, européen. Qu'ils soient air-air, sol-sol, de croisière, anti-char, anti-ci ou ça, à moyenne ou à longue portée, nommez-les.

Et quel meilleur endroit que le Canada pour réaliser les tests ? Les soviétiques n'avaient pas hésité une seconde. Ce grand pays voisin des USA (un atout non négligeable) servirait de rampe de lancement pour un projet ambitieux. Un projet qui visait ultimement à dominer l'Occident. Le banc d'essai rêvé et après ... À nous la planète !!

Horrible ! Renversant ! Inimaginable !

55

Vers 13 heures, on fit une pause.

Des plateaux de sandwichs et du café furent commandés à la cafétéria. On luncherait dans la salle de conférence. Pendant que certains se sustenteraient, Maître Léa Brière et son nouveau chevalier servant, le sergent-détective Jérôme Vandal, iraient au Palais de Justice chercher le mandat d'arrestation qui venait d'être émis.

"Cette fois ça n'a pas traîné, tabarnak de maudit bordel, commenta élégamment Brière. Une autre évidence ponctuée de sacres. Personne ne la releva. D'abord parce que tout le monde était content qu'un mandat d'arrestation soit émis. Ensuite parce que les sorties de Brière devenaient banales à la longue. Un bruit de fond inévitable. Et puis ... que voulez-vous ! Qu'il se réjouisse ou qu'il soit en rogne, le commandant ne pouvait s'empêcher de lâcher un sacre ou deux. Ou même une kyrielle. Cette fois, on était chanceux parce qu'il n'en avait lâché que deux.

Oh et incidemment, il avait annulé son meeting avec la Direction pour : "être avec la gang, ostie". Un honneur dont on se serait volontiers passé. Mais difficile de lui reprocher de vouloir être près de l'action, d'autant qu'il avait légèrement modéré ses transports côté "c'est-moi-le boss-icitte".

.....

Avant d'aller rejoindre les autres dans la salle de conférence, le lieutenant, toujours le gentleman. (correction : pas toujours mais la plupart du temps), décida d'apporter un plateau à Tatiana Vaszov restée dans la salle d'interrogatoire sous la surveillance d'un policier en uniforme.

Quand il se pointa avec les sandwiches, l'espionne était prostrée, la tête dans les mains, comme vidée de toute substance. "Mangez un peu, Tatiana, fit-il doucement.

Lui en voulait-il pour son rôle dans toute l'affaire ? Sûrement. Mais ce n'était pas une raison pour se montrer inhumain. L'espionne le remercia puis se mit en frais de grignoter un sandwich. Manifestement, elle n'avait pas d'appétit. Alexandre se demanda s'il en aurait eu à sa place.

Réponse : non.

Et ce fut à ce moment précis qu'il ressentit à nouveau une étrange sensation de flottement. Comme si rien de tout cela n'était vrai. Tatiana redevenait une ombre ... Et le souvenir de Valérie Dupuis s'était estompé. Était-elle vraiment venue au poste ? Et si oui, était-ce pour cette affaire ou pour une autre ? Alexandre, qui était tout sauf illuminé, chercha une explication rationnelle à ce qui lui arrivait. Mais n'en trouva aucune.

La sueur lui perlait au front. Ses mains tremblaient. Il se sentait courbaturé comme s'il avait cent ans. Son malaise s'accroissant, il quitta rapidement la prévenue. Et au lieu d'aller rejoindre les autres pour le lunch, il bifurqua vers le gymnase. Une heure d'exercice lui ferait du bien. Sûrement plus que de s'empiffrer de sandwiches au jambon/beurre plus ou moins frais et de boire du mauvais café.

Les autres mangeraient sans lui

.....

Vers 14heures, les enquêteurs reprirent leurs places dans la salle d'interrogatoire. Judith Chomsky, ayant copieusement fait honneur aux sandwiches jambon-beurre qu'elle avait trouvés "acceptables", semblait-il, était en grande forme. Alexandre n'avait rien mangé mais sa session au gym l'avait revigoré. *Dieu merci !*

Il se sentait maintenant tout à fait d'attaque pour clore la séance en sagesse et en beauté. Remarquez que, si elle avait eu voix au chapitre, Tatiana Vaszov n'aurait probablement pas approuvé les termes "sagesse et beauté". Mais personne ne lui demanda son avis.

Quoiqu'il en soit, elle aussi s'était quelque peu ressaisie. Assez pour compléter ses aveux sans tomber dans les pommes. De toute manière, on avait à peu près vidé la question. Il ne restait qu'à préciser certains lieux, faits et dates.

L'espionne s'exécuta d'une voix ferme. Cependant, quand il s'agit de livrer le nom de son contact à Moscou (celui qui lui avait appris la mort de son père), elle hésita ... "C'est quelqu'un de très bien et je préférerais qu'il ne soit pas inquiété, plaida-t-elle.

Judith et Alexandre échangèrent un regard. Tatiana Vaszov devait pourtant savoir que la police de Montréal n'avait pas le bras assez long pour faire venir un sonneur d'alertes de Moscou. *Déjà qu'on a du mal à obtenir des mandats de perquisition alors comment voulez-vous que ...* "Rassurez-vous Tatiana, votre ami peut dormir en paix, fit Alexandre sans autre forme d'explication.

"Ne jamais se plaindre de la faiblesse du système devant un suspect. Cela pourrait lui donner des munitions." Une règle fondamentale inscrite dans le Manuel du Bon Enquêteur, page 110, paragraphe 2. *Mmmm ...* Alexandre se demanda s'il l'avait vraiment lue celle-là ? *Pas sûr, mais qu'importe.* Si elle n'était pas dans le Manuel, elle aurait dû y être, *merde !!*

Quoiqu'il en soit et que la règle existe ou non, les deux détectives commençaient à manquer de questions. Pertinentes ou même non pertinentes. Et puis ... que voulez-vous, il y a une limite à ce qu'on peut tirer d'une espionne, qu'elle soit russe ou qu'elle vienne des îles Moukmouk.

Vers 15h00, le téléphone interne sonna. Alexandre alla prendre la communication. C'était le commandant : " Hourra !! on a les mandats de perquisition."

"Les mandats ... tous ?"

"Oui, tous les chriss de maudits mandats. Ramenez-vous de ce côté-ci, faut qu'on parle, câlisse." Pas de doute, Brière était repris d'une crise aiguë de "c'est-moi- le boss-icitte". Bizarre comme il prend mal la pression, songea méchamment Alexandre en raccrochant. Il revint vers la table et fit signe à Chomsky de le suivre à l'extérieur.

"Nous en avons pour un instant, s'excusa-t-il auprès de Tatiana Vaszov. alias Colette Chicoine. Il aurait pu ne rien dire. Il ne lui devait rien après tout. Mais, et c'était complètement irraisonné, voire déraisonnable, l'espionne l'émouvait.

.....

De l'autre côté de la vitre sans tain, c'était le délire.

Le commandant aboyait des ordres que personne n'écoutait. Les détectives lançaient des hip, hip, hip/ hourras et battaient des mains comme des enfants devant des œufs de Pâques. Maître Léa Brière, toujours flanquée de Jérôme Vamdal, triomphait modestement. Elle n'avait pas fait provision d' oeufs de Pâques, mais elle avait beaucoup mieux dans son attaché-case.

La liasse de papiers qu'elle en avait extirpé comprenait, outre le mandat d'arrestation pour Tatiana Vaszov, des mandats d'amener pour Igor Abakoumov, Yuri Guibazov, Todd Grant, le Solliciteur général du Canada, Pouchkine le Consul russe, Turbide, alias Anton Bassov, le sous-ministre aux Transports à Québec. Ainsi que les mandats de perquisition tant attendus.

Youpi !!

Maître Léa Brière expliqua : "Le juge Tremblay qui était saisi de l'affaire a été hospitalisé suite à un infarctus. C'est le juge Bazin qui a pris la relève et avec lui, ça ne traîne pas."

Du coup on venait de résoudre quelques problèmes. Et non les moindres. Dommage pour le cœur du juge Tremblay mais que voulez-vous : *The show must go on* comme disent les anglais.

56

Ouais, *the show must go on* ... Plus facile à dire qu'à faire

18h00, Tatiana Vaszov avait pris le chemin des cellules, le moral dans les talons. Mais ça, c'était son problème. Personne n'avait envie de dépenser un temps précieux à pleurer sur son sort. *No way José*. On avait plus urgent à régler que de se soucier des états d'âme d'une criminelle, peu importe les raisons invoquées pour justifier son comportement.

Veut, veut pas, Tatiana Vaszov n'était qu'une partie de l'équation. Un petit poisson dans l'océan. Les grosses prises étaient à venir. On avait les mandats, certes, mais après, hein ? Quand et comment lancer les multiples perquisitions et procéder aux arrestations sans sonner l'alarme. Sans que quelqu'un du groupe de malfrats comprenne que les carottes étaient cuites. Et que ce même quelqu'un décide de faire disparaître les preuves et de disparaître tout court. Vous savez, dans le style : "ça-m'a-fait-plaisir-et-à-un-de-ces-jours."

Il fallait donc faire vite et bien.

Or les termes "vite et bien" vont rarement ensemble. Tout le monde devrait savoir ça. À plus forte raison, la police. Notamment, le lieutenant-détective Alexandre Denis et son équipe d'enquête. D'autant qu'à cette heure, Abakoumov devait se demander où était passée sa femme. Et s'il était aussi contrôlant qu'elle le prétendait, il n'était pas fou de penser que le type ne tarderait pas à conclure que quelque chose ne tournait pas rond du tout dans son couple. Et qu'il agirait en conséquence. Une perspective qui donnait froid dans le dos aux plus braves.

Personne ne tenait à s'attirer les foudres du lascar. Mourir d'une overdose d'infrasons ? *Non merci*. Conséquemment, laisser à ce sombre individu le loisir de réagir était hors de question. Chaque minute comptait. Voilà pourquoi, à la fin d'une journée fertile en rebondissements, se tenait une réunion extraordinaire dans la salle de conférence. Tous étaient présents. Y inclus Maître Léa Brière et son redoutable père, lequel avait décidé de rester "avec la-gang- ostie". Il ne manquait que les beignes pour compléter le cliché. Mais on s'en passerait.

.....

Donc comment pincer les fumiers avant qu'ils prennent la poudre d'escampette. Les fumiers étant Abakoumov, Guibazov et les autres. Ces derniers, au cas où on l'aurait oublié, étaient le Consul russe, le Solliciteur général du Canada et le sous-ministre aux Transport du Québec. Bref, on ne s'attaquait pas au premier bandit venu; on s'attaquait à "l'aristocratie" des bandits à cravates. La crème de la crème des truands, quoi. Toute une commande qui en ferait reculer plus d'un. Et qui allait certainement provoquer de très gros remous.

Or peut-être était-ce la fatigue ou l'ampleur de la tâche et/ou les deux, toujours est-il que le commandant Brière gueulait plus fort que jamais. Le cher homme avait pris le crachoir et pas moyen de l'interrompre : "OK pour qu'on s'occupe d' Abakoumov et Guibazov tout de suite, jappait-il. "Mais pour les autres, y a pas le feu, câlisse ! Ça peut attendre à demain, chriss. Ces maudits-là ne connaissent rien aux infrasons. Donc, ils ne risquent pas de nous bombarder pendant la nuit, bâtard !"

Une tirade abondamment épicée de mots "recherchés" et complètement à côté de la plaque dans le contexte ou dans n'importe quel contexte. Alexandre ne pouvait la laisser passer, celle-là : "Si on fait comme vous dites commandant, on risque de manquer notre coup. On ferait mieux de procéder sans délai et simultanément. Je ..."

"Qu'est-ce que tu me chantes-là, ostie ?"

Jusque-là, Alexandre était resté relativement cool face au comportement outrancier de son

patron. Mais à lui voir la binette, tout était à parier que son calme foutrait le camp si Brière continuait à faire le jars. *Basta du style "c'est-moi-le-boss-icitte"* : "Hem ... fit-il dans un ultime effort pour demeurer poli, à l'heure qu'il est, Abakoumov doit déjà avoir une bonne idée de ce que sa femme a mijoté dans son dos et nul besoin de ..."

"Ouais, pis ...?"

Il fait exprès l'animal ... Exaspéré, Alexandre se racla la gorge avant de répondre. C'était ça ou foutre son poing sur la gueule de Brière: Ce qui n'aurait pas été une bonne idée, bien entendu. "Voyons, c'est évident, le type va s'empresse d'alerter les autres. Il ne se laissera pas coincer facilement. Les autres non plus d'ailleurs. N'importe quel deux de pic comprendrait ça, commandant !"

Dans la salle, on aurait entendu une mouche voler.

Comment Brière allait-il réagir au coup du "deux de pique" ? Tous s'attendaient à une crise sans précédant ponctuée d'une cascade de sacres. Et bien non, ça n'est pas ce qui se produisit. Enfin, pas tout à fait : "Mouais ... ben dans ce cas-là, faut prévenir les gens du groupe tactique d'intervention et ceux de l'Identification judiciaire. Et plus vite que ça, chriss !"

Ben oui coudonc, je n'y aurait pas pensé tout seul ... : "C'est déjà fait, commandant."

Si un regard pouvait tuer, Alexandre serait probablement mort sur le coup. Brière fulminait.

Comment son subalterne osait-il le défier devant tout le monde !! Celui-là, il faudrait qu'il le remette à sa place une fois pour toutes. *Mais pas maintenant.*

57

Histoire de ne pas perdre complètement la face, le commandant Brière s'apprêtait à fixer l'heure du début des opérations quand la porte de la salle de conférence s'ouvrit à la volée. Apparurent alors trois hommes en complets /vestons/cravates, probablement signés Armani.

L'un d'eux était l'assistant-directeur du SPVM, René Sigouin. Un pote de Brière, soit dit en passant. Les deux autres, des inconnus. Sigouin salua tout le monde à la ronde et présenta les deux hommes qui l'accompagnaient : "Ces messieurs sont du SCRS ... Ils sont venus réquisitionner tout le matériel en lien avec l'affaire des infrasons."

BANG !!!

Un tremblement de terre de magnitude sept n'aurait pas eu plus d'effet sur l'assistance.

À sa défense, René Sigouin avait l'air d'être dans ses petits souliers. De toute évidence, il n'était pas heureux de la tâche qui lui incombait. Et ce n'était sûrement pas la réaction tonitruante de son copain Brière qui allait le réjouir : "Chriss, René, t'aurais au moins pu me prévenir plus tôt, tabarnak !"

Sigouin essaya maladroitement de se justifier en alléguant qu'il avait tenté de rejoindre le commandant à plusieurs reprises pendant la journée : "Tu n'a pas retourné mes appels, Henri. Qu'est-ce tu voulais que je fasse ?"

Oubliant qu'il avait fermé son téléphone cellulaire pour "avoir-la-sacrée-paix-maudite-marde", Henri Brière aboya : "T'as quand même réussi à me retrouver, mon ostie !! Et tout ça pour venir nous faire chier, sacrament ! ' Le tonnerre grondait et nul doute, l'orage promettait d'être dévastateur.

"Qu'est-ce que vous faites vous autres à l'État major des femmes et des hommes, ici présents, qui ont abattu le plus gros de la job ? Hein, qu'est-ce que vous en faites, bordel ?" Brière écumait et avec raison pour une fois. Il était manifeste que la Direction du SPVM avait plié l'échine un peu trop facilement dans cette affaire : "Une bande de peureux ! C'est ce que vous êtes à l'État major. Et viens pas me dire le contraire, Sigouin. Suffit que les fiers-à-bras du SCRS lèvent le p'tit doigt et vous rampez, câlisse !"

On pouvait reprocher beaucoup de choses au commandant Brière, mais il avait une grande qualité. Il était solidaire de son monde. Son monde qui affichait présentement une mine très longue. Ainsi donc, se concrétisait ce que tous redoutaient depuis le début. Maintenant que l'affaire était pratiquement résolue, les bonzes des Services de renseignements canadiens venaient tout rafler.

Shit, shit, shit !

Cramoisi, Brière continuait à invectiver Sigouin. Lequel continuait à défendre mollement sa position. À l'entendre, il était : "... désolé et aussi surpris que tout le monde."

Pendant ce temps, Maître Léa Brière, qui n'avait pas dit un mot, fouillait dans son attaché-case. Elle en sortit le Code pénal et se mit à le consulter fébrilement. De toute évidence, elle voulait vérifier si l'irruption brutale du SCRS dans un dossier en cours de résolution était légale. Au bout d'un moment, Alexandre, qui l'observait, comprit à la grimace qu'elle fit que ... c'était légal.

Pas question que je leur donne ça tout cuit dans l' bec ...

"Vous avez un mandat, messieurs ? demanda-t-il aigrement aux deux têtes à claques. Celui qui paraissait en charge brandit un document et le lui mit sous le nez : "Sécurité nationale, fit l'homme, laconique à souhait.

Sécurité nationale mon c ... pensa Alexandre tout en prenant connaissance du document signé de la main du Solliciteur général du Canada, Todd Grant. Celui-là même qui était à la solde des russes. Alexandre toisa l'agent du SCRS : "Vous savez ce que vous faites, j'imagine ? grinça-t-il.

L'agent resta muet. Pas un muscle de son visage ne bougeait. De deux choses, l'une. Ou bien, l'homme savait que son patron, Todd Grant, était un traître, ou bien il l'ignorait. Et dans les deux cas, ça puait le *cover-up* à plein nez.

Question : comment avait-on appris à Ottawa que l'enquête était pratiquement bouclée ?

Évidemment, par définition, les gens du SCRS se spécialisaient dans le renseignement. En sus, ils avaient la réputation de ne pas s'embarrasser de principes pour apprendre tout sur tout. C'était d'ailleurs un secret Polichinelle, l'expression La fin justifie les moyens faisait partie de leur *modus operandi*. Et ils l'appliquaient plus souvent qu'autrement.

N'empêche que, au-delà des "jobs de bras", ça leur prenait tout de même de bons indices pour en savoir plus long que le commun des mortels. Alors, dans le cas présent, qui avait vendu la mèche ? Oui, qui ? Sûrement pas le commandant Brière, pas plus que sa fille Léa. Et probablement pas Sigouin de l'État major, non plus. Le juge saisi de l'affaire, peut-être ? *Nan ...* Le juge Bazin était "monsieur intégrité" en personne. Donc, pas lui non plus.

Force était de conclure (et Alexandre ne s'en priva pas) que, depuis le début de l'affaire des infrasons, le SCRS avait dû mettre son téléphone et celui du commandant Brière sur écoute. Voilà pourquoi, pensa-t-il amèrement, *on* avait, à Ottawa, suivi la progression de l'enquête sans se fatiguer.

Une enquête qui mettait pas mal de monde dans l'embarras. Si bien qu' avant que l'affaire éclate au grand jour, *on* s'empressait de balayer la crasse sous le tapis. Et c'est ainsi qu'une affaire dont personne ne semblait se préoccuper sérieusement jusqu'alors, était soudain devenue "une affaire de sécurité nationale".

On arrêterait discrètement les espions et *on* les renverrait dans leur pays. Le Consul russe serait rappelé à Moscou pour "raisons de santé". D'ici quelques jours, Todd Grand démissionnerait pour "s'occuper de sa famille". Et comme souvent dans tout ce qui touchait "au politique", l'affaire des meurtres aux infrasons irait grossir la pile des affaires non résolues. À hurler d'indignation.

Mais c'était comme ça.

Bien entendu, certains journalistes poseraient des questions. Mais se heurteraient à un mur de silence. Ou bien, avec un peu de chance, n'obtiendraient que des réponses évasives. Puis d'autres drames viendrait nourrir la bête médiatique et les meurtres aux infrasons tomberaient dans l'oubli.

Alexandre repensa à la réponse qu'il avait faite à Kim lorsqu'elle lui avait demandé s'il s'objecterait à ce qu'on fasse appel au SCRS. Il avait répondu quelque chose comme : *"au point où on en est, je le souhaite quasiment..."*

Oui mais ... Ça c'était avant d'avoir devant lui les deux zigotos qui le regardaient avec des yeux de poissons morts. Sûrs de leurs droits. Comment avait-il pu se laisser aller à souhaiter ce qui se produisait, *bon Dieu !* Assez étrangement ou peut-être pas tant que ça, il faillit éclater de rire. Comme s'il venait d'en entendre une très bonne.

Il en était là dans ses réflexions, quand quelqu'un lui toucha l'épaule en l'appelant doucement par son prénom. Il sursauta ...

58

"Alexandre, Alexandre, réveille-toi mon chéri !"

"Qu... que ... quoi !?!"

"Tu t'agitais beaucoup, tu marmonnais et puis soudain tu t'es mis à crier. J'ai crains que ..."

"Hein, moi j'ai crié !?"

"Mais oui, toi. Tu criais : non, non, non, c'est pas vrai ... De toute évidence, tu rêvais et ça n'avait pas l'air amusant du tout."

"Mmm ..."

Alexandre avait l'impression de revenir d'un voyage dans la Cinquième dimension. Et en un sens, c'était ça. Quelques secondes auparavant, il avait devant lui deux rigolos des Services secrets canadiens et maintenant, il ... Il était en maillot de bain, allongé sur une grande serviette de plage. Kim, elle aussi en maillot de bain, était assise à ses côtés, un livre sur les genoux. Devant eux, s'étalait le lac privé situé sur la propriété des parents de Kim en Mauricie.

Derrière le couple, un sentier grimpait jusqu'à l'imposante demeure des Lemelin. Le Manoir Lemelin comme le nommaient les gens du coin. En contrebas, Zoé et Chloé s'ébattaient dans l'eau avec leur grand-frère Nicolas et sa copine Noémie.

"J'ai dormi longtemps ?"

"À peine une vingtaine de minutes."

"Pas plus, murmura-t-il. "Et quel jour sommes-nous, exactement ?"

"Décidément, tu n'es pas encore réveillé. Nous sommes dimanche le 3 août. Deux jours après le début de nos vacances, mon amour."

Alexandre secoua la tête : "Eh ben, faut croire que je n'ai pas encore complètement décroché !"

"Enquêteur-étoile aux Homicides du SPVM, ça marque un homme, pas vrai ?"

"Mmmm ..."

"Parfois, quand on se réveille, on a l'impression d'être encore dans le rêve. C'est ce qui t'arrive, mon chéri ?"

"Heu ... je crois, oui. Des images, des noms me reviennent et je ... C'était quasiment un cauchemar."

"Quasiment ? C'est pas plutôt "complètement" un cauchemar !"

"Bon d'accord, c'était **complètement** un cauchemar." Machinalement, Alexandre chercha sa montre; il ne l'avait pas au poignet : "Hem ... quelle heure est-il en ce moment ?" Déformation professionnelle sans doute, le besoin de savoir l'heure était, chez-lui, presque une seconde nature.

"Autour de 16 heures. On a encore du temps avant de remonter nous habiller pour l'apéro."

"Tes parents ont invité du monde ce soir, je crois ?"

"Oui. Des anciens collègues de mon père quand il était ministre des Finances."

"Ah oui, oui, bien sûr. Notamment ..." Alexandre cita deux noms.

"Des gens très bien."

"Il y en a ... Même chez les politiciens."

"Hum ... je constate que tu refais surface, rigola Kim.

Alexandre sourit : "Lentement, mais sûrement !"

"Dans ce cas, je suppose que tu te souviens que nous sommes ici pour une semaine. Et qu'après nous ferons un saut dans Charlevoix. Rita et Steve y ont loué une maison pour l'été. Ils nous ont invités avec les enfants pour passer quelques jours avec eux."

"Mais oui, je me souviens."

"Fiou ! ça me rassure ... Alors ce cauchemar, veux-tu en parler un peu ?"

"Je ... Puisque tu insistes ... "

Alexandre se souvenait rarement de ses rêves. Mais celui-là avait une texture spéciale. Un rêve qui lui laissait un goût amer. Une impression d'échec. Un rêve où le maintenant, l'avant, l'après, le probable, l'improbable, le possible, l'impossible se fondaient dans un magma glauque, angoissant. Petit à petit, lui revenait en mémoire un mélange confus de voix, de noms, de visages (certains familiers, d'autres pas du tout) ... de faits, d'événements, de ...

Une partie du moins prenait sa source dans la réalité. Notamment, le meurtre d'un certain Laurent Dupuis : "C'est ça oui, je me rappelle ... "

59

... quelques jours auparavant, Laurent Dupuis, un entrepreneur en construction, avait été tiré à bout portant dans le parking souterrain de l'édifice où étaient situés ses bureaux. Tué du coup, alors qu'il s'apprêtait à ouvrir la portière de sa voiture. Vers minuit, sa femme Valérie, inquiète de ne pas le voir revenir, avait fait le 911. On lui avait répondu qu'il fallait attendre au moins 24 heures avant de lancer une recherche. Le corps avait été retrouvé au petit matin par un employé.

"Le meurtre n'a pas été difficile à résoudre, fit Alexandre. "C'est l'associé qui a fait le coup. Dupuis s'apprêtait à le dénoncer pour détournement de fonds."

"Un cas classique, quoi !"

"Si l'on veut, oui ... Sa veuve est propriétaire d'une friperie rue Saint-Laurent, Les Jardins enchantés. Tu connais sans doute l'endroit, c'est situé au coin de ..."

"Ah oui, je connais ... J'y ai même acheté un chemisier récemment."

"Vraiment ? Toi, Kim Lemelin, acheter un vêtement dans une friperie ! Il me semble que ... Oh et puis, qu'est-ce que je connais à la mode féminine, moi !"

"Absolument rien. Pas plus d'ailleurs qu'à la mode masculine, mon chéri. À preuve, je suis obligée de t'accompagner pour que tu achètes des complets qui ont un peu de gueule. Autrement, tu ne porterais que des jeans et des tee shirts usés à la corde."

"Tu n'exagères pas un tout p' tit peu."

"À peine, mon amour !"

Alexandre n'était pas un homme coquet. Il ne l'avait jamais été et ne le serait jamais. Il avait l'allure "décontractée" d'un homme qui n'a pas besoin d'un complet à mille dollars pour séduire. Il avait du Charisme avec un grand C. Et ça " t'en as ou t'en pas ". Lui en avait à revendre. Fort bien. Cependant, il y avait un hic. Son je-m'en-foutisme en matière de tenue vestimentaire énervait sa femme. Pas au point de demander le divorce, bien sûr. Mais assez pour provoquer des discussions animées. Certaines cocasses, d'autres frisant le désastre.

Or cette fois, Alexandre n'avait pas l'intention de se plier au jeu. Il fit donc comme s'il n'avait pas entendu la dernière réplique de sa tendre épouse : "Alors, dit-il, dans la vraie vie, quand j'ai annoncé le décès de Dupuis à sa veuve Valérie, la pauvre s'est écroulée en pleurs. C'était d'autant plus tragique que le couple s'apprêtait à rendre visite à leur fille établie en Suisse. Elle venait de donner naissance à leur premier petit-fils."

"Épouvantable ! Je ne sais pas comment tu fais pour ... C'est une tâche que je ne t'envie pas."

"On finit par s'habituer. Trouver les mots qu'il faut ... Mais ce n'est jamais facile."

"Je comprends maintenant pourquoi l' histoire des Dupuis t'a ému au point d'en rêver."

"Oui, convint Alexandre, sans élaborer. En homme prudent, il jugea bon de taire le fait que la Valérie Dupuis de son rêve était une superbe femme aux formes sensuelles. Une sirène très aguichante en plus. Kim n'aurait probablement pas apprécié. De toute manière, il estimait qu'un "détail" de ce genre n'ajouterait rien au récit. *Conclusion : ne réveillons pas le chat qui dort ...*

"Donc, poursuivit-il, dans mon rêve, Laurent Dupuis était propriétaire d'un Dojo. On retrouvait son corps au Lac aux Castors. Et l'arme du crime, c'était ..."

"On est présentement au bord d'un lac. C'est peut-être pour ça que tu ..."

"Ah ! possible en effet. Le clapotis de l'eau et ... ouais."

"Et l'arme du crime pour le Laurent Dupuis du rêve, c'était quoi exactement ?"

"Je te le donne en mille, Kim ... Des infrasons !"

"Des infrasons !?!"

"Ouais ... En fait, j'ai lu un article sur le sujet, récemment. Il y était notamment question d'une salle anéchoïque qu'on vient d'installer à l' Institut de Recherches acoustiques du Québec et ..."

"J'ai lu le même article. Intéressant. D'ailleurs, je me propose d'inviter le directeur, le Professeur Caron à mon émission pour le lancement de la saison en septembre."

"Ah oui ! Et bien, je ne manquerai pas ça pour tout l'or du monde, crois-moi. Parce que, vois-tu, dans le rêve, le pauvre Caron était assassiné aux infrasons. Et par un espion russe en plus."

"Un espion russe ? Eh ben dis-donc, tu ne te privas de rien en rêve !!"

"Et l'espion russe, c'est de ta faute, Kim, la taquina Alexandre. "Il y a quelque temps, tu m'as fait lire un dossier que tu préparais pour une émission spéciale sur les relations Canada-Russie. Il y avait-là des noms d'espions russes. Des illégaux, membres de la section SVR du KGB et je ..."

"Ah ! j'aurais dû me douter qu'en tant que policier-enquêteur, ces as de la feinte te fascineraient. Bien sûr, je me rappelle de ..." Kim, qui avait une mémoire d'éléphant, cita quelques noms :

"... Igor Gouchenko mort dans les années 80. Un autre qui travaillait à l'Expo 67, le Colonel Maximov. Quelques années après, un ingénieur du nom de Guibazov se faisait pincer à Vancouver. Et plus récemment, Abakoumov et Vaszov. Ces deux-là formaient un couple. Leurs noms d'emprunt étaient Tracey Lee Ann Foley et Donald Howard Heathfield. Ils se sont établis à Toronto où ils ont eu deux enfants. Ils y sont restés pendant quinze ans. Ensuite, ils sont allés vivre à Boston et c'est là qu'ils ont été arrêtés par le FBI."

"Ouais, alors qu' ici nos Services secrets n'ont pas été fichus de les attraper en quinze ans. Il a fallu attendre que le FBI s'en charge. Pfff ... pas fort, les canadiens !"

"On peut voir ça comme ça, fit Kim du bout des lèvres. C'était l'été, elle était en vacances. Donc, peu désireuse de s'engager dans une critique des institutions. Chose, qu'à titre de journaliste-animatrice, elle faisait à l'année longue.

Et chose qu'Alexandre ne se privait pas de faire, non plus. Lui, à titre de citoyen éclairé qui ne détestait pas en découdre avec le système. *Alors non, pas question d'aller par là, aujourd'hui ...* "Hem, fit-elle sur un ton léger : "... pour en revenir à ton rêve, la lecture du dossier Canada-Russie t'a inspiré et ton subconscient a fait le reste. C'est très fort le subconscient, pas vrai !"

"Mmm ... très fort, oui ! Sauf que, dans le rêve, Abakoumov et Vaszov n'avaient pas d'enfants. Leurs noms d'emprunt étaient Colette Chicoine et Damien Leroux ... Ne me demande pas où j'ai pris ces deux noms-là; je n'en ai aucune idée. J'ai probablement dû les voir dans une banque de données du SPVM. Quoiqu'il en soit, lui, j'en ai fait le tueur aux infrasons."

"Bizarres, les rêves quand même !"

"Bizarres, c'est le moins qu'on puisse dire ..."

Alexandre se redressa. Et au lieu d'aller rejoindre les enfants dans l'eau, comme il en avait l'intention, continua à analyser son rêve. Trouver le pourquoi du comment, c'était son métier après tout. Et puis, il en ressentait le besoin pour se remettre à fonctionner normalement. Pour se persuader que ce n'était qu'un cauchemar. Rien de plus.

Et surtout pas un rêve prémonitoire, SVP ...

60

"Tiens, ft-il, je me souviens d'un autre personnage ... Le sculpteur Rodolphe Tétreault. Lui, j'ai vu sa photo en page couverture d'un magazine, il n'y a pas longtemps. Encore bel homme pour ses quatre-vingt-trois ans. Et quelle vitalité ! Il était photographié avec son modèle favori, sa femme. Pas mal plus jeune que lui, d'ailleurs ..."

"Oh, c'est bien connu, Tétreault préfère les femmes jeunes aux formes débordantes."

"En tout cas, dans mon rêve, il zieutait Judith Chomsky avec grand intérêt ! Elle a tout a fait le physique pour plaire au bonhomme. Mais le caractère, je ne sais pas, rigola Alexandre. Kim rigola aussi. Elle avait vu Judith à "l'oeuvre" quelques fois et disons que la policière l' avait impressionnée par sa fougue et son franc-parler.

Au bout d'un moment, Alexandre reprit son sérieux : "Toujours est-il que le Tétreault du rêve s'est mis dans la tête de jouer au détective. Mal lui en a pris, parce que ça lui a valu une belle dans le dos tirée par Leroux/Abakoumov."

"Tu travailles aux Homicides et ça paraît !"

"Et toi, ça ne t'arrive pas de rêver à ton boulot ?"

"Mais bien sûr que ça m'arrive. Régulièrement d'ailleurs. Des reportages qui n'aboutissent pas, des entrevues ratées, des émissions annulées, etc ... etc ..."

"Tu ne parle jamais de ces rêves-là."

"À quoi bon tourner le fer dans la plaie ! Je ne suis pas masochiste, moi."

"Est-ce à dire que moi je le suis ? plaisanta Alexandre.

"Je n'ai pas un boulot aussi stressant que le tien, mon chéri."

Le ton un tantinet moqueur de Kim laissait entrevoir une énième remise en question de la carrière d'Alexandre. Il regarda sa femme du coin de l'oeil. Eh bien oui, c'était reparti pour une autre session : "Tiens, se hâta-t-il de dire, d'autres détails du rêve me reviennent en mémoire. Notamment, un urgentologue qui ressemblait à mon père comme deux gouttes d'eau. Ensuite, une visite dans les égouts de la ville où je n'ai jamais mis les pieds. Un boudoir avec un fauteuil Récamier que je n'ai jamais vu nulle part ailleurs qu'en photo. Des ... "

"Hem ... à propos de fauteuil ... je te signale que nous avons un nouveau sofa dans le salon. Il a été livré la semaine passé. Tu ne l'as même pas remarqué."

"Mais oui, je l'ai remarqué. Très bien ce sofa. Bonne couleur, solide, confortable ... Tu as fait un excellent choix, ma chérie !"

"Et pourtant quand tu l'as vu, tu n'as rien dit."

"Moi, je n'ai rien dit ! Ben voyons, je devais être distrait et ..."

"Mouais ... Enfin, passons."

"Je suis souvent préoccupé, je te l'accorde. Mais ..."

"Préoccupé ? Le mot est faible. Obsédé par le travail conviendrait mieux." Le ton de Kim avait fraîchi d'un ou deux degrés. Alexandre fit comme si de rien était : "Veux-tu connaître le reste du ... ?"

"De ton rêve ? Mais oui. Je m'en voudrais de rater ça !" Kim de plus en plus narquoise. Alexandre retint un soupir : " ... Une attaque aux infrasons était prévue sur les Plaines d'Abraham et je me faisais retirer l'enquête au profit des gens des Services canadiens de renseignements et de sécurité."

"Le SCRS, normal puisqu'il s'agissait d'espions. C'est leur spécialité, non ?" Toujours le même ton irritant. Alexandre se fit conciliant : "Oui, bien sûr. Mais là, enfin dans mon rêve, nous avons fait tout le boulot. On s'apprêtait à procéder à des arrestations et ... "

"Frustrant, n'est-ce pas lieutenant-détective Denis ! persifla Kim.

C'était clair, elle cherchait l'affrontement. Alexandre fit un ultime effort pour l'éviter : "Brière et sa fille Léa étaient avec nous dans la salle de conférence quand le second de l'État major, flanqué de deux types du SCRS sont arrivés avec un mandat. Tu aurais dû voir la tête du commandant !"

"J'imagine assez bien, oui ... Au fait, qu'est-ce que Léa Brière venait faire dans ton rêve !" Kim était plus curieuse que narquoise, cette fois.

"Léa était l'avocate chargée de l'affaire. Ce qui est absolument impensable. Elle vient à peine d'entrer au Bureau du procureur. On ne lui confierait jamais pareil dossier, évidemment ... En fait, je sais pourquoi elle figurait dans le rêve. Elle et Jérôme Vandal forment un couple depuis deux mois, environ. Le grand amour, semble-t-il."

"Ah ! voilà une excellente nouvelle. Le sergent-détective Vandal est un type très sympa !" Kim était redevenue la femme généreuse et sensible qu'elle était fondamentalement.

Ouf ! songea Alexandre, le pire est passé.

Il se trompait.

61

"Dis-donc, Alexandre, je t'écoute et tu aurais-là tous les ingrédients pour écrire un bon roman d'espionnage avec une touche de romance. Tu as l'imagination fertile et une belle plume. Je suis certaine que ça fonctionnerait très bien et ..."

Ce n'était plus de l'ironie. Surtout pas du sarcasme. C'était du "sérieux".

En effet, depuis quelque temps, Alexandre souffrait de migraines. Et bien entendu, Kim attribuait son état au stress causé par son travail. Ce en quoi, elle n'avait pas complètement tort. Mais il se ferait couper un bras plutôt que de lui donner raison sur ce point.

Ce qui n'empêchait pas Kim de l'inonder de questions.

Pourquoi persistait-il à pratiquer un métier qui l'amenait à scruter à la loupe les bas-fonds de la nature humaine ? À supporter des horaires de fou ? À ... Il était bardé de diplômes. Même que l'université lui avait offert une chaire d'étude en criminologie. Pourquoi ne l'acceptait-il pas ?

Pourquoi si et pourquoi ça ?

Lui, ne sachant que répondre ou le sachant trop bien au contraire, se taisait la plupart du temps. Bref, ce n'était pas la première fois que Kim lui laissait entendre, plus ou moins subtilement : qu'il pouvait, s'il le désirait, changer de carrière.

Sa dernière trouvaille ?

Pourquoi ne deviendrait-il pas romancier : "Tu as tout le matériel et même davantage pour écrire des best-sellers, mon amour !"

Et ce n'était pas la première fois qu'Alexandre tournait cela à la blague . "Nan, pas de best-sellers pour moi. Et où est-ce que je prendrais le temps de les écrire ? Déjà que je n'en ai pas assez à vous consacrer; alors comment veux-tu que ..."

"Ah pour ça, je peux difficilement te contredire, fit Kim avec un demi-sourire.

Au fond, elle savait que ses efforts de persuasion ne donnaient strictement rien. Mais pour elle, c'était une façon de rappeler à son tendre époux qu'il y avait d'autres priorités dans la vie que de pincer des criminels. Certes, il faisait œuvre utile mais il avait également une famille.

Et puis, elle craignait réellement pour sa santé. Ça n'avancerait pas les choses s'il tombait malade, pensait-elle souvent. Et ça, c'était sans compter les drames qui se produisaient au sein des Forces de Ordre. Des policiers qui craquaient sous la pression et se suicidaient, il y en avait plusieurs.

Kim partageait la vie d'Alexandre depuis assez longtemps pour savoir que, sous l'air calme et en contrôle qu'il affichait, son héros de mari n'était pas à l'abri d'un moment de faiblesse. Qui n'en aurait pas, confronté jour après jour et souvent la nuit, à ce qu'il y a de plus laid dans la société.

Et les enfants dans tout ça ? Des enfants qui, plus souvent qu'autrement, ne voyaient leur père qu'en coup de vent. *Qu'en faisait-il, hein !*

62

Alexandre regarda les enfants sur la plage.

Munis de seaux, les ados Noémie et Nicolas allaient chercher de l'eau du lac pour arroser les châteaux de sable que Zoé et Chloé s'amusaient à construire. Rires, exclamations et cria de joie.

Instants de pur bonheur. Les quatre étaient si beaux dans le soleil de fin d'après-midi .

Une vision de carte postale.

Une vision qui rappela à Alexandre un élément de son rêve qu'il voulut vérifier : "Hum, dis-moi, Kim, Nico a bien eu un différend avec les membres de son "band" récemment ?"

"Oh ! une querelle à propos d'un choix musical. Le lendemain tout était rentré l'ordre. Tu connais Nico, il est très diplomate quand il s'en donne la peine. La preuve, Noémie est ici."

Alexandre sourit : "Justement, parlons-en des relations entre Noémie et Nicolas ... Ils ont quatorze ans tous les deux ... Donc les hormones au plafond. Bien sûr, on les surveille et les parents de Noémie aussi. Mais est-ce suffisant pour les empêcher de faire certaines choses qu'on préférerait qu'ils ne fassent pas ?"

"Comme de s'envoyer des sextos ou de s'envoyer en l'air tout court ?" Kim appelait un chat un chat. Alexandre rigola : "Merci de préciser, ma chérie !"

"C'est une possibilité, oui. Mais on ne peut tout de même pas les surveiller 24 heures sur 24."

"Non, en effet. En tout cas, j'ai eu une longue conversation avec Nico sur l'amour, le sexe et les dangers du ... Il m'a dit qu'il comprenait mais bon, ça vaut ce que ça vaut."

"Il faut leur faire confiance, Alexandre."

"Mais oui, tu as raison." Un silence, puis : "Et les petites, quatre ans déjà ! Dans mon rêve, elles avaient commencé à aller au Centre de la petite enfance. Évidemment, j'anticipais."

"Elles vont commencer à l'automne ... Je n'arrive pas y croire. On aura plus de bébés à la maison." Il y avait de la nostalgie dans la voix de Kim. Et pour cause. Quelques semaines auparavant, elle avait appris qu'une seconde grossesse pourrait lui être fatale. Le gynécologue avait ajouté : "... et possiblement pour le bébé aussi."

Un dur coup pour le couple.

Kim et Alexandre se proposaient d'avoir au moins un autre enfant. Après avoir consulté un deuxième spécialiste et obtenu le même diagnostic, ils n'avaient eu d'autre choix que de se résigner. Kim, plus difficilement. Et bien qu'elle s'efforça de n'en rien laisser paraître, sa frustration refaisait parfois surface. Comme présentement. Alexandre posa un baiser sur la main de sa femme : "À moins qu'on adopte. Il y a tellement d'enfants orphelins qui ..."

"Je n'osais pas t'en parler mais j'y pense souvent. Ce serait bien d'adopter. Nous avons les moyens financiers et ..."

"... du cœur à revendre. Pas vrai mon amour ! fit Alexandre, tout heureux de retrouver la Kim qu'il préférait. La battante et la généreuse.

"Vraiment? Tu es certain que ... ?"

"Mais oui, ma chérie ... Et faisons un pacte. Tu ne me parles plus de best-sellers et je promets d'être plus présent pour la famille à l'avenir. D'accord ?"

"Top-là !"

Ils se regardèrent en souriant. Il n'était pas parfait. Elle non plus. Il avait un métier exigeant, elle aussi. Et chacun exerçait le sien avec passion. Eh oui, il y avait entre eux certains sujets qu'il était préférable d'éviter. Surtout en vacances.

Adopteraient-ils un enfant ou deux, ou même trois ? Alexandre tiendrait-il sa promesse d'être plus présent, moins obsédé par son boulot ? Chose certaine, il n'y avait aucune menace d'attaque aux infrasons à l'horizon. Du moins, pas dans un futur rapproché.

Et idéalement, jamais.

Et comme il faisait beau, qu'ils s'aimaient profondément, qu'ils avaient de beaux et bons enfants, il était temps pour eux de passer à un autre appel. D'un commun accord, ils se levèrent et se dirigèrent vers le lac en contrebas. Main dans la main.

Montréal, le 16 janvier 2020

